



# Une cité aux mains fertiles

*Quand les habitants  
transforment leur quartier*





La collection *Pratiques utopiques* rassemble des livres qui ont l'ambition de montrer qu'il y a toujours place, ici et maintenant, comme hier et ailleurs, pour des réalisations qui se donnent d'autres priorités que le profit, la course à la consommation ou le tout à l'économie et qui inscrivent leur sens dans le concret de pratiques libres et solidaires.

Face au morcellement du travail, à la désertification des campagnes, à la déshumanisation dans les cités ou à l'exclusion, des entreprises, des groupes, des associations ou des individus apportent des réponses originales et adaptées à ces questions de société qui paraissent parfois insolubles.

Concrètement il s'agit de bâtir cet « autre monde possible » qui ne peut objectivement se décliner qu'au pluriel.

Exemples de démocratie économique, d'initiative citoyenne ou d'innovation sociale, elles bousculent également quelques sacro-saints principes de notre société marchande, démontrant au quotidien que l'association est plus enrichissante que la compétition, que la coopération vaut mieux que la concurrence ou que l'autogestion permet de reprendre le pouvoir sur sa vie.

*Pratiques utopiques* espère, par ce biais, encourager ceux qui sont insatisfaits du monde dans lequel ils vivent, à faire le pas vers d'autres possibles. L'utopie est à portée de main.

*Catalogue en fin d'ouvrage*

©Les Éditions REPAS, 2019

4, allée Séverine - 26000 Valence

[www.researepas.free.fr](http://www.researepas.free.fr)

Photo de couverture : André Deval. Fonds Mémoire de la Drôme

Dessin : Gérard Barras

Maquette intérieure : Stéphane Prévot

Mise en page : Scop La Navette





Béatrice Barras

# Une cité aux mains fertiles

*Quand les habitants  
transforment leur quartier*

*Préface de Claire Héber-Suffrin*

**éditions Repas**







## Sommaire

<b>Page 9</b>	<i>Avant-propos</i>
<b>Page 11</b>	<i>Préface de Claire Héber-Suffrin</i>
<b>Page 19</b>	I - Welcome to Fontbarlettes
<b>Page 31</b>	II - Ardelaine des champs s'installe en ville
<b>Page 41</b>	III - Tricoter le fil de laine et le lien social
<b>Page 51</b>	IV - On passe à l'action
<b>Page 61</b>	V - Festival d'initiatives
<b>Page 73</b>	VI - Le temps des expérimentations sociales innovantes
<b>Page 91</b>	VII - Quand le meilleur côtoie le pire
<b>Page 105</b>	VIII - Petit jardin deviendra grand... ?
<b>Page 117</b>	IX - Quand le rêve devient réalité
<b>Page 127</b>	X - Ouverture et créativité
<b>Page 141</b>	XI - La multiplication des jardins
<b>Page 155</b>	<i>Conclusion</i>







## Remerciements

*Merci à tous ceux qui m'ont accompagnée dans la rédaction de cet ouvrage, et en particulier Gérard Barras, Meriem Fradj, Xavier Hubert, Frédéric Jean et Tanja Wolf, qui en sont les principaux acteurs.*

*Merci aussi aux personnes qui ont accepté de faire des entretiens pour m'aider à préciser certains passages qui les concernent : Georges Apap, Sandrine Armand, Marion Barras, Julien Chauvelier, Medhi Dix, Luc Fontaine, Réda Fredj, Thomas Froppier, Françoise Gaune, Christophe Gonnet, Francis Guiot, Gisèle Jacquemet, Yann Maury, Nicole Obrego, Amel Osman, Alexandre Reichart, Denis Rigal, Josette Simonian, Pierre Simonian, Yann Sourbier, Khadra Yahia-Benattia.*

*Un grand nombre d'autres personnes sont citées dans les lignes de cette histoire qui s'étend sur une trentaine d'années, car ils en ont été partie-prenante, acteurs ou témoins à un moment ou un autre. Toutes mes excuses à ceux qui ne trouveront pas leur nom cité alors qu'ils y ont participé.*

*Que ce livre rende hommage à tous ces habitants qui se sont impliqués pour un mieux vivre ensemble.*









## Avant-propos

*Une cité aux mains fertiles vous invite à partager plus de 30 ans d'expérience dans le quartier de Fontbarlettes à Valence. L'histoire débute en 1986 avec l'installation d'un atelier de tricotage de la SCOP Ardelaine<sup>1</sup>, rue Verdi. Il s'agit d'un établissement secondaire de la coopérative dont le siège et les activités principales développées autour de la transformation de la laine, se trouvent à Saint-Pierre-ville, un village ardéchois de la vallée de l'Eyrieux, à une heure de Valence.*

*Les origines premières de cette SCOP se trouvent dans le hameau du Viel Audon<sup>2</sup>, dans la commune de Balazuc au sud de l'Ardèche, où la plupart des fondateurs se sont connus. Il s'agit d'un chantier de jeunes qui a reconstruit les ruines de ce village, sans accès routier, depuis 1972. Ce chantier est le creuset commun où la plupart des protagonistes de cette histoire ont fait l'apprentissage du savoir-faire ensemble et avec le territoire, dans l'esprit de l'architecture vernaculaire, avec les gens et les ressources qui sont là. Vous ne serez donc pas surpris de commencer la lecture de cet ouvrage à propos de Valence, par une arrivée au Viel Audon !*

---

1. Béatrice Barras, *Moutons rebelles, la fibre développement local. Vers une coopérative de territoire*, éditions REPAS, édition augmentée 2014.

2. Béatrice Barras, *Chantier ouvert au public, le Viel-Audon, village coopératif*, éditions REPAS, 2008.





## Une cité aux mains fertiles

*Cet écrit n'est pas une analyse mais un récit, il relate des faits mis en œuvre par une multitude de personnes qui ont apporté leur part, petite ou grande, au long cours ou ponctuellement. On y trouve de belles histoires, mais aussi des passages difficiles, voire douloureux, mais quelles que soient les situations ou le contexte, les principaux acteurs ont toujours su trouver dans les interstices des vérités établies, des défis, des alternatives, des solutions, des possibles, inlassables faiseurs de paix au service de la vie.*

*Bonne lecture !*





## Préface

# Mais, ils ne s'arrêtent donc jamais ?

Tout est pour eux occasion d'essayer, de créer, d'apprendre, de se relier ! Pour eux : Gérard, Béatrice, Meriem, Tanja et beaucoup d'autres, ici et là, pour un temps long ou plus court, de multiples manières, professionnels de leur association, institutionnels audacieux, citoyens habitants de la ville... Comment les citer tous ? Ils le sont dans cet ouvrage. Tout est occasion, c'est-à-dire chaque rencontre, qu'elle soit heureuse ou difficile, chaque événement qu'il soit attendu ou imprévu, chaque contrainte qu'elle soit environnementale, institutionnelle ou relationnelle, chaque espoir qu'il soit explicite ou implicite, chaque colère qu'elle soit considérée comme légitime ou disproportionnée.

## Ils osent tout !

Ils osent redécouvrir des histoires économiques, des racines culturelles, des territoires abandonnés. Ils osent les rendre visibles, en faire des sources d'avenir. Ils osent imaginer, « jouer avec le hasard », faire « des sauts dans l'inconnu », inventer des métiers, croiser des dispositifs, prendre au mot des responsables politiques, revenir à la charge, tisser des savoir-faire traditionnels et des techniques modernes, changer de tactique, reconnaître leurs erreurs et construire des stratégies humanisantes, sans jamais constituer l'autre en ennemi. Ils butinent ! Tous azimuts ! Un butinage quasiment expo-





## Une cité aux mains fertiles

nementiel ! Le projet qui termine cet ouvrage est une belle métaphore de ce qu'ils sont et font ensemble : des ruches installées en ville. « Mais où s'arrêteront-ils ? »

*Ils s'arrêtent toujours là* : ils ne jouent jamais avec l'espoir des personnes. D'où la rigueur qui transparait à chaque pas de leur histoire !

### Oser est un verbe étonnant !

Il est fait pour vivre avec d'autres verbes, pour les faire vivre : oser aimer, oser admirer, oser se relier, oser essayer, oser créer, oser apprendre, oser transmettre, et même oser oser ! « Vous restreindre, vivre petit ne rend pas service au monde », ainsi nous interpellait tous Nelson Mandela dans son discours d'investiture en tant que président de la nation Arc-en-ciel.

Oser est un verbe qui ne prend son ampleur que si on l'inscrit dans des phrases et des phases de vie toujours plus complexes : oser rebâtir un village, oser créer une entreprise, oser s'installer dans un quartier dit « difficile » et le regarder autrement, oser reconnaître ses manques et apprendre de tous.

C'est un verbe qui accepte tout ! Les rythmes différents, le pas à pas comme les grandes enjambées, les obstacles comme les cadeaux inattendus, les démarches nécessaires comme les coups de main institutionnels, les choix personnels qui enrichissent le collectif comme les collectifs qui soutiennent les cheminements individuels, les circonstances favorables comme les conditions difficiles...

C'est un verbe qui devrait prendre place dans tous les champs de nos vies, l'intime et le social, l'individuel et le collectif, le privé et le public, le culturel et le social, le scolaire et les apprentissages tout au long de la vie, l'écologique et l'économique, le politique et le spirituel... Ce que cette histoire révèle, c'est cette complexité foisonnante !





## Ils maîtrisent la complexité par leurs pratiques

### Complexité du champ d'action

Ils s'inscrivent délibérément dans le champ de l'économie, de plus solidaire ! Ils se veulent aussi des pédagogues et le sont ! Historiens des territoires où ils vivent, ils travaillent à comprendre les enjeux sociaux qui traversent ces territoires : ils savent que tout est politique. Ils ont le goût des belles relations, d'amitié, de reconnaissance, de confiance. Ils savent que toutes ces dimensions de la vie sociale sont toujours présentes dans la moindre action qu'ils envisagent. Ils positionnent concrètement l'économique, le politique, le « social institutionnel », le relationnel, au service des « vrais » humains qu'ils côtoient, pas des « populations », pas des « publics ».

### Complexité des savoirs

Les savoirs sur lesquels ils se sont appuyés dès le départ (ceux de l'architecte, de l'orthophoniste, de l'animatrice, etc.), les *savoirs techniques* qu'ils ont dû acquérir pour réussir leurs projets, les *compétences psychosociales* sans lesquelles aucun projet collectif ne peut réussir, les *connaissances disciplinaires* qu'ils ont dû chercher, le *savoir-vivre ensemble* qu'ils ont construit et qui peut servir de référence à nombre de collectifs en recherche d'humanisation, tout est là.

Ces acteurs-auteurs-créateurs prouvent que la multiplicité des démarches d'apprentissage est « la » bonne démarche pédagogique : ils apprennent ensemble, ils échangent réciproquement des savoirs, ils apprennent en faisant, en cherchant à résoudre une énigme technique, sociale, institutionnelle... Ils savent saisir la chance des apprentissages proposés par des institutions (Conservatoire national des Arts et Métiers...). « Le groupe a accumulé un savoir-faire exceptionnel à travers la multiplicité des situations vécues ».





## Une cité aux mains fertiles

### Complexité des métiers

*Singularités* des métiers exercés reposant sur des gestes précis, rigoureux, cohérents. *Polyvalence* des professionnels : chacun essaie tous les « métiers du mouton », du jardin, de la formation, de la coopération, de l'animation : facilitateur, médiateur, « talentueux », aménageur dans l'âme, artiste, maquettiste, architecte, philosophe (« Gérard s'interroge sur ce qu'on pourrait appeler la philosophie de l'équipe. »). Ils inventent le métier de stimulateur : « identifier où sont les leviers de la paix et de la sécurité pour les locataires. »

### Complexité du compagnonnage

Tout ici parle de compagnonnage, d'accompagnements réciproques, d'environnement accompagnant et stimulant.

Pour eux, la *coopération* est nécessaire pour comprendre la réalité dans toutes ses facettes, pour relever le défi qu'elle pose à des humains concernés et engagés, pour « savoir rectifier le tir en fonction de l'expérience et de la réalité. »

La *mutualisation* est un chemin pour ne perdre aucun des talents présents, pour inventer le projet en fonction des talentueux repérés, intéressés, à intéresser.

La *réciprocité* leur permet en permanence d'apprendre les uns des autres.

La *reconnaissance* de chacun dans sa globalité et la considération de ses talents spécifiques, de ses intérêts exprimés, de ses inquiétudes, de son histoire est, pour eux, une exigence éthique.

### Complexité des temps pour cheminer ensemble

*Trajets de collectifs* parfois ignorants de leurs propres pouvoirs. Pour cheminer ensemble comme des compagnons, pour travailler ensemble comme des collègues, pour porter ensemble un projet comme des associés, pour se soutenir





comme des alliés, pour se respecter comme des frères, on ne peut évacuer la *question du temps*. Ils savent articuler, composer, apposer le pas à pas et l'éclosion éclatante, les rythmes utiles au développement et à l'enracinement, l'ouverture au nouveau et au renouvellement.

*Trajets individuels* révélateurs de ce qu'il y a de beau dans les personnes. Celui de Meriem Fradj, par exemple, évoqué ici. Oui, parfois « le découragement menace » ! Superbe image qui relance Meriem l'infatigable, l'image des plantes qui se « fraient un chemin dans les fentes », des bâtiments, qui « résistent dans les interstices », qui fait naître en elle le projet de « semer des graines ». Ce qu'on appelle la force de vie, l'élan vital ! Meriem essaie tout, elle « profite de tout », elle apprend de multiples façons. Elle et sa collègue et amie Tanja font marcher un atelier de production, renouvellent les collections et gardent les classiques, approvisionnent, veillent à la qualité, organisent, commercialisent, entretiennent les relations, saisissent les nouveaux besoins, repèrent et signalent les situations critiques, sèment des graines, accompagnent, donnent à voir, osent demander (y compris aux chefs trois étoiles), osent l'ambition (« il est trop petit ce jardin »), aident les citoyens concernés par les jardins à s'organiser démocratiquement en un « conseil de jardin », à l'instar des conseils de coopérative des classes Freinet. Et Meriem produit du savoir théorique sur le social à travers son mémoire.

### **Complexité des relations aux lieux, aux espaces, aux territoires**

« Posez à quelqu'un la question où habites-tu, c'est lui demander d'où est-ce que son existence façonne le monde. »<sup>1</sup> Ces compagnons révolutionnent, j'ose utiliser ce mot, des conceptions discriminantes des quartiers « pauvres » : oui, leurs habitants, nos concitoyens à tous, nos égaux en dignité à tous, ont eux aussi besoin de « dedans » qui leur signifient

---

1. Ivan Illich, *Dans le miroir du passé*, Descartes et Cie, 1994.





## Une cité aux mains fertiles

leur dignité, de territoires protecteurs, tout autant que de « dehors », de liens positifs en dehors de ces territoires ; tout autant que de formes de présence des autres et aux autres qui surmontent les préjugés si faciles à adopter et si difficiles à détecter chez soi. Le collectif a donc imaginé la présence par immersion à travers le métier de *stimulateur*.<sup>1</sup>

### Ils affirment le droit simple au « luxe » !

*Le luxe des projets.* « Les projets étaient un luxe auquel elle n'avait pas goûté depuis dix-huit ans [...]. Avant et depuis, tous ses efforts avaient été consacrés non pas à éviter la souffrance, mais à la traverser le plus vite possible. [...] Elle n'avait jamais plus osé défier la vie en concevant d'autres [projets]. »<sup>2</sup> Ce que tous les « héros » de cette histoire, ensemble, ont donné aux habitants de ces quartiers, c'est le véritable luxe, celui d'avoir des projets, de se donner des projets, de les réaliser, de s'en trouver plus heureux ensemble. Ils parlent de « ramener la vie », le rire, « les grandes rigolades », signes de bonne santé des collectifs !

*Le luxe de « l'ennoblissement »*, celui de tout un quartier, d'une ville, d'un métier.

*Le luxe des apprentissages.* Ils parcourent ce récit.

*Le luxe des réseaux ouverts.* Relier, se relier, responsabiliser, encourager, accompagner... « Vous devriez aller voir x et y... » Il s'agit de fabriquer des membranes plutôt que des cloisons : « Leur expérience de travail dans le monde de la grande distribution ou de l'industrie d'un côté et leurs engagements associatifs ou politiques de l'autre ont nourri la formation et les réflexions du groupe. »

*Le luxe de l'amitié !* « C'est ton ami ? Alors tu es responsable

1. Meriem Fradj, *La stimulation sociale ou les conditions de la participation*, Mémoire CNAM.

2. Tony Morrison, *Beloved*, Christian Bourgeois, 1989.







de lui » comme le dit un membre de l'équipe à un enfant du bâtiment K qui voudrait accueillir un de ses amis d'un autre bâtiment dans le projet.

*Le luxe de la fête.* « Les fêtes sont des temps forts qui permettent de rassembler et de dépasser tensions et petites querelles, faire des projets, monter sur scène, montrer ce que l'on sait faire, s'amuser, lier de nouvelles relations. » Un présent (le temps présent et le cadeau) que l'on se donne ensemble !

### **Ils savent qu'un autre monde est possible et le font advenir**

Ils le font et le prouvent possible, en « connaissance de cause » C'est simple ! À dire, oui ! À comprendre, oui, si on le veut : « Comprendre, c'est vouloir aller de l'avant. »<sup>1</sup> À faire, non ! Il y faut de l'intelligence, de l'audace, du courage, de la persévérance, des relations, de l'amitié, de la pensée, de l'apprentissage, du doute... Ils veulent « se tourner vers des actions constructives sur lesquelles avoir un peu de pouvoir d'agir pour transformer les choses. » Des élus viennent les chercher pour qu'ils développent leurs projets ailleurs ! J'aime quand Meriem cite Paulo Freire : « Personne ne se libère seul, les hommes se libèrent ensemble. » Elle donne ainsi à voir le moteur de son engagement durable.

La philosophie humaniste<sup>2</sup> définit quatre types d'actions nécessaires conjointement qui peuvent aider à relire ce parcours collectif porteur de parcours individuels puissants.

*L'action économique.* Celle qui cherche à transformer la manière inerte. Cette action se rattache au politique qui doit veiller à la dignité de tous les citoyens.

*L'action éthique.* Ce qui concerne l'agir moral. Elle cherche à

---

1. C'est ce que développe Henri Atlan, à propos de William James et de Ludwig Wittgenstein, dans son texte *Croyances* (Autrement, 2014, pp. 234-235) et la philosophie pratique ou « philosophie de l'expérience ».

2. Avec Emmanuel Mounier.





## Une cité aux mains fertiles

créer l'unité personnelle. Elle nous pousse vers les autres car la personne n'est pas isolée. C'est par l'action éthique que les liens entre les personnes pourront se créer dans la communauté de travail, de loisir, dans la communauté spirituelle.

*L'action contemplative.* Aspiration à la mise en place de valeurs développant toute l'activité humaine. Elle prend, en effet, le temps de relire l'agir humain dans toute sa profondeur.

*L'action prophétique.* Le prophète « lance en avant de lui la force de sa foi, assuré que s'il n'atteint pas quelque but immédiat, il réussira du moins à maintenir la force vive de l'homme au seul niveau où se font les percées de l'histoire. »

### À vous !

Pourquoi ai-je, en vous lisant, ce sentiment d'une grande réussite ? Pourquoi votre aventure a-t-elle réussi ? Il y a sans doute un mystère définitif dans toutes réussites relationnelles, individuelles et collectives. Vous en avez construit ensemble, avec soin, les conditions politiques, économiques, culturelles, affectives et même affectueuses. Chacun de vous en a été un des maîtres d'œuvre. En tant que citoyenne et amie, je vous remercie.

*Claire Héber-Suffrin*





I

# Welcome to Fontbarlettes

## Des années 1960 à 1984

### Du chantier de jeunes à la filature

Frédéric Jean a passé son enfance entre Paris et la région parisienne, où son père avait créé une entreprise dans la soudure verre-métal pour l'industrie. À 20 ans, ce jeune homme qui avait toujours été mal à l'aise dans le système scolaire a rejoint les Compagnons du devoir pour apprendre la maçonnerie. L'apprentissage l'a passionné même si la discipline et les rites lui ont été difficiles à vivre. En cherchant où passer ses vacances, il a trouvé les coordonnées d'un chantier de jeunes qui proposait la reconstruction d'un hameau en ruines dans les gorges de l'Ardèche. Ça l'intéresse, et il s'y inscrit... sans se douter que cet été 1975 serait un tournant déterminant pour sa vie !

Arrivé à Balazuc, Fred suit les pancartes pour rejoindre le hameau du Viel-Audon. Après avoir descendu un petit sentier escarpé, il découvre un site magnifique, une véritable oasis au bord de l'Ardèche, nichée entre deux grandes falaises. Au centre, un hameau est en ruines avec les vestiges d'une dizaine de maisons et une seule toiture fraîchement posée. Une fourmilière de jeunes s'y affaire, des scouts, des lycéens, des groupes des quartiers populaires..., plus de 80 jeunes, avec une majorité de filles qui font de la maçonnerie aussi !

Gérard Barras, l'architecte qui mène ce chantier avec sa compagne Béatrice, l'impressionne. Il se sent rapidement en sympathie même s'il se sent très différent, lui qui arrive en rangers avec les cheveux



## Une cité aux mains fertiles

rasés, alors que l'autre est barbu et chevelu en sandales ! Gérard a une énergie étonnante, il escalade les ruines sans aucun vertige, bâti à l'ancienne avec le sable de la rivière et les pierres des éboulis, porte des sacs de ciment de 50 kg sur le dos alors qu'il en pèse à peine plus, et il relève un défi incroyable : restaurer ce hameau isolé, sans accès routier, sans eau potable et sans électricité, au fond des gorges de l'Ardèche ! Quand on lui demande ce qu'il veut faire de ce village, il parle de « ramener la vie ». Méfiant par nature, Fred s'interroge sur le désintéressement de Gérard, mais c'est tout de même attirant de se sentir pionnier de cette reconstruction à l'ancienne, et l'ambiance de tous ces jeunes sur le chantier est géniale. Tout le monde participe avec enthousiasme et énergie. Ici pas de profs ni d'élèves, pas de chefs ni d'ouvriers, une sorte de fraternité entre plus jeunes et moins jeunes, formés ou apprentis dans les savoir-faire en œuvre. On apprend tout en faisant et on voit avancer le travail. L'arcade démarrée il y a trois semaines va bientôt être décoffrée, c'est magnifique !

Fred devait y passer une semaine mais il se prend au jeu et finalement il y reste plus d'un mois. En arrière-plan il sent qu'il se prépare quelque chose. Gérard parle d'une filature à restaurer dans le centre Ardèche. Il parle aussi de créer un collectif. Une visite de la filature est organisée et curieux de nature, Fred se joint au groupe. Dans l'équipe, il y a Gérard et Béatrice et puis tous ces jeunes sympathiques, dont certains reviennent depuis plusieurs années au chantier : une bande de copains d'Auxerre, Catherine une étudiante parisienne et Pierre un lyonnais. La fameuse filature est à Saint-Pierre-ville, un village perdu à une heure de là dans les montagnes. Elle est en mauvais état, le toit s'est effondré mais les machines sont encore sur place, comme s'il suffisait d'appuyer sur un bouton pour qu'elles redémarrent. L'ancienne propriétaire est une vieille dame bienveillante. Les Barras travaillent chez elle depuis 3 ans, ils ont refait la charpente pour que le bâtiment ne s'écroule pas et ils lui ont acheté la filature tout en lui laissant l'usufruit de son habitat pour qu'elle puisse rester chez elle. C'est la fin août, le chantier au Viel-Audon va bientôt se terminer





## Welcome to Fontbarlettes

et chacun va reprendre ses études et sa vie normale. Fred doit faire la rentrée chez les Compagnons, mais une question est posée par Gérard à tous ceux qui veulent l'entendre : « Après le chantier d'été, on démarre le projet de la filature, un projet collectif. Qui veut y participer ? »

Le collectif, qu'est-ce que ça veut dire ? Fred n'est pas un gars qui rêve de vivre en communauté du genre *Peace and love*. Il a plutôt eu l'habitude de la confrontation, confrontation avec son père, conflit avec l'école, bagarres dans la rue, mais au moment où il faut dire oui ou non, le défi à relever et l'attrait de l'aventure sont plus forts. Et puis, revenir dans le monde des Compagnons ne lui dit plus rien après cet été de chantier de jeunes.

### **De la filature à la ZUP de Valence, du village à la cité**

C'est ainsi qu'il passera huit années, de 1975 à 1983, à Saint-Pierre-ville avec cette belle équipe. Catherine Chambron qui n'a pas repris la fac de gestion, Pierre Cutzach avec son bac agricole en poche, Gérard l'architecte et Béatrice sa compagne orthophoniste, puis Pierre et Simone Tissier, respectivement mécanicien et institutrice, un couple d'Aubenas venu rejoindre le groupe avec leurs deux enfants. D'autres ont tenté l'aventure mais se sont rapidement lassés. Certains sont restés, comme Béatrice Letz – qu'on appellera Béa – qui deviendra plus tard sa compagne.

Ces sept compères ont passé ces années coude à coude, affrontant collectivement l'inconnu avec tous ses imprévus, une vie rude et exigeante avec très peu de moyens financiers, des relations plus ou moins tumultueuses car la rencontre de ces tempéraments n'a pas toujours été facile ; néanmoins sans rupture grâce à l'énergie collective des pionniers, de beaux et chaleureux moments de solidarité et de partage et la volonté farouche de réussir leur projet. C'est ainsi qu'après 7 années de vie commune et de travail ils ont créé en 1982 la Scop Ardelaine avec une dizaine d'autres personnes. Fred et Béa ont eu un fils, et puis il y a eu des périodes de tension.





## Une cité aux mains fertiles

La famille, le groupe, c'était compliqué. Après toutes ces aventures vécues, tous ces défis relevés, il ne se sentait plus vraiment à l'aise dans cette histoire ni dans cette vie rurale. Fred, c'est un combattant à qui il faut de grandes causes. Il vient d'une famille de militants socialistes. Son grand-père était engagé en politique, son père était entrepreneur mais aussi élu municipal, sa mère militante a créé plusieurs associations culturelles et d'entraide. Il avait adoré cette vie dans la campagne ardéchoise, toutes les aventures menées, le travail de reconstruction, le contact avec les vieux paysans qui lui avaient appris à tuer le cochon et faire les foin. Il était même devenu tondeur de moutons, mais il lui manquait une autre dimension et il sentait bien qu'il ne la trouverait pas dans ce petit village de Saint-Pierreville, à une heure de la vallée du Rhône.

Leur décision est prise. Béa et Fred quittent Saint-Pierreville et sa filature et s'installent à Valence où le collectif louait un appartement pour les périodes où ils avaient besoin de trouver du travail pour financer leur projet. Au-delà de la commodité d'avoir une base d'hébergement pour travailler, le collectif trouvait dans cette implantation urbaine un lien avec les relations sociales qui restaient limitées en milieu rural isolé. Leur projet de relance d'une filature se vivait totalement en lien avec les mouvements en recherche d'alternative économique et sociale, comme une expérimentation qui loin d'opposer ville et campagne, se situait globalement dans l'émergence de nouvelles façons de concevoir l'économie et le travail. Travailler dans les usines, la grande distribution ou les élevages intensifs faisait partie de leur formation ou exploration. Comment concevoir une alternative si on ne connaît pas la vie dans la grande industrie ou la grande distribution ?

Fred n'a pas de difficulté à se faire embaucher dans le bâtiment. Il rejoint rapidement la CFDT, puis le Parti socialiste, et y fait de belles rencontres. Par ailleurs, il cherche un logement indépendant pas trop cher car leurs revenus sont maigres et on lui propose un appartement dans les HLM de Valence le haut, à Fontbarlettes. « Tu es fou, c'est Chicago là-bas ! » lui dit une de ses collègues.





## Fontbarlettes, une réponse à la crise du logement des années 1960

Chicago ? Fred et Béa sont avant tout contents de trouver un logement correct. Au début, ils ne connaissent personne et se sentent bien étrangers dans ce monde très coloré... mais Béa fait rapidement connaissance avec d'autres mamans et Fred se lie d'amitié avec les gardiens de l'office HLM syndiqués à la CFDT comme lui. Il sympathise aussi avec des habitants, en particulier Luc Fontaine, un militant chrétien, et Josette Simonian. Luc et Josette sont tous deux des primo-arrivants à Fontbarlettes et ils initient Fred et Béa à l'histoire et à ce qu'est devenue la vie du quartier aujourd'hui.

À l'origine, la ville de Valence s'est construite aux bords du Rhône, puis elle s'est développée en demi-cercle, entourée par un boulevard circulaire, qu'on appelle « la rocade », qui délimite une sorte de frontière. Dans les années 1960, les industries valentinoises étaient en plein développement et avaient besoin de main d'œuvre en masse. Il a fallu construire des logements dans l'urgence, car les baraquements de fortune s'installaient.

La municipalité s'en inquiétait : « Pas de bidonville ici ! » Elle a au plus vite préempté 53 hectares de terres agricoles de l'autre côté de la rocade, sur le plateau de Fontbarlettes (qui signifie « eaux stagnantes »). C'est ainsi que ce territoire est passé en quelques années, de 3 grandes fermes à 10 000 habitants ! « Sur ces terres argileuses peu fertiles, on a planté des immeubles HLM de 3 à 7 étages, et puis une grande tour de 17 étages, tout cela sans rue ni place », raconte Josette Simonian, « des immeubles posés dans la boue entre les courants d'air, car le vent souffle souvent dans la vallée du Rhône. Ils ont construit aussi une série de petites maisons mitoyennes en copropriété le long de la rocade. »

Les premières populations qui ont profité de ces logements à peine terminés étaient celles du baby-boom, des jeunes employés et cadres moyens majoritairement issus du milieu rural ardéchois et drômois. Il y avait des appartements neufs mais les abords n'étaient pas terminés et rien n'était prévu pour la vie sociale. Pas de lieu de rencontre, pas de lieu de culte, rien de prévu pour les enfants,





## Une cité aux mains fertiles

la santé. Ces premiers locataires, souvent issus de villages où tout le monde se connaissait depuis plusieurs générations, ont rapidement fait connaissance et organisé leur vie sociale.

### Des militants autogérés aux institutions du social

Ils ont créé un comité de quartier, un lieu de rencontre et d'expression pour les habitants qui a organisé bien des actions : un livret d'accueil des nouveaux venus, des cours d'alphabétisation, des sorties pour les enfants. Ce groupe était composé d'une alliance de militants chrétiens et communistes qui auront rapidement des divergences.

Le comité faisait part des besoins du quartier à la municipalité : on est encore à cette époque dans la suite du mouvement de 1968, où l'ambiance était à l'autogestion et à la prise en mains par les intéressés de leur propre vie. Les réunions avec les élus de Valence étaient souvent houleuses. Ils n'avaient pas l'habitude de dialoguer avec des citoyens « porte-parole » qui venaient leur demander de faire ceci ou cela !

Soucieux de l'éducation religieuse de leurs enfants, les chrétiens ont sollicité l'église pour nommer un prêtre. Le vicaire épiscopal a proposé à Emile Batigne de venir sur le quartier. Ce prêtre qui jusque-là s'était engagé auprès des ouvriers dans les usines, cherchait un terrain vierge pour y bâtir « une église sans murs ». Avec quelques confrères, ils avaient écrit une charte : « Nous voulons que les chrétiens de ce secteur gèrent eux-mêmes leurs communautés chrétiennes dans tous les domaines essentiels : l'éducation des enfants, la préparation aux sacrements, la visite des malades ainsi que l'organisation matérielle (...) nous sommes décidés à ne pas répondre aux sollicitations individuelles mais, à partir d'une situation, d'ouvrir la personne à ceux qui vivent la même chose pour qu'ils créent des liens de communion entre eux d'abord, avant d'arriver à la structure qui répondra à ce besoin ».<sup>1</sup>

1. Emile Batigne, *Des fleurs dans le béton*, éditions Le Centurion, 1979, p. 13-14.







## Welcome to Fontbarlettes

Le socialiste Rodolphe Pesce a été élu maire de Valence en 1977, grâce à une alliance avec les communistes. Soucieux d'améliorer la vie des habitants de Fontbarlettes, il a financé la création d'un centre social qui a pris le relais du comité de quartier ainsi que d'une Maison pour tous et d'un centre de soins. Les rivalités entre les militants chrétiens et communistes se sont exacerbées autour de la gouvernance de ces structures. En une soirée, le groupe catholique a été évincé de la Maison pour tous. Ils ont néanmoins réussi à garder la direction du centre de soins. C'est ainsi qu'on est passé des initiatives collectives d'un groupe informel d'individus engagés dans une ambiance autogestionnaire, à un ensemble d'institutions publiques. Les militants du début se sont retirés petit à petit, laissant la place aux professionnels du social.

Josette Simonian se souvient à regret de ce passage. Elle et Luc Fontaine gardent le souvenir de toutes les actions menées avant la reprise en main par les politiques et les professionnels et de tous les beaux moments vécus avec les familles et les enfants. Elle se souvient avec émotion de cette « fraternité » des habitants qui prenaient collectivement en main leurs besoins. « La responsabilité, quand c'est fait collectivement, ce n'est pas fatigant, c'est des grandes rigolades ! » dit-elle.

Cette première génération d'habitants a déménagé assez rapidement pour accéder à la propriété dans des maisons individuelles en périphérie de Fontbarlettes ou au centre-ville. Sur le quartier les vagues d'immigration se sont succédé : il y a eu l'immigration espagnole, portugaise, italienne, yougoslave puis celle du Maghreb, amplifiée par le décret du 29 avril 1976, sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, qui a autorisé le regroupement familial. Il y a eu aussi la vague asiatique entre 1976 et 1978 avec les Boat people, mais elle a rapidement quitté Fontbarlettes pour faire place à une succession d'autres vagues migratoires, turque, kurde, etc.

C'est lorsque les enfants des familles maghrébines stabilisées ici se sont retrouvés au chômage, que les choses se sont dégradées. Les pères étaient venus là pour le travail. Ils ont travaillé dur mais à partir de 1975, la demande de main d'œuvre a commencé à di-





## Une cité aux mains fertiles

minuer. « Quand on avait besoin d'eux, ces gens étaient reconnus, mais après on s'en serait bien débarrassé » rappelle Josette. Maintenant ces familles ressentent le rejet et le mépris. Le chômage, la pauvreté et l'assistance ont creusé de plus en plus les écarts de ce que l'on appellera plus tard la fracture sociale.

Au début des années 1980, dans la période où Fred et Béa sont arrivés, la violence et le sentiment d'insécurité commençaient à alarmer les habitants. Une voiture ou une poubelle brûlée chaque soir, des squats et des dégradations dans les porches... on était déjà loin de l'ambiance pionnière des baby-boomers !

### La conciliation ou comment rétablir la paix sociale

Le nombre de petits délits et conflits de voisinage augmentait de jour en jour et le tribunal de Valence était débordé : vol à l'arrachée, incendies de voitures, nuisances sonores, injures, etc. La juge d'instance Nicole Obrego et le procureur Georges Apap se sont penchés sur ces problèmes dans le cadre du syndicat de la Magistrature. Tous deux avaient étudié le fonctionnement de la justice dans d'autres pays : Nicole Obrego en Chine : « Beaucoup de choses s'y réglaient par la médiation et non par la justice, selon les habitudes de la société rurale ancienne. » Georges Apap de son côté, a été juge en Algérie de 1957 à 1964. Il ne pouvait faire face à tout par manque de temps et de moyens mais il s'était rendu compte qu'une grande partie des problèmes se réglaient d'eux-mêmes par les palabres avant qu'il n'ait le temps d'intervenir. « Quand il y avait un conflit, ils se mettaient sous la tente de la victime et ils ne pouvaient boire le café que si le problème était réglé. (...) Quand l'institution s'empare du conflit, elle ne laisse que des mécontents : celui qui est condamné trouve que la peine est trop forte et celui qui est dédommagé pense que ce n'est pas assez. Ils repartent insatisfaits tous les deux et le conflit perdure par la suite... Mon intention était de contribuer à rétablir la paix sociale. »<sup>1</sup>

1. Entretien avec Georges Apap, janvier 2010.





## Welcome to Fontbarlettes

L'un comme l'autre pensaient que les citoyens étaient en capacité de régler par eux-mêmes les multiples problèmes mineurs qui encombrant la justice. Ils ont alors eu l'idée de mettre en place ce qu'ils ont appelé « la conciliation » et ont réussi à faire admettre cette expérimentation au président du tribunal malgré l'opposition des avocats. Ils se sont alors rapprochés de quelques personnes reconnues dans les associations ou les services du quartier en ayant soin de veiller à leur diversité professionnelle, politique et culturelle. « L'important était qu'ils agissent en leur nom propre et non en tant que représentant d'une religion, d'un parti ou d'une institution » précise Georges Apap.

Luc Fontaine, Alice Beauchaton, Bernard Brun, Jean-Marc Grangeon et Frédéric Jean ont été les 5 premiers volontaires pour démarrer cette expérience. Quelques autres ont décliné la demande, craignant les représailles. Pour officialiser leur engagement, il leur a été demandé de prêter serment au tribunal de grande instance devant l'ensemble des corps constitués, huissiers, bâtonniers, commissaires de police et de gendarmerie, sous l'autorité du président du tribunal. « Et c'est comme cela que l'on a mis en place à Valence des équipes de conciliateurs, destinées à faire dialoguer les gens en conflit et à leur permettre de trouver eux-mêmes une solution. C'était une façon pour nous de valoriser les gens du quartier, de leur faire prendre conscience de leur qualité de citoyens, et de leur demander de se prendre en charge et de prendre en charge eux-mêmes les affaires du quartier. »<sup>1</sup>

Lorsqu'une infraction est signalée, le procureur saisit les conciliateurs et leur confie le dossier pour tenter de trouver un arrangement amiable. Ceux-ci se rendent au domicile des personnes concernées, en frappant à leur porte de bon matin le samedi, ou tard le soir. Les personnes peuvent refuser la conciliation et dans ce cas, elles sont orientées vers le tribunal. Au début, les conciliateurs ont été accompagnés par Nicole Obrego pour travailler leur pos-

---

1. Entretien avec Georges Apap, janvier 2010.





## Une cité aux mains fertiles

ture. Ils en gardent le souvenir d'échanges passionnants.

La qualité et la pertinence de leur action a permis d'élargir facilement le groupe : « Fatima Benmahlek avait porté plainte pour des problèmes de voisinage. Le conflit a été apaisé grâce à la rencontre des protagonistes. Elle en était si contente qu'elle a demandé à faire partie des conciliateurs. »<sup>1</sup> C'est ainsi que le procureur a été amené à faire prêter serment à une personne qui n'avait pas la nationalité française... et cela s'est répété plusieurs fois !

Les conciliateurs ne sont pas rétribués. Ils n'ont ni local ni bureau, seulement une boîte à lettres. Ils n'ont pas voulu créer une nouvelle institution mais seulement être des facilitateurs. Ils trouvent que cela donne du poids à leur action. « Lorsque les médiateurs sont payés pour faire la même chose, les plaignants pensent que c'est à eux de régler le problème, alors que dans notre cas, la responsabilité de la solution appartenait aux gens eux-mêmes. On a reçu une subvention, mais on ne l'a pas utilisée, on ne s'est même pas fait rembourser les frais de timbres et de téléphone ! »<sup>1</sup>

Cette expérience a démarré en 1984, le groupe s'est élargi et a accumulé un savoir-faire exceptionnel à travers la multiplicité des situations vécues. À chaque fois qu'un conflit était résolu, ils se félicitaient de ce processus qui permet de rétablir la paix, parfois dans des situations vraiment très critiques. Un jour l'ensemble des communautés turque et maghrébine était en conflit. Leur problème ne concernait pas la justice mais ils sont venus d'eux-mêmes demander l'aide des conciliateurs.

La procédure de la conciliation a été instituée en 1990 avec la création de REMAID<sup>2</sup> provoquant une scission entre ceux qui voulaient poursuivre l'action de manière informelle et ceux qui voulaient l'instituer. À partir de 1993, il faudra avoir fait deux ans de droit pour être conciliateur et la médiation est devenue plus une aide

---

1. Entretien avec Frédéric Jean

2. Association d'aide aux victimes : Réconfort, écoute, médiation, aide, information des droits





## Welcome to Fontbarlettes

juridique qu'un appui à la conciliation par les protagonistes eux-mêmes.

Il est intéressant d'observer le parallèle entre l'action des premiers habitants, celle du prêtre Emile Batigne avec son église sans murs et celle du procureur Apap et de la juge Obrego avec la conciliation. On y retrouve le même souci de responsabiliser les intéressés, de les encourager à prendre leurs affaires en main avec une attention permanente à ne pas se substituer à leur responsabilité tout en sachant qu'il y a toujours besoin d'un médiateur, de bonne volonté, désintéressé, mais engagé localement et en empathie avec le milieu.

C'est aussi la culture du chantier de jeunes du Viel-Audon et celle de l'équipe de la filature qui vient de créer la Scop Ardelaine, et voilà que Fontbarlettes va devenir un terreau fertile pour cette équipe !



*Le quartier de Fontbarlettes en 1969*





## II

# Ardelaine des champs s'installe en ville

## 1985 - 1986

### Fred reprend contact avec la Scop Ardelaine

Fatigué par le travail très hiérarchisé des entreprises de bâtiment et encouragé par la municipalité qui favorisait l'installation d'entreprises dans le quartier, Fred envisage de créer une entreprise de bâtiment en insertion sociale et se rapproche de ses amis ardéchois pour préparer son projet et avoir quelques conseils en gestion. Son entreprise s'appellera Polybat et fera de la peinture et divers travaux pour les HLM et pour les particuliers.

De son côté, l'équipe de la filature a bien progressé. La Scop Ardelaine compte 7 salariés fin 1985, presque 4 ans après sa création. Ils vendent des matelas, des couettes et des oreillers en laine sur place, par correspondance et sur les salons bio en plein développement en France. Ils se demandent même s'il ne serait pas judicieux de proposer une gamme de produits plus diversifiée à la clientèle. Après quelques tests encourageants de tricotés qu'ils ont réalisés sur des machines ménagères et qui se sont bien vendus, puis quelques essais de vente de pulls en laine fabriqués par d'autres entreprises, Gérard Barras, gérant de la coopérative, étudie comment Ardelaine pourrait créer un atelier de tricotage et confection en sachant que personne dans l'équipe n'a de compétences professionnelles dans ce domaine.

Il sait que Valence est une ville où l'industrie textile a été florissante, développée notamment par une importante communauté arménienne. Isabelle Jacquet, une des coopératrices d'Ardelaine,





## Une cité aux mains fertiles

qui a travaillé en intérim dans l'un de ces ateliers de bonneterie, a sympathisé avec Charles Bonnet, un des techniciens du tricotage et elle a proposé à Gérard de le rencontrer pour évaluer les besoins en matériel et formation. Cet atelier travaillait encore avec des machines mécaniques à cartes perforées. La technique était très complexe et l'achat d'un seul type de mailles, sous la forme d'un jeu de cartes, était assez cher. Charles a suggéré de prendre contact avec d'autres ateliers de la ville qui ont peut-être du matériel à vendre « Vous devriez aller voir Vartanian, Magakian, Djeranian ! »

Une année plus tard, les affaires se sont beaucoup dégradées dans le textile valentinois en raison de la délocalisation massive de ce secteur vers l'Afrique du Nord. Charles a fait savoir qu'il était licencié. Difficile pour lui de retrouver du travail car son métier subit une grande révolution avec l'arrivée des machines à commande numérique. Il propose alors d'aider Ardelaine à démarrer un atelier si elle peut acquérir une machine numérique sur laquelle il pourrait se former, mais à condition qu'il soit sur Valence. De son côté, l'équipe d'Ardelaine est de plus en plus convaincue qu'il serait opportun de démarrer une production de pulls, mais sans savoir comment faire. Un nouveau saut dans l'inconnu !

## Ardelaine des champs et Ardelaine des villes

L'objectif premier de la Scop Ardelaine est le développement rural. L'enjeu est de faire renaître des activités autour du travail de la laine, sur les lieux de l'ancienne filature de Saint-Pierreville. Les fondateurs sont convaincus que la revitalisation rurale passe par la création d'activités économiques, condition indispensable pour que les habitants puissent rester vivre dans ce village si éloigné des centres urbains, dont le premier est à une heure de voiture. Ardelaine a choisi le statut coopératif car il a semblé à l'équipe que ce projet ne serait réalisable que dans une démarche participative en termes d'organisation du travail et de répartition des richesses. Néanmoins après les premières années plutôt encourageantes, Gé-







## Ardelaine des champs s'installe en ville

rard Barras fait part de son questionnement : « Le milieu rural est un milieu où l'on peut expérimenter du nouveau, mais il peut devenir aussi très enfermant. Dans ma vie professionnelle, je ne me suis intéressé qu'à restaurer des ruines parce que j'avais, très jeune, une critique sur l'urbanisation sociale de masse. En faisant les trajets entre le rural profond ardéchois et les quartiers de Valence, j'ai pris conscience que je m'étais intéressé aux zones désertifiées, avec peu de monde et que le monde était ailleurs ! À partir de ce moment-là j'ai considéré autrement les qualités de vie territoriales et dans mon esprit, s'ouvrait un nouveau chantier. »

Depuis son origine, l'équipe des fondateurs d'Ardelaine avait pallié au risque d'isolement en louant cet appartement à Valence, la grande ville la plus proche pour les habitants de la vallée de l'Eyrieux. Là, les uns et les autres ont trouvé du travail le plus souvent en intérim, mais aussi participé à des alternatives éducatives, des mouvements politiques, écologistes ou autres. Leurs expériences de travail dans le monde de la grande distribution ou de l'industrie d'un côté, et leurs engagements associatifs ou politiques de l'autre, ont nourri la formation et les réflexions de l'ensemble du groupe. Faut-il faire un atelier de fabrication de vêtements en laine sur le site de la filature à Saint-Pierre-ville ? Faut-il le créer à Valence avec l'aide de Charles au risque de perdre la cohérence du projet de développement rural ? Faut-il couper la poire en deux et l'installer à mi-chemin entre Saint-Pierre-ville et Valence ? Ces questions interpellent toute l'équipe et alimentent les débats.

### Les HLM de Fontbarlettes proposent un local

Yann Maury a été nommé directeur adjoint à l'Office HLM municipal de Valence dont la plus grande partie du parc se trouve à Fontbarlettes. Ce jeune directeur a lancé une nouvelle dynamique très ambitieuse, en prenant à bras le corps les problèmes du quartier : il a commencé par la propreté, base incontournable pour l'image et le respect des lieux selon lui. Il a congédié l'entreprise privée





## Une cité aux mains fertiles

de nettoyage qui négligeait son travail pour créer une Régie des ordures ménagères et il a embauché du personnel. Pour faire cesser les incendies et autres dégradations dans les caves laissées à l'abandon, il a fait nettoyer et fermer chaque cave en donnant des clés aux locataires. Il voulait aussi diversifier l'origine des habitants et les usages des lieux. Pour cela, il cherchait à faire venir des gens de l'extérieur et faire émerger des activités économiques créées par les gens du quartier. Dans ce but, il a lancé des travaux de réhabilitation des rez-de-chaussée de l'immeuble du bâtiment Koala, dit bâtiment K, celui que Fred et Béa habitent, pour y faire venir des entreprises et des commerces. Il était exclu d'y faire des logements en raison des problèmes de sécurité.

Fred a fait rencontrer Yann Maury à Gérard Barras et ces deux passionnés d'urbanisme et d'architecture ont échangé avec enthousiasme leurs points de vue critiques sur les aberrations d'une urbanisation totalement artificielle et leurs idées pour améliorer la vie sociale du quartier. Yann propose à Gérard qu'Ardelaine s'installe dans les nouveaux locaux qui se préparent. La présence de Fred sur le quartier, le partenariat avec l'Office HLM et le fait que Charles n'envisageait pas de venir à Saint-Pierreville... il n'en fallait pas plus pour que Gérard propose à l'équipe d'Ardelaine, de tenter l'aventure. Quand on ne connaît rien au métier de la bonneterie, il est providentiel d'avoir l'appui d'un professionnel : pour acheter une machine à tricoter, il faut choisir la jauge (autrement dit la grosseur des aiguilles) comme pour le tricotage à la main. La mode étant alors plutôt aux grosses mailles (car il faut penser aussi à la mode du moment), on s'oriente vers une jauge 3. Après, il faut décider si on choisit du matériel allemand (Stoll), japonais (Shima) ou italien (Protti), les maîtres de ce marché. Les petites annonces de la profession nous orientent vers un atelier de la Région parisienne où une Protti jauge 2,5 est en vente à un prix accessible. Gérard et Charles font le voyage et plongent dans l'univers de la bonneterie parisienne, là encore chez une famille arménienne. La machine correspond à ce que l'on cherche et le prix est raisonnable. Pour l'acquérir, Ardelaine fera un emprunt, le plus important qu'elle ait





## Ardelaine des champs s'installe en ville

fait jusque-là. L'affaire se conclut avec l'accord de la banque et il ne reste plus qu'à rapatrier la machine à Valence.

Mais il ne suffit pas de tricoter pour faire des pulls, il faut ensuite couper et coudre les vêtements et pour cela acheter aussi le matériel de confection. Charles emmène Béatrice à Roanne, ex capitale de la confection française, en pleine déstructuration. Ils visitent des hangars bourrés de machines à coudre entassées, des trésors de mécanique fine abandonnés au profit de la délocalisation en Afrique du Nord. Ils y achètent des surjeteuses, une piqueuse, une vieille machine russe à faire les bouttonnières, une machine à coudre les boutons et le tour est joué ! Tout cela est ramené à Saint-Pierre-ville où Simone Tissier, Tanja Wolf et Béatrice, après quelques essais de tricotage et couture sur les machines ménagères, s'étaient initiées aux rudiments de la fabrication de vêtements.

Tanja est une jeune allemande venue faire une année sabbatique en France après son baccalauréat, comme il est courant de le faire dans son pays. Son objectif était d'apprendre le français et de faire des activités manuelles. Elle avait trouvé l'adresse du collectif ardéchois et celui-ci avait répondu favorablement à sa demande de stage. Cette jeune étudiante, en réaction contre la génération de ses parents, avant tout intéressés par la réussite matérielle et l'ascension sociale, avait participé ardemment dans la crise des euromissiles aux mouvements de lutte contre l'installation en Allemagne des Pershing américains dirigés vers l'Union soviétique. Elle en était sortie assez désespérée, constatant l'impuissance de la jeunesse dans ces combats contre des intérêts militaires internationaux, et se demandait s'il ne valait pas mieux se tourner vers des alternatives, des actions constructives sur lesquelles elle pourrait avoir un peu de pouvoir d'agir pour transformer les choses. Après une année passée avec l'équipe d'Ardelaine, elle est retournée chez elle, mais est revenue peu de temps après pour proposer à l'équipe de la rejoindre dans son projet.

Béatrice et Tanja ont pris contact avec les ateliers de confection conseillés par Charles à Valence. L'accueil est cordial mais pas de ba-





## Une cité aux mains fertiles

vardage. Dans ce métier le temps est compté à la minute, voire à la seconde. « Assieds-toi et observe ! » leur disent les opérateurs en guise d'explications. Une méthode efficace car ici c'est le monde du geste, de la précision et de la rapidité. Un savoir-faire qui s'acquiert par l'observation et en s'exerçant à la conquête de la vitesse d'exécution. Toute perte de temps est exclue car le coût de la pièce est proportionnel au nombre de minutes qu'il faut pour la réaliser ! Le monde de la productivité, un choc pour cette étudiante et cette orthophoniste, sidérées devant une relation au temps totalement inconnue pour elles ! Les travaux de réhabilitation des rez-de-chaussée du côté de Fontbarlettes n'étant pas terminés, Yann Maury propose à Gérard Barras de mettre la machine à tricoter dans un local provisoire à proximité. Celle-ci est rapatriée et installée par des spécialistes, et Charles fait ses premiers essais de tricot avec le fil d'Ardelaine. Tanja et Béatrice font des propositions pour les couleurs et les types de mailles. Il réalise des panneaux tricotés qu'elles coupent et assemblent à Saint-Pierreville. C'est la mode des pulls « chauve-souris » à larges manches, ce qui facilite bien les choses pour ces débutantes, car les coupes ne demandent pas de grandes connaissances en modélisme et les gradations des différentes tailles sont très simples.

## Un passage difficile

Les travaux ont avancé bon train rue Verdi et le rez-de-chaussée de l'HLM est maintenant prêt pour accueillir l'atelier. Une belle surface de 100 m<sup>2</sup>. Yann Maury a fait tout son possible pour qu'il n'y ait pas de grilles aux fenêtres comme c'est l'habitude dans ces quartiers en raison des dégradations aux rez-de-chaussée. Il a fait installer des vitres antichocs pour donner l'aspect d'un commerce. Avec une politique de prix attractif, il a réussi aussi à faire venir Rex Rotary et quelques autres commerces dans les locaux attenants. La machine à tricoter est installée et l'équipe d'Ardelaine envisage de créer une petite boutique sur place pour les Valentinois. Yann Maury propose aussi de louer aux salariés d'Ardelaine un appartement au-dessus de l'atelier. Cet appartement en colocation pour-





## Ardelaine des champs s'installe en ville

rait remplacer celui que le collectif loue pour chercher du travail à Valence et, quitte à habiter à Valence, autant se trouver dans un quartier où il y a des enjeux sociaux. Tout se présente bien, mais tout à coup, Charles trouve un nouveau travail et annonce qu'il quitte l'atelier ! Les rapports sont tendus car il était indispensable qu'il prenne le temps de former une nouvelle personne au tricotage avant de partir mais il nous laisse seuls avec notre machine et son mode d'emploi en italien et en anglais !

L'équipe prend la mesure de la catastrophe. Elle n'a pas les moyens de recruter quelqu'un de compétent. Elle ne peut que mobiliser ses ressources internes qui n'ont jamais fait de tricot de leur vie ! Gérard a été reçu au concours des Arts et Métiers avant de choisir l'architecture, ce qui lui donne des bases techniques et Jean-René Bloch Dassau qui fait partie de l'équipe depuis peu a une formation d'ingénieur en informatique, mais tous les deux ignorent tout de la bonneterie.

Comprendre le fonctionnement d'une machine à tricoter devient pour eux un combat acharné, jour et nuit, sachant que par ailleurs, les ventes de pulls augmentent. Ils partent d'un programme existant pour analyser les jeux des aiguilles et comprendre quelle commande produit quel effet ! À partir de quelques repères, ils essaient de créer de nouveaux programmes en collant des éléments les uns aux autres pour faire de nouveaux modèles. La méthode globale appliquée à une machine à tricoter numérique, du jamais vu ! Gérard travaille l'aspect créatif, imagine des jeux de mailles et de couleurs, se teste dans les jacquards et les mailles retournées pendant que Jean-René se plonge dans la documentation en anglais et se débat avec les programmes sur le clavier informatique.

Gérard et Jean-René habitent à Saint-Pierreville. Ils viennent presque tous les jours à Valence pour sauver la situation, mais ni l'un ni l'autre ne se destinent à faire tourner cet atelier quotidiennement à terme. Le réseau des amis est sollicité. Qui voudrait prendre en main ce nouveau métier ? C'est alors que Meriem Fradj se positionne : elle vient de terminer une formation en informatique et faire tourner une machine numérique l'intéresse.





## Une cité aux mains fertiles

### Meriem Fradj relève le défi

Meriem est née en Algérie, fille d'un kabyle et d'une française. Ses parents sont venus s'installer à Paris en 1967 quand elle avait 4 ans, où son père a créé un restaurant. Sa mère est infirmière à l'hôpital et a des origines familiales ardéchoises du côté de Vernoux. Elle s'est d'ailleurs réfugiée à Gluiras pendant la guerre, petit village voisin de Saint-Pierreville. Avec des racines ardéchoises d'un côté et d'autres dans le Maghreb, Meriem trouve facilement ses repères dans les vallées de l'Ardèche autant que dans les hauts de Valence. Comme bien d'autres, elle a rencontré l'aventure du collectif ardéchois en 1981 sur le chantier de jeunes du Viel-Audon que l'équipe continue d'animer pendant les vacances scolaires. Cette lycéenne parisienne était venue faire le chantier un été avec ses copines de classe, un groupe de jeunes filles particulièrement dynamiques qui a rapidement été surnommé les « Amazones ». Rien ne les arrêta ! Elle est revenue les étés suivants parce qu'elle trouvait là un terrain d'expérimentation pour l'action et la prise de responsabilité qui lui donnait l'occasion de dépasser son opposition au système scolaire. En dehors de l'été elle s'impliquait à Paris dans des mouvements d'éducation populaire comme les CLAJ (Clubs de loisirs et d'action de la jeunesse), mouvement de la jeunesse ouvrière, où elle trouvait un terreau fertile dans le lien entre l'action et la réflexion. C'était l'époque où certains cours de l'université étaient ouverts à tous, et où des gens sans diplôme avaient la possibilité de participer. Les CLAJ y organisaient des GRTP (Groupes de réflexion théorique populaires). Le savoir accessible à tous et la possibilité de devenir acteur de ses apprentissages, une révélation pour elle !

Après l'été 1983, le bac en poche, Meriem a décidé de rester en Ardèche plutôt que d'aller en faculté de droit. À cette époque, le chantier d'été était prolongé en automne et en hiver, par des stages d'insertion pour les jeunes en difficulté sociale du sud du département. Elle a travaillé comme encadrante du chantier d'insertion puis, comprenant l'importance de se former pour acquérir des compétences, elle est allée faire une formation en informatique à





## Ardelaine des champs s'installe en ville

Valence. Meriem habitait à Bourg-lès-Valence, dans l'appartement du collectif ardéchois qui a servi de pied à terre aux uns et aux autres pour chercher du travail. Elle y vivait en colocation avec une amie rencontrée au chantier de jeunes qui elle, faisait des études à l'école des beaux-arts.

Lorsque Yann Maury a proposé de louer un appartement HLM à Ardelaine, au-dessus de l'atelier pour loger les salariés, le défi croisé de faire fonctionner l'atelier et celui de vivre sur place, habitante parmi les habitants du quartier, lui a offert un terrain d'aventure à la hauteur de sa personnalité. L'appartement proposé était dans la même cage d'escalier que celui de la famille de Fred dans l'immeuble K. Une situation idéale pour ne pas se sentir isolée et s'intégrer rapidement à la vie d'ici. Meriem et Fred sont devenus les meilleurs amis et elle a tout de suite fait connaissance avec les conciliateurs de justice qui ont été un soutien important. Gisèle Jacquemet, sa colocataire étudiante aux beaux-arts l'a suivie dans cette aventure, certaine qu'il y avait là un terreau créatif et passionnant pour elle aussi.

On est en 1986, Meriem a 23 ans et c'est le début d'une belle et passionnante histoire.





*Tanja fait ses débuts sur la surjeteuse*







### III

## Tricoter le fil de laine et le lien social

**1986 - 1988**

### **Un corps-à-corps héroïque avec une machine récalcitrante**

C'est ainsi que Meriem qui ne connaissait rien au tricot ni à la mécanique, s'est retrouvée à faire fonctionner une machine à tricoter à commande numérique. La voilà, jeune femme de 23 ans affrontée à un métier très technique et masculin, sans autre soutien que celui de ses compagnons d'Ardelaine, Gérard et Jean-René, tout aussi autodidactes dans le métier mais tout de même aidés par leurs formations d'origine, et Pierre Tissier formé en mécanique. Mais Meriem a du caractère et a déjà révélé des capacités dans des domaines qui peuvent paraître insurmontables à d'autres.

Néanmoins elle ne fera pas l'économie de quelques moments critiques : les nerfs qui craquent devant le bobinoir dont le fil casse tout le temps car la tension est trop forte, le stress devant les dysfonctionnements de la machine : voilà que le chariot se bloque et qu'il lui faut tout démonter pour rechercher la panne... en évitant de tout remonter à l'envers comme c'est arrivé une fois ! Chaque problème lui fait prendre du retard et il n'est pas rare qu'elle fasse tourner la machine pendant la nuit pour rattraper ce temps perdu. « De toute manière, une panne non résolue, c'est une nuit blanche jusqu'à ce que je trouve la solution du problème ! » dit-elle.

La machine est composée de deux plaques de métal fendues (les fontures) dans lesquelles glissent des aiguilles à clapet qui montent et descendent en attrapant le fil qui circule tout le long. Selon les mailles programmées certaines aiguilles montent et d'autres non.





## Une cité aux mains fertiles

Pour que les aiguilles glissent bien, elle découvre par hasard qu'il faut huiler la machine... mais pas avec n'importe quelle huile ! Et il faut la dépoussiérer régulièrement aussi ! Le téléphone chauffe : « Le guide fil ne fonctionne plus, qu'est ce qu'il faut que je fasse ? » « J'ai tout fait comme il faut, mais la machine ne repart pas ? » Jean-René épiluche le mode d'emploi en anglais et chaque panne est la découverte d'un nouveau mécanisme. « La machine est repartie mais ça a tout démaillé ! » et il faut remonter les mailles sur toute la fonture, exercice de patience qui prend un temps certain.

Ce corps-à-corps avec la machine lui aura coûté bien des crises de larmes, mais Meriem est courageuse et cette Amazone des chantiers de jeunes n'est pas du genre à se laisser désarçonner par la première difficulté, même si elle est de taille.

Gérard vient souvent pour créer des modèles, en bricolant avec des disquettes récupérées à l'achat de la machine. Ardelaine à cette époque avait un partenariat avec Serica, une association du Gard qui s'est lancée dans la restructuration de la filière soie. Faire des tricots en laine et soie locale, était enthousiasmant, mais la laine est une fibre souple alors que la soie est aussi rigide que l'acier. Le mariage des deux matières n'est pas si facile mais un des pulls créés aura un grand succès, un des best-seller d'Ardelaine !

Meriem n'aurait certainement pas supporté longtemps toutes ces épreuves, sans tout ce qui se passait autour. Après son travail à l'atelier, elle retrouvait Gisèle, l'étudiante des beaux-arts, ou bien Fred et sa famille. Les uns et les autres passaient leurs soirées à discuter de la vie sur le quartier et à refaire le monde !

## De futurs artistes sur le quartier ?

On se souvient que Yann Maury, l'adjoint du directeur des HLM, cherchait à mixer les populations et changer l'affectation des rez-de-chaussée. Cette idée était largement partagée par ces nouveaux habitants qui avaient l'expérience de la mixité sociale dans les chantiers de jeunes et en avaient apprécié la richesse. Pourquoi





## Tricoter le fil de laine et le lien social

ne pas suggérer à d'autres étudiants de venir s'installer à Fontbarlettes ? Lorsque Gisèle tente d'en parler pour la première fois à ses camarades, ceux-ci ne sont pas du tout intéressés.

L'équipe du Viel-Audon veut faire une grande fresque pour décorer un mur du centre d'accueil qu'elle va ouvrir. Gisèle et Meriem y voient une occasion de réaliser un projet collectif avec leurs amis de l'école des beaux-arts. L'expérience soude le groupe qui commence à rêver d'autres aventures artistiques collectives. Cette fois, Gisèle parvient enfin à les convaincre de venir vivre en colocation avec elle à Fontbarlettes !

C'est ainsi que Francis Guiot, Christophe Gonnet, Chantal Montagnon, Frédéric Galliano et quelques autres tenteront l'aventure. Yann Maury de l'Office HLM leur fera toutes les facilités, y compris celle de leur allouer un espace d'atelier pour leurs travaux artistiques. Néanmoins ils resteront très discrets vis-à-vis de leurs professeurs des beaux-arts qui leur ont bien fait comprendre qu'ils sont dans une école d'art, non pas dans une formation au travail social !

### Rudes confrontations

L'intégration de l'atelier et des nouveaux habitants dans le quartier ne se passe pas sans provoquer quelques réactions. Si les relations entre les adultes sont amicales, agrémentées de délicieux gâteaux offerts par les mamans, celles avec les jeunes du quartier sont beaucoup plus ardues.

L'atelier d'Ardelaine subit ce que Meriem appelle un bizutage. Les vitrines de l'atelier sont cassées à coups de pierres, un camion est retrouvé vidé de son contenu pour une valeur de 1 800 euros et l'atelier est cambriolé pour une valeur de 2 000 euros. Un fournisseur s'est fait voler sa sacoche, un client est reparti avec les essuies glaces en moins sur sa voiture, etc. Les agressions et petits délits se répètent à cadence rapprochée. De son côté, Yann Maury a démissionné, usé par les lourdeurs administratives et la difficulté à faire comprendre ses projets à sa hiérarchie et aux élus.





## Une cité aux mains fertiles

Gérard, en tant que gérant d'Ardelaine commence à s'inquiéter. Il écrit un long courrier à Monsieur Bérard, alors président de l'Office HLM, pour l'alerter sur ces agressions et l'exhorter à poursuivre le travail entrepris par Yann Maury. En guise d'avertissement, il l'informe qu'Ardelaine pourrait cesser son activité commerciale à Fontbarlettes en raison des dégradations et termine son courrier par ces mots : « Ardelaine est une entreprise saine qui connaît une croissance intéressante, mais dans ces conditions, regrettant l'absence d'une concertation et d'une politique cohérente, elle se doit d'étudier le déplacement de ses ateliers. »<sup>1</sup>

Les discussions vont bon train entre les uns et les autres. Faut-il partir de Fontbarlettes et rapatrier l'atelier à Saint-Pierreville ? Meriem et Fred s'insurgent : il ne faut pas se laisser impressionner. Il ne faut pas laisser quelques délinquants faire leur loi, alors que la plupart des habitants ne demandent qu'à vivre paisiblement. Si on regarde de près, il y a seulement une dizaine de jeunes qui sont à l'origine de toutes les déprédations, et ils sont bien connus de tous ! Ainsi, les agressions contre Ardelaine sont interprétées par Meriem et Fred comme des tests pour mesurer leur détermination à rester sur le quartier. Plutôt que de partir et leur laisser croire que ce sont eux qui font la loi, il faut résister et résolument continuer à tisser les liens sociaux avec les gens de bonne volonté pour améliorer la vie ici. Mais que faire pour ramener un peu de quiétude et de sécurité aux habitants qui en ont assez d'affronter les jeunes qui squattent leurs porches ? Comment faire pour que les enfants du quartier puissent envisager sereinement leur avenir ?

D'abord rappeler aux institutions qu'elles ont des engagements à tenir pour améliorer le cadre de vie et les locaux d'habitation. La fermeture des porches avec des sonnettes et téléphone comme en ville est prévue, mais il faut la mettre en œuvre et l'équipe d'Ardelaine est prête à servir de porte-voix auprès des élus et des institutions, comme l'ont fait les premiers habitants du quartier, car il y a

---

1. Courrier du 5 mars 1990.





## Tricoter le fil de laine et le lien social

souvent besoin d'une impulsion venue des habitants portée par un relais de terrain pour que des choses pertinentes puissent arriver.

De nombreux locataires déplorent le fait que leurs enfants n'ont pas d'espace pour faire leurs devoirs dans le calme dans les appartements, au milieu de leurs nombreux frères et sœurs. Ils sont bien conscients, et surtout les mamans, que réussir à l'école sera leur premier levier d'ascension sociale. Les jeunes étudiants des beaux-arts sont prêts à proposer de l'aide aux devoirs mais Fred et Meriem les avertissent du danger de donner de l'aide s'ils ne responsabilisent pas les parents. Les enfants doivent sentir que ce sont leurs parents, même s'ils sont illettrés qui veulent leur réussite et non la société qui veut les intégrer au détriment de leur culture d'origine. Les mamans sont ravies de cette formule et comme convenu, elles accompagnent leurs enfants. Ceux-ci sont très appliqués, même si dès qu'ils sortent, ils ne se gênent pas pour lancer quelques moqueries à leurs jeunes professeurs.

Au-delà des devoirs, il y a aussi des occasions de s'amuser ensemble. Francis Guiot aime bien taper le ballon. Le soir, il sort sur le parking et fait quelques passes avec le premier venu. Il ne faut pas attendre bien longtemps pour voir arriver une grappe d'enfants ravis de jouer avec ce grand frère atypique, blond avec des lunettes vertes, qui deviendra leur vedette !

Mais il y a autre chose qui préoccupe toute l'équipe. Le bâtiment K qu'ils habitent est conçu en carré avec une cour intérieure. Au centre, un ancien bac à sable est devenu le terrain de prédilection des chiens pour faire leurs besoins et divers déchets s'amoncellent ou volent au vent. Un espace abandonné, un espace insalubre.

Comment pourrait-il devenir agréable à regarder depuis les fenêtres des appartements et comment la cour du bâtiment pourrait-elle être utilisée par les résidents ?

Il faudrait l'aménager. Quand on en parle à l'Office HLM, on a droit au récit de toutes les dernières destructions des espaces de jeux faits par la ville. Les jeunes s'en prennent à tout ce qui est neuf et il devient impossible de réaliser quoi que ce soit dans ce quartier.





## Une cité aux mains fertiles

Est-ce qu'une réhabilitation proposée et réalisée par les habitants eux-mêmes aurait plus d'avenir ? Serait-il possible de mobiliser les jeunes pour améliorer eux-mêmes leur espace de vie ?

### Une enquête auprès des habitants

Meriem, Fred et leurs amis des beaux-arts décident de faire du porte-à-porte pour en discuter avec les locataires de l'immeuble. « Nous sommes des habitants du K, nous vivons ici comme vous et la cour intérieure du bâtiment devient une poubelle à ciel ouvert. Que pourrait-on faire pour améliorer les choses ? » Les portes s'ouvrent facilement entre habitants, dans la mesure où l'on respecte les codes sociaux. Fred par exemple, ne pénètre jamais dans un appartement si l'homme de la maison n'est pas présent. La plupart des habitants sont heureux de parler et d'être écoutés.

Ils ont beaucoup à dire sur tout ce qui ne va pas dans cet immeuble, à commencer par les nuisances sonores, le manque d'isolation et les dégradations des porches d'entrée et leurs occupants ingérables. En discutant, tout le monde s'entend sur le fait que ce ne sont que quelques jeunes adolescents qui pourrissent l'ambiance du quartier. Il y a bien quelques éducateurs de rue payés par la ville, mais les délinquants savent très bien se jouer d'eux. « T'as pas une clope ? » Et c'est parti, un petit jeu s'installe pour les rendre totalement inopérants. Fred et Gérard appellent cela de l'enkystage, car les éducateurs, élevés pour la plupart dans des milieux plus privilégiés sont souvent d'une grande naïveté par rapport à ces jeunes rompus à toutes les ruses.

Les entretiens confirment que l'amélioration de l'état des porches et la réhabilitation de la cour, sont les sujets les plus critiques pour les locataires du K.

Fred, Gérard, Meriem et Gisèle ont l'expérience des chantiers de jeunes. Ils connaissent l'effet responsabilisant, quand les choses sont faites par les usagers eux-mêmes. « Si on tentait de faire un chantier avec les enfants du bâtiment ? Si on imaginait cet espace





## Tricoter le fil de laine et le lien social

comme une aire de jeux construite pour et avec eux ? » On peut rêver, mais l'aménagement dépend des services de la ville et il est évident qu'il n'est pas possible de faire ce que l'on veut dans un espace public. Néanmoins, Gérard, aménageur dans l'âme, imagine tout de suite la faisabilité. Ils prennent rendez-vous avec le directeur de l'Office HLM dans l'intention de se montrer force de proposition : « Quand on habite un immeuble à Fontbarlettes, on n'a pas d'espace protégé. Quand les enfants sortent, ils sont directement sur un parking ou la rue. L'aménagement de cours ou d'espaces intermédiaires peut favoriser l'amélioration de la vie sociale pour les familles. Nous proposons de travailler avec les habitants sur un projet d'aménagement de la cour du bâtiment K réalisé par les enfants eux-mêmes. »

Le directeur de l'Office HLM trouve le projet plutôt séduisant mais si l'Office a la propriété du sol, son aménagement dépend de la ville par convention. Pierre Favrat, adjoint à l'urbanisme est sollicité. Fred, qui est déjà bien connu des techniciens de la ville pour son travail avec les conciliateurs de justice et son engagement militant, arrive à les convaincre avec des arguments de poids : quelques photos des immondices laissées par les chiens dans le sable entre autres déchets, la description d'équipements en ruine comme ce vieux tourniquet hors normes très dangereux, etc. Monsieur Favrat est plutôt agréablement surpris par les propositions innovantes de ce comité de locataires informel et leur répond : « Pourquoi pas, mais il faut un dossier et un plan, et il faut que le projet soit porté par une association déclarée, pas par un groupe informel ou des individus qui ne représentent qu'eux-mêmes. »

Qu'à cela ne tienne, on crée une association dans la filiation du MAT Ardèche qui recouvre les activités de chantiers de jeunes au Viel-Audon. On l'appellera le MAT Drôme dont les objectifs seront similaires : « Favoriser la participation des habitants à l'aménagement de leur cadre de vie et à la création d'activités sociales et culturelles. »





## Une cité aux mains fertiles

### Une conception participative de l'aménagement de la cour

Naturellement, les jeunes des beaux-arts qui habitent l'immeuble sont sollicités pour participer à concevoir le projet. Ils ont déjà à leur actif plusieurs réalisations. Les discussions occupent leurs soirées auxquelles se joignent Fred et Meriem. Dans cette période la plupart des étudiants sont très pris par leurs travaux personnels à l'école mais Francis Guiot, le plus âgé d'entre eux, est en fin d'études et a plus de temps disponible. Il a aussi un vrai feeling avec les enfants et n'a pas de peine à imaginer les jeux qui leur plairaient. « On ne va pas faire une succession de petits jeux qu'on retrouve dans tous les parcs, comme les tourniquets, toboggans et chevaux à bascule, mais un édifice inédit permettant des aventures physiques de tout style, se faufiler dans une galerie, grimper sur une murette, tester son équilibre sur un pont, etc. »

Il fait une esquisse et on réunit les habitants de l'immeuble pour qu'ils donnent leur avis. Ils viennent nombreux. On manque de place. En milieu rural, une collectivité de 500 habitants a une mairie et des salles de réunion. Un immeuble de 500 habitants en ville pourrait avoir au moins un local de réunion pour les locataires ? Un appartement en rez-de-chaussée vient de se libérer et l'Office HLM accepte de l'attribuer à l'association le MAT Drôme dans le cadre de ce que l'on appelle les m<sup>2</sup> sociaux.

On se regroupe autour des schémas faits par Francis, mais il n'est pas évident de s'imaginer le projet en trois dimensions à partir de son dessin. Il en fait alors une maquette en pâte à modeler, beaucoup plus suggestive. C'est une sorte d'édifice où on peut monter avec des prises d'escalade ou par des marches, on peut en descendre par un toboggan, on passe sur un pont de singe, pour avoir le sentiment de la hauteur en toute sécurité, etc. Les participants commentent et rectifient. On pense aussi à un gros tuyau, les enfants adorent se faufiler dans des souterrains, la concertation va bon train. Chacun précise ce qui amuse les enfants, tous les enfants, filles et garçons, ce qui développe leurs capacités physiques, qui peut se faire en toute sécurité, pas trop haut, etc.







## Tricoter le fil de laine et le lien social

Pour la ville, il faut des plans en bonne et due forme et Gérard s'y attelle avec son savoir-faire d'architecte. La question des matériaux est soulevée : « Si on veut que les enfants participent, il ne faut pas utiliser des moellons, ils sont trop lourds et ils risquent de se blesser. » On choisit le Siporex, un matériau très léger et solide qui se présente sous forme de cubes blancs qui se scient facilement et dont les joints sont faits avec une sorte de ciment-colle. La construction sera vécue comme un légo géant, un jeu avant les jeux ! Le projet est présentable, le dossier est fait et on chiffre son coût. Il ne reste plus qu'à demander à la ville de le financer. Rien ne peut se faire sans qu'une grande dalle soit coulée au centre de la cour pour servir de support, travail qui ne peut pas être réalisé par les bénévoles bien sûr ! Fred rencontre à plusieurs reprises Monsieur Favrat qui relaie le projet auprès de ses services. Au printemps 1988, le feu vert est donné par les services de la ville. Une somme est allouée à l'association le MAT pour l'achat des matériaux de construction et le financement de deux animateurs pour l'encadrement du chantier pendant un mois.

C'est une opportunité extraordinaire de pouvoir réaliser un aménagement de l'espace public en tant qu'habitants. Chacun mesure la situation exceptionnelle qui se vit ici grâce à la crédibilité des porteurs de projet et l'adhésion des institutions à cette aventure hors normes. L'enjeu de la réussite est à la hauteur de la confiance qui est faite à ce petit groupe de nouveaux venus dans le quartier. Néanmoins il faudra certainement s'attendre à quelques réactions adverses, que ce soit du côté des services de la ville ou du côté des professionnels du social. On sent déjà les services techniques très méfiants et les acteurs sociaux sur leurs gardes...



*Inauguration des jeux construits avec les enfants  
dans la cour du bâtiment K*





## IV

# On passe à l'action

**1988 - 1990**

### **Le chantier des enfants**

Francis Guiot est disponible tout l'été et c'est lui qui sera embauché comme animateur. Il n'a jamais fait de construction, sinon un peu de maçonnerie en intérim, mais Gérard et Fred, experts dans ce domaine, se rendent disponibles pour l'aider. Meriem est prise par les activités commerciales d'Ardelaine et à regret, elle ne pourra pas y participer.

Pendant l'été, la plupart des enfants du quartier sont inscrits à des activités ou des séjours de vacances organisés par le centre social. Les éducateurs leur donnent l'occasion d'aller en vacances à la mer comme tout le monde. Le MAT s'adressera donc à ceux qui restent, en leur proposant de construire l'aire de jeux avec eux. Est-ce qu'ils vont être partants ?

L'arrivée des matériaux signe le départ de l'aventure : un gros camion vient livrer 30 m<sup>3</sup> de Siporex devant l'immeuble et il faut décharger tous les blocs pour les amener dans la cour. Les enfants sont aux aguets et il ne faut pas longtemps pour les voir arriver et attraper avec enthousiasme ces gros légos. Il était entendu qu'ils ne participeraient qu'avec l'accord de leurs parents. Les réunions préparatoires avaient bien posé le cadre : « Les participants au chantier auront entre 5 et 18 ans, ils ne seront pas plus d'une dizaine à la fois et le chantier sera réservé aux enfants qui habitent dans le bâtiment K. »

Certains n'étaient pas d'accord de restreindre le chantier aux en-





## Une cité aux mains fertiles

fants du bâtiment mais Fred a bien précisé que le projet avait été convenu avec et pour les habitants du K, avec l'Office HLM et la ville, dans un milieu d'interconnaissance, de voisinage, sous l'œil vigilant des parents responsables de leurs enfants.

Bien sûr, aucun impératif de temps pour la réalisation n'est fixé : l'important est que l'édifice soit fait pour les enfants et avec eux. Gérard a dessiné l'implantation de la construction sur la dalle. Le chantier commence avec la pose des premiers blocs au sol. Il faut mélanger la colle avec de l'eau, ce que les enfants adorent, et ensuite l'étaler sur le Siporex, poser un bloc, puis le second et ainsi de suite. Pour certains encastresments il faut scier à la bonne dimension avec la grosse scie, ce que les plus grands se réservent avec fierté. Les participants sont des filles et des garçons, certains sont venus une heure ou deux, d'autres sont passionnés et restent la journée puis reviennent le lendemain. Les animateurs notent toutes les présences sur un cahier. On voit même arriver un jour un père avec ses deux enfants que personne n'avait jamais vus sortir dans la rue car il voulait les protéger des mauvaises fréquentations. On s'entraide pour porter, on observe comment font les uns et les autres, on s'amuse en travaillant. C'est ainsi que petit à petit, jour après jour, penchés à leurs fenêtres, les locataires ont vu grandir l'édifice.

Pour que tout se passe bien, le respect des règles de limite d'âge et de nombre de participants est primordial. Il est convenu aussi qu'on mettrait dehors les perturbateurs, sans hésitation. Il y a eu bien sûr quelques problèmes et il a fallu à plusieurs reprises faire preuve d'autorité, mais il était convenu d'avance avec les parents que cette autorité serait relayée par eux. Puis il y avait Reda Fredj, le collègue de travail de Fred à Polybat, un gars respecté sur le quartier qui faisait son petit tour de temps en temps en promenant son chien.

Un jour, un enfant contrarié s'est mis en colère et a menacé Francis avec un bloc dans les mains, prêt à le lancer sur lui. Celui-ci a fait comme s'il n'avait rien vu et le bloc a été reposé. La plus grande difficulté était de réguler le flux des enfants, car ils étaient de plus en





## On passe à l'action

plus nombreux issus des autres immeubles à vouloir participer. En effet, tous n'avaient pas pu partir en vacances avec le centre social ou un autre organisme et ils manquaient cruellement d'occupations : il fallait voir ces jeunes accrochés aux grilles en scandant : « On veut travailler ! On veut travailler ! » Sous la pression des enfants du bâtiment K on acceptera un ou deux enfants de l'extérieur, à condition qu'ils soient cooptés : « C'est ton ami ? Alors tu es responsable de lui. »

### Une récompense inattendue

Le chantier avance mais en s'approchant de la fin des vacances, une question se pose : la ville finance deux postes d'animateurs et on n'a embauché qu'une seule personne. Gérard et Fred tiennent à rester bénévoles. La subvention ne sera donc pas toute utilisée et il restera un reliquat dans les caisses de l'association. Ne pourrait-on pas donner un petit pécule aux enfants pour les récompenser ? L'équipe du MAT ne se pose pas mille questions, Gérard se souvient de sa fierté quand il a reçu ses premiers sous gagnés en amenant de l'eau aux terrassiers sur le grand chantier de son père. N'y a-t-il pas là un geste pédagogique qui pourrait marquer de manière positive l'esprit de ces enfants sur la valeur du travail ?

À la fin des vacances, ils convoquent les enfants, les mettent en rang et donnent à chacun une petite somme en fonction de l'âge et du temps passé sur le chantier selon ce qui a été noté dans les cahiers de présence. Les enfants sont très fiers, et certains reviennent dire ce qu'ils en ont fait : ils ont acheté un cadeau pour leur maman, un enfant a acheté des croissants pour tous les autres, d'autres ont gardé l'argent pour acheter les livres de classe ; chacun a dû réfléchir de son côté comment dépenser au mieux cette petite somme gagnée.

À la fin de l'été le chantier n'est pas terminé bien sûr, il sera prolongé au long de l'année avec des participations variées en fonction de





## Une cité aux mains fertiles

la nature du travail à réaliser. Les jeunes des beaux-arts y feront des enduits colorés et des mosaïques avec les enfants. Fred et Gérard feront tous les travaux les plus dangereux : la pose du pont de singe et l'installation d'un très lourd tuyau pour la galerie qu'ils mettront en place non sans difficulté avec l'aide de Francis.

Réaliser un projet qui associe les habitants et les institutions a pour effet de nouer de belles relations. On a échangé des avis, on commence à se connaître, les échanges sont riches avec les parents et les enfants s'approprient. Certaines personnalités tissent des liens forts, il y a le dialogue avec les responsables politiques ou techniques, mais aussi avec des jeunes comme Reda et bien d'autres. Les jeunes des beaux-arts ne sont plus des étrangers, des inconnus. L'équipe d'Ardelaine est repérée, maintenant on peut dire qu'elle fait partie du quartier. Meriem dit souvent : « À Fontbarlettes, c'est comme dans un village, il faut du temps pour s'intégrer, à condition de ne pas se positionner au dessus de la mêlée, mais après, on fait partie du paysage. »

Il faut parfois aussi forcer un peu les choses pour obtenir le respect. Un soir, Francis revenait de quelques jours de vacances et il sentit des piques dans ses jambes. Il a vite compris que des jeunes lui tiraient dessus à la carabine à plomb ! Il est allé droit vers eux sans crainte pour les sermonner et ce genre d'agression ne s'est pas reproduit. Sa mère qui a assisté au spectacle a mis du temps à s'en remettre !

## Exploitation des enfants ?

À la rentrée, les chantiers se poursuivent tranquillement avec les enfants, les jours où il n'y a pas école. *Le Dauphiné libéré* publie un article sur une visite des responsables de la ville, photo à l'appui : « 54 jeunes ont participé à l'élaboration de l'aire de jeux. Ces ouvriers amateurs sont rémunérés selon leur âge et leur temps de travail, un salaire bien mérité et qui servira d'argent de poche ou bien pour acheter du matériel scolaire... Ce petit monde évolue avec la





## On passe à l'action

collaboration importante des services techniques de la ville ; Monsieur Cléménçon, technicien, surveille d'un œil vigilant l'évolution des travaux... etc. »

*Le Dauphiné libéré* est lu par un large public... et certains interprètent que l'association a fait travailler les enfants contre salaire ! La CGT est informée, elle monte au créneau et fait un article pour dénoncer ce qu'elle considère comme une exploitation illégale des enfants.

Les responsables de l'Office HLM et de la ville sont interpellés. L'association le MAT est montrée du doigt par les services sociaux et les professionnels de l'animation sur le quartier. Elle se défend, aucun lien n'est à faire entre le travail fourni et l'argent qui a été donné. Les enfants ont réalisé leur aire de jeux avec l'aide de l'association et sous la responsabilité de leurs parents. Si une petite somme leur a été donnée, considérons qu'il s'agit d'une expérience pédagogique favorisant leur appropriation... « Et puis, on ne va pas leur demander de le rendre ! » dit Gérard.

L'affaire en reste là, mais les membres de l'association savent désormais qu'ils agissent dans un climat relativement tendu avec les services sociaux professionnels.

## La confection rejoint le tricotage

La solitude de Meriem devant la machine devient de plus en plus pesante. Gérard et Jean-René sont moins présents, on a dépassé la phase de mobilisation dans l'urgence. Il faut maintenant envisager la viabilité dans le moyen terme ici, ou alors se résoudre à envisager de rapatrier l'activité à Saint-Pierreville.

Meriem n'y tient pas. La vie dans le quartier, les actions engagées avec Fred et les jeunes des beaux-arts, les liens créés avec les habitants et la dynamique autour du chantier avec les enfants... impossible de faire machine arrière !

Gérard s'interroge sur ce qu'on pourrait appeler la philosophie de l'équipe. Le projet d'Ardelaine est-il de réhabiliter une filière laine locale ou de prouver que des personnes peuvent restructurer une





## Une cité aux mains fertiles

économie locale grâce à la coopération ? Est-il de faire du développement économique en milieu rural ou est-il plutôt de « ramener la vie » dans les territoires fragilisés comme au Viel-Audon ?

Il prend aussi conscience des écarts entre les quartiers et le rural : à Saint-Pierreville, bourgade de 500 habitants, il y a un maire et 15 conseillers municipaux, un territoire de 20 km<sup>2</sup>, une école pour 50 enfants, un camping, un plan d'eau, une salle des fêtes et un tennis. Pour ce qui est du bâtiment K, il y a aussi 500 habitants, zéro territoire sauf des rues et des parkings dans un univers de béton et 100 enfants. Il ne s'agirait pas de social mais simplement de rééquilibrage.

À Fontbarlettes, on n'est pas dans un désert, il y aurait plutôt surpopulation, mais la société est quand-même fragilisée par le non-sens de l'urbanisation dans laquelle elle vit, et par la surconcentration de personnes en difficulté sociale. Mener le double défi de la restructuration économique rurale et de la revitalisation en zone urbaine sensible est un challenge à la hauteur des motivations profondes qui animent l'équipe.

Pour donner de l'ampleur à cette idée, on pourrait plutôt envisager de faire descendre la confection des vêtements à Valence et mettre dans le même atelier toute l'activité maille ? On pourrait aussi installer une petite boutique permettant aux Valentinois de trouver les produits d'Ardelaine sur place ?

Tanja, la jeune allemande qui avait bien pris en mains la confection, est consultée. Pourquoi pas ? Tanja est venue avant tout trouver une alternative politique dans ce collectif français. Le développement rural n'est pas sa motivation principale. La ville ne lui fait pas peur, au contraire, elle y apprécie le brassage social qu'on trouve moins en milieu rural. Elle n'a alors pas particulièrement d'affinités avec Meriem, mais elle a confiance dans la capacité humaine à construire des relations positives dans le cadre d'un projet commun.

C'est ainsi que Tanja rejoindra Meriem et que l'atelier de Valence deviendra l'atelier mailles d'Ardelaine, une aventure qui sera la source de bien d'autres développements.







## Rachid, c'est la star !

Francis fait savoir qu'il ne continuera pas l'animation du chantier de la cour après son diplôme. Il a d'autres projets et l'association doit trouver un autre animateur. Meriem en parle à Rachid Idiri qui est sur le quartier depuis quelques mois.

Rachid est un jeune homme de Largentière, ville d'Ardèche au Sud d'Aubenas. Il est le fils d'une famille kabyle de la communauté venue travailler aux mines argentifères de la Penarroya. Largentière est à quelques kilomètres du Viel-Audon où il a fait un stage de pré-qualification pour devenir éducateur. Il a fait aussi des chantiers de jeunes, l'été.

Dans le cadre de sa formation, Rachid a fait un stage professionnel au centre social de Fontbarlettes et il a logé dans la colocation des jeunes des beaux-arts. Son stage s'est très bien passé et il a été autant apprécié par l'encadrement que par les jeunes... après une période de bizutage, où ils ont vérifié sa détermination bien sûr ! Le centre social lui a proposé de l'embaucher quelques mois.

Rachid a tissé des liens d'amitié avec tous, ceux du Viel-Audon et ceux de Valence. À Valence, il participe activement à de nombreuses soirées de discussion. Il se passionne pour les questions sociales débattues, autant que pour les réflexions autour de la place de l'art et de l'artiste dans la société. Il partage aussi les doutes de l'équipe d'Ardelaine sur les résultats des professionnels du social. De son côté, il sait bien comment les jeunes arrivent à utiliser les éducateurs et les services sociaux à leurs propres fins.

Un jour, il montre un carnet de dessins à ses colocataires qui l'encouragent. Il décide même de présenter le concours à l'entrée de l'école des beaux-arts de Valence. Christophe et Gisèle se souviennent avec émotion du jour où Rachid est arrivé en leur montrant avec fierté un courrier. Il a réussi le concours d'entrée aux beaux-arts !

Rachid est embauché par le MAT pour accompagner la vie et les activités dans la cour. Les enfants y continuent à faire des finitions et profitent de l'espace. C'est Rachid qui régule leur participation et leur propose mille et un jeux. Il a un grand succès, c'est un « grand





## Une cité aux mains fertiles

frère » apprécié de tous, « Rachid c'est la star » comme ils disent ! On organise des fêtes dans la cour, dont un méchoui mémorable. La vie est enfin revenue !

De temps en temps Rachid passe des week-ends à Largentière pour voir sa famille et ses anciens amis. Parmi eux Mohamed, mais Mohamed a pris une autre voie. Après avoir dealé du shit, il est passé au niveau supérieur avec la vente d'héroïne et de cocaïne. La présence de son copain sur les quartiers de Valence le haut, lui fait entrevoir de nouvelles opportunités pour son commerce, mais Rachid résiste, et refuse de revenir dans ce monde dont il a pu s'échapper à la grande satisfaction de ses parents. Les choses s'enveniment, il est un traître, un vendu... Mohamed est fou de rage.

### Fin tragique d'une belle histoire !

Dimanche matin, Meriem reçoit un coup de fil : « Rachid est à l'hôpital d'Aubenas, il a reçu des coups de couteau... il ne va pas bien. » Puis, quelques heures après : « Rachid est mort de la suite de ses blessures. » La nouvelle fait le tour du quartier et la sidération s'empare de tous ses amis, et ils sont très nombreux ! Ses obsèques auront lieu à Largentière avec toute la cité. Mohamed est arrêté, il sera jugé et condamné. Fontbarlettes est en deuil. Un deuil que personne n'arrive à faire tant l'arrachement est douloureux, tant le sentiment d'injustice envahit les esprits et les cœurs.

Tout un groupe essaie d'exprimer ce qu'il ressent dans *Poil au béton* un petit journal rédigé par le comité de quartier, à l'initiative de Luc Fontaine : « Rachid Idiri mort à 21 ans ... LES BOULES !!! » Chacun dit une phrase pour évoquer Rachid, et au verso du feuillet, un pamphlet énonçant la somme de « NOS DÉMISSIONS » est rythmé par un « N'est-ce pas Rachid qu'on assassine ? »

*« Quand nos élus désemparés devant la vie de notre quartier comparent leur manque d'imagination et de courage en déversant sans objectifs et sans contrôle leur financement, C'est Rachid qu'on assassine,*





On passe à l'action

# RACHID IDIRI

## mort à 21 ans

# LES BOULES !!!

Rachid optimiste était perpétuellement

Rachid, par sa spontanéité et son exigence engendrait au finish la sympathie.

Rachid ne voulait plus subir sa vie mais la construire

Nous, mères de famille, on s'est rendu compte en voyant Rachid, que les jeunes pouvaient être dynamiques.

Rachid mettait en échec ses propres échecs.

Dans sa famille, Rachid avait du répondant en face de lui.

Rachid avait l'intuition des spontanés.

Rachid était simple et direct dans ses relations.

Rachid regardait la vie simplement, il disait: "Tu fonces et tu verras bien après..."

Rachid nous remettait en question.

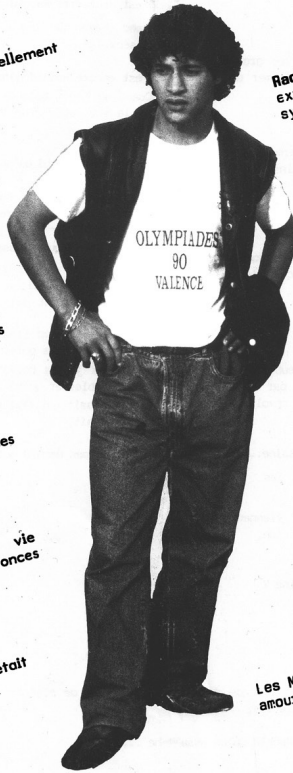
Rachid fonçait toujours, il était entier.

Les Mémés étaient toutes amoureuses de Rachid.

Rachid pensait que c'est dans le travail et non dans la consommation de loisirs que l'on grandit l'Homme.

Il y a quelqu'un, pas loin de moi, sur mon BAT K qui vit, qui aide, qui se trompe parfois, qui continue à se préoccuper des autres autour de lui et qui est prêt à aller au delà de son propre confort... Et un jour, près de sa famille, en Ardèche..... la violence le guettait: c'est un camarade d'enfance qui l'a tué !

RACHID, la cour est vide de ton absence et les enfants t'attendent encore....





*Quand les journaux locaux font les gros titres du malheur des autres  
sans s'informer du sujet traité,  
C'est Rachid qu'on assassine.  
(...) Quand l'institution scolaire ferme les yeux sur l'incompétence  
de certains de ses instituteurs  
Quand la police dissuade les victimes d'agression de déposer plainte,  
Quand les travailleurs sociaux viennent à la soupe sur le quartier  
sans conviction,  
N'est-ce pas Rachid qu'on assassine ?  
Quand nous, adultes ou jeunes, on a peur de sortir, de se révolter,  
d'intervenir, de se mettre ensemble pour s'aider,  
C'est peut-être Rachid qu'on assassine ?  
Quand un gamin lance un bâton dans les routes de la mobylette  
d'un flic et que l'on rigole de l'aventure,  
Quand les parents ne veulent pas voir ou s'appliquent à ignorer ce  
que font leurs enfants, C'est bien C'est Rachid qu'on assassine...  
Quand on sait qui vole les motos, brûle les voitures, cassent les in-  
terphones et qu'on ne leur dit rien, Quand on est trop timoré, trop  
prudent, quand on pense toujours qu'il faut du métier... Quand les  
jeunes voient des cannettes au bas des immeubles et qu'on les laisse  
se détruire, quand on sait qui trafique de la drogue et que l'on se tait,  
N'est-ce pas Rachid qu'on assassine ? »*

Comment faire pour rendre hommage à Rachid ? Rachid, notre ami victime de la violence qui se retourne contre celui qui a essayé de ne plus subir sa vie mais de la construire ! On ne va pas faire un deuxième enterrement. On ne va pas faire une veillée funèbre. Chez les musulmans, 40 jours après un décès on fait une fête. On décide donc de faire une grande fête en son hommage. Les locataires sont partants, les familles se mobilisent. On appelle tous les amis, ceux du Viel Audon, ceux du quartier. Il faut de la musique. Driss et Rachid, ses copains des quartiers de Saint-Chamond qu'il a connus sur le chantier de jeunes du Viel-Audon, viendront avec leur groupe de musique. La fête est magnifique, les témoignages plus émouvants les uns que les autres. Dans la cour, une banderole restera longtemps : À RACHID !





## V

# Festival d'initiatives

1990 - 1991

### On embauche à l'atelier

Petit à petit, Tanja et Meriem apprennent à mieux se connaître. Les origines méditerranéennes et le tempérament aventurier de l'une, la culture germanique et le talent gestionnaire de l'autre, dépassent peu à peu leurs antagonismes pour trouver la richesse de leurs complémentarités... même si parfois les affrontements sont rudes.

Meriem maîtrise de mieux en mieux la machine à tricoter et elle s'essaye à la création de nouveaux modèles. Limitée par la taille des aiguilles qui ne tricotent qu'en grosses mailles (jauge 2,5), elle convainc Ardelaine d'en acheter une autre pour faire des tricots plus fins (jauge 5). Elle prend aussi contact avec un atelier de sous-traitance à Roanne pour l'aider à assurer une production qui augmente sérieusement. Leur atelier de bonneterie dispose de nombreuses machines et d'un savoir-faire confirmé. En écoutant Meriem, Jean-Luc Mieszczak n'en revient pas ! « Tu tricotes sans formation ? Tu as appris en bidouillant ? ». Néanmoins le courage de Meriem le touche et des liens d'amitié se nouent. Il lui assure un peu de sous-traitance, mais vient aussi jusqu'à Valence pour la conseiller, la dépanner.

Les clients d'Ardelaine apprécient de plus en plus les vêtements proposés. Tanja tente de suivre la demande de confection en se donnant des challenges de productivité chronomètre en mains, mais cela ne suffit pas. Elle accumule ses heures d'atelier en faisant des journées interminables mais elle ne parvient pas à combler son





## Une cité aux mains fertiles

retard et les coups de mains des amies de Saint-Pierre-ville ne lui sont pas d'une grande aide en efficacité. Tanja et Meriem se posent alors la question d'embaucher. On aurait pu penser que cet atelier dans un quartier sensible devienne un atelier d'insertion sociale mais non, il était clair pour ces deux coopératrices entrepreneuses qu'elles ne pouvaient pas poursuivre deux buts en même temps. La priorité était de réussir à faire fonctionner un petit atelier artisanal de confection de vêtements de laine, et cela est déjà un défi assez grand, dans le monde du textile où le tempo est donné par la grande industrie et la main d'œuvre étrangère.

Tanja avait déjà fait une expérience d'embauche assez désastreuse. Formée dans l'industrie, la personne se comportait en exécutante à 100 % : lorsqu'elle avait terminé une tâche, elle attendait qu'on lui en donne une autre, sans aucune initiative. Elle s'était retrouvée dans le rôle de la contremaîtresse, un exercice insupportable pour elle qui a rejoint Ardelaine pour travailler autrement, en autogestion. Elle appréhende de se retrouver dans cette situation, néanmoins il lui faut de l'aide.

Des annonces sont passées et elles reçoivent différentes personnes en recherche d'emploi. Les premiers essais ne sont pas très concluants car celles qui se présentent n'ont pas de formation ni d'expérience dans la confection. Pendant leur période d'essai, Tanja passe un temps fou à rattraper leurs erreurs. Il faut se rendre à l'évidence, il faut vraiment quelqu'un du métier dans cet atelier ! Françoise Gaune, une Troyenne d'une quarantaine d'années d'allure joyeuse avec ses couettes et sa mini-jupe, vient passer un entretien et faire un essai. Il faut dire que l'annonce spécifiait que la personne attendue devait être « jeune et dynamique ». Elle travaille dans la confection depuis qu'elle a 14 ans et après avoir fait des années d'usine et de travail à la chaîne, elle montre rapidement sa maîtrise dans l'art des gestes qui permettent d'être très rapide tout en faisant un travail soigné. Très autonome aussi, elle s'adapte rapidement à cet atelier atypique et devient même pour Tanja une formatrice précieuse ! Elle sera secondée aussi par Saleha Younsi qui habite dans un quartier voisin et a déjà travaillé en couture. Toutes les deux sont





## Festival d'initiatives

recrutées comme saisonnières pour les périodes où Tanja et Meriem concentrent la production, sachant qu'aux autres périodes, ces dernières sont monopolisées pour vendre dans les salons.

L'atelier d'Ardelaine est maintenant bien intégré dans le quartier. Tout en travaillant, Tanja et Meriem laissent la porte ouverte et répondent aux sollicitations des habitants du bâtiment, des élus, des techniciens de l'Office qui viennent volontiers à l'atelier donner ou chercher une information. Tiens, voilà Fred qui arrive avec un large sourire. Il a été élu conseiller municipal de la ville, dans la liste du socialiste de Rodolphe Pesce et celui-ci l'a nommé au poste de délégué à l'environnement. Voilà donc le copain militant du quartier, arrivé aux responsabilités politiques. Ça s'arrose !

### **1991 L'association le MAT est en pleine effervescence**

Le local du bâtiment K fourmille d'activités organisées par les locataires : ateliers de couture, entraide scolaire, goûters, fêtes de famille, etc. Le groupe des jeunes des beaux-arts a organisé un atelier de décoration des cages d'escalier avec les enfants. Le résultat est réussi, les motifs réalisés au pochoir changent l'ambiance des couloirs.

Depuis le décès de Rachid, il n'y a plus d'animateur pour la cour mais Driss Benzeghadi, un jeune de Saint-Chamond qui a fait plusieurs chantiers au Viel-Audon, prépare maintenant un BEATEP (brevet d'animateur). Il connaissait le quartier car il était venu jouer avec son groupe de musique le jour de la fête en hommage à Rachid. Driss est convaincu des valeurs éducatives du chantier de jeunes. Il en a vu les effets sur les copains de son quartier qu'il a amenés au Viel-Audon. Pour son projet de diplôme, il propose à ses formateurs d'organiser un chantier avec des jeunes de Fontbarlettes ayant eu affaire avec la justice, et sollicite l'aide de l'association le MAT dans ce but.

Fred Jean, qui n'a pas oublié son passage au Viel-Audon, lui amène le soutien de la municipalité. Il mobilise le centre d'initiation à la nature de la FRAPNA (Fédération Rhône-Alpes de protection de la nature) pour réaliser un chantier au parc des Trinitaires et un autre



## Une cité aux mains fertiles

au parc Benjamin Delessert. Les jeunes vont débroussailler, réaliser une mare et une aire de compostage. Certains abandonneront le projet en cours de route, mais la plupart s'y accrocheront et ce sera une expérience inoubliable pour eux.

Si Driss est un fervent animateur de chantiers, il est aussi passionné de musique. Il propose alors à l'association le MAT de prendre le relais de Rachid comme animateur sur la cour. Son projet est d'accompagner les jeunes dans des activités diverses mais aussi de créer des ateliers de musique et d'organiser des fêtes. Medhi Mihoub, devenu « Medhi Dix », slameur célèbre aujourd'hui, s'en souvient : « Avec mon frère on commençait à écouter Bob Marley et danser du Hip hop. Il me dit : « Il y a un gars qui vient de s'installer sur le bâtiment et qui fait de la musique ». Alors on a tapé à sa porte et on dit à Driss, « On veut faire de la musique ! » Au local on a commencé à jouer et écrire des chansons. Nouba Kaddouri de son côté, a commencé la batterie. J'étais en terminale, j'avais loupé mon bac et commencé à fumer des joints. Ça rassurait un peu nos parents de savoir qu'il y avait des adultes qui veillaient sur nous. En un an, on a monté un groupe qu'on a appelé Amandla, c'était l'époque de Mandela. Amandla ça veut dire liberté. On a fait la fête de la musique et 2-3 concerts avec Driss. Il était plus vieux que nous et dirigeait le groupe. Un jour Driss est venu chez mes parents pour nous annoncer qu'on allait faire la première partie de NTM à l'espace Mistral à Montélimar. Il y avait 200 à 300 personnes. Du coup on s'est dit, c'est bon la musique, c'est bon la scène, on ne lâche pas ! » Et c'est ce qui s'est passé. Medhi n'a plus lâché la scène et à son tour il a formé de nombreux jeunes à la musique et à la poésie. Il est connu et fier aujourd'hui de faire partie de la classe moyenne. Il a écrit un slam pour le MAT en souvenir de cette période décisive dans sa vie :

*Plume macadam Macadam Plume  
Il n'y avait pas un soir qui ne servait de tribune  
Au fil du rasoir de nos infortunes  
Il n'y avait pas un matin sans un croissant de lune  
Où se déversaient des versets sur des versants de dune*







*Dans mon quartier  
Il y avait nos pères aux chevaux et nos mères au marché  
On avait le sang chaud et les genoux amochés.  
C'était les années Platini et Bambata  
Quand on fumait en catimini en bas du bâtiment K  
A l'époque des « passable » en français  
On portait des cartables pleins de songes  
Passibles de rêves froissés, portés par le son des karkabs et des anges*

*Dans mon quartier  
Il y avait le MAT, Meriem et Tanja  
Qui nous parlaient de Pierre Rabhi, ça nous changeait des parias  
Une oasis en bas d'un HLM pourri ; un édifice, un repas qui nous  
nourrit  
Depuis, il pousse des fleurs entre les dalles, en bas des halls  
Il pousse des jardins sous les platanes, en face des écoles  
Nous sommes les bardes d'une haine qui nous galoche la nuit  
Ardelaine, gravé dans la roche de mon esprit*

*Dans mon quartier  
On se poudre le visage comme les femmes camouflent leur âge  
Par dépit on se réfugie derrière la rage.  
Effrayés par le monde comme des gosses une nuit d'orage  
On porte le masque du ravisseur mais nous sommes les otages  
Aujourd'hui je m'en rends compte comme une évidence  
C'est les rencontres qui poussent à la résilience*

*Plume macadam Macadam Plume  
Il n'y avait pas un soir qui ne servait de tribune  
Au fil du rasoir de nos infortunes  
Il n'y avait pas un matin sans un croissant de lune  
Où se déversaient des versets sur des versants de dune.<sup>1</sup>*

---

1. Medhi Dix, 2016.





## Une cité aux mains fertiles

Les fêtes sont des temps forts qui permettent de rassembler et de dépasser tensions et petites querelles, faire des projets, monter sur scène, montrer à tous ce qu'on sait faire, s'amuser, lier de nouvelles relations, etc. Un groupe de filles monte un spectacle de danse, les garçons jouent de la musique, c'est l'occasion de révéler de beaux et vrais talents. Des fêtes mémorables avec des centaines de participants.

Il y a aussi quelques controverses. « On va faire une fête pour l'Aïd. Si on fait une fête musulmane, pourquoi ne pas faire aussi une fête chrétienne ? Allez, c'est accepté : on fera les deux fêtes, l'Aïd et Noël ! » C'est ainsi qu'on a vu un père Noël descendre du toit du bâtiment K, un 25 décembre !

## L'Office HLM lance la réhabilitation du bâtiment K

Depuis leur construction dans les années 1960, les bâtiments ont vieilli. On se rappelle aussi qu'ils ont été bâtis dans l'urgence et à moindre coût. L'Office HLM envisage la réhabilitation des logements. Le projet prévoit la concertation des habitants. Belle occasion pour eux de faire part de leurs besoins avec l'espoir de les voir se concrétiser ! Tanja et Meriem, qui logent toujours dans le bâtiment K se mobilisent avec quelques voisins pour y participer mais elles comprennent rapidement que cette concertation est illusoire : d'une part seuls les hommes participent aux réunions alors que ce sont les femmes qui vivent toute la journée dans les appartements et d'autre part les enquêteurs de l'Office eux-mêmes ne sont pas persuadés que les demandes des habitants soient vraiment prises en compte : « On écoute les gens et après on décide... » alors que la plupart des pratiques consistent le plus souvent à convoquer les habitants pour les informer de décisions déjà prises ! Il faut reconnaître que la participation des habitants est une belle idée, mais qu'elle n'est pas si facile à mettre en œuvre. Les élections HLM pour désigner les représentants des locataires auprès de l'OPH (Office public de l'habitat) sont celles où il y a le moins de votants alors que les étrangers sont autorisés à participer. Comment faire vivre une vraie démocratie participative ?





## Festival d'initiatives

À l'issue de l'enquête, on se rend compte que les principaux problèmes tournent autour des questions d'isolation : isolation thermique et isolation phonique. Fred dit souvent : « Si on mettait de braves gens du centre ville dans ces appartements bâtis au milieu d'espaces sans rue ni place, où on entend tous les mouvements des voisins et où on se gèle l'hiver quand le mistral souffle, ils auraient des comportements qui ressemblent beaucoup à ceux que l'on reproche aux gens de notre quartier, voire pire ! »

L'urgence des besoins dans ce domaine fait consensus. Une isolation thermique importante sera faite sur les façades nord et une isolation phonique à l'intérieur des appartements. Des vérandas seront installées sur les façades Est et Ouest pour protéger les fenêtres des assauts du vent, fréquents dans cette ville de la vallée du Rhône, les sanitaires et les sols seront refaits. Il faut reconnaître que ces travaux ont nettement amélioré les conditions de vie des habitants.

### Malgré tout, la tension monte

Si on se réjouit de l'amélioration des conditions de logement et des avancées des relations sociales dans le bâtiment K, on déplore cependant des dégradations importantes par ailleurs.

Certains jeunes du quartier sont passés de la petite délinquance à la grosse. Après la vente de shit, c'est maintenant le commerce des drogues dures qui s'installe. Cela concerne un nombre très limité de personnes, mais leur influence s'étend et la politique de la terreur commence à s'infiltrer parmi les habitants. Ceux qui sont témoins des trafics de drogue, de prostitution, et même de l'apparition des armes, sont réduits au silence par peur des représailles.

De nombreuses mesures ont été élaborées par les politiques publiques et les institutions du social pour tenter de répondre à la dégradation des conditions de vie des habitants. Mais certains effets pervers apparaissent : on assiste à une certaine logique de guichet dont les habitants savent de mieux en mieux tirer les ficelles. Les





## Une cité aux mains fertiles

jeunes ont aussi compris que plus il y a de problèmes, plus ils sont aidés et ils l'expriment à leur façon : « Si je fous la merde, ils m'envoient en vacances ! »

Meriem s'insurge devant cette situation : « Les actions d'assistance à la population produisent finalement l'effet inverse de ce qui est attendu. Les services sociaux ne travaillent pas sur la responsabilisation de la personne et de son entourage. Ce n'est pas non plus en se substituant aux parents qu'on fait avancer les choses. Nous, lorsqu'un gamin pose problème dans la cour, on va voir les parents. Les enfants sont sous la responsabilité de leurs parents et on travaille à renforcer leur légitimité et leur autorité, au lieu de faire à leur place. Les services sociaux s'occupent en priorité des jeunes qui posent problème, il faudrait peut-être aussi et surtout valoriser et soutenir ceux qui ne posent pas de problème et en particulier les jeunes filles ! »

Et Fred de renchérir : « Des appartements HLM sont réservés pour accueillir les jeunes désocialisés au point de dormir dans la rue. Mais au lieu de profiter aux plus démunis, on constate qu'ils sont occupés par des petits malins qui ont su faire ce qu'il faut pour en profiter et s'affranchir de la tutelle familiale à moindre coût ! »

Les mauvaises langues ont surnommé le PLDS (Plan local de développement social) la Pompe locale de distribution des sous ! L'assistance aux problèmes de toute nature est devenue un droit et paradoxalement il est plutôt malvenu de faire preuve d'initiative pour tenter de traiter les choses en amont ou pour éviter qu'elles se manifestent. Qui a dit « Ne scie pas la branche sur laquelle tu es assis » ?

À qui profite la multiplication des délits comme les feux de poubelles et de voitures ? La police passe de moins en moins souvent à Fontbarlettes, leur laissant finalement libre cours. Le climat d'insécurité ne profiterait-il pas largement aux partis politiques de l'opposition qui développent leurs arguments sécuritaires pour faire tomber l'équipe socialiste en place ? La presse y contribue en faisant écho au moindre petit délit sur le quartier. La population se sent stigmatisée, la presse ne parle jamais des aspects positifs, des





## Festival d'initiatives

braves gens qui sont majoritaires ni des solidarités exemplaires qui existent.

D'un autre côté aussi, il faut observer que plus il y a de délits, plus les syndicats des travailleurs sociaux et des fonctionnaires obtiennent la revalorisation de leurs primes, en raison des dangers de leur environnement de travail. On observe une certaine dérive des professionnels du social que souligne Denis Rigal qui a été animateur technique, puis éducateur, et a pris la responsabilité du centre social avant de devenir chef de projet à la ville : « Les enseignants, les éducateurs, les assistantes sociales décrivaient une violence incroyable, ils ont créé une ambiance catastrophique, à mon avis exagérée. Du coup, les institutions ont dit, il faut protéger nos agents, et ils se sont enfermés dans leurs bureaux. Moi au contraire, j'allais chez les gens, je leur rendais des petits services. Plus les gens sont fragilisés, plus il faut être proche d'eux ! »

Maladroitement, les services de la ville ont commis quelques grossières discriminations qui font monter la haine : la ville a décidé d'implanter la nouvelle école des beaux-arts à la lisière du quartier et a demandé à l'Office HLM de créer des logements pour les étudiants. Celui-ci a réhabilité quelques appartements vides au sixième étage d'un immeuble, et installé un ascenseur uniquement accessible aux étudiants, qui monte directement du rez-de-chaussée au sixième étage, pendant que les mamans de tout l'immeuble portent à bout de bras leurs gosses et leurs courses sur les 5 étages d'escalier du dessous !

Reda en a encore la gorge serrée lorsqu'il l'évoque : « Il y avait une porte blindée en face de chez moi pour qu'on n'accède pas à l'ascenseur, et le pire c'est que c'était des gens de gauche qui ont fait cela ! » Certains élus pensent que des œuvres d'art pourraient revaloriser le quartier. La ville commande une œuvre à réaliser par 4 artistes à proximité de l'immeuble Gounod. Ceux-ci décorent les cages d'escalier de la barre tout en sachant qu'elle va être implosée quelques mois plus tard. En effet, désarmés devant l'ampleur des travaux de réhabilitation l'Office et les élus ont considéré que c'était la





## Une cité aux mains fertiles

seule chose à faire malgré l'opposition des habitants. À l'extérieur ils empilent un tas de voitures sur un rond-point. En voyant cela, la population se sent insultée et s'insurge contre la gabegie financière de cette action.

Politique gadget ou fuite en avant ? Il est question aussi d'installer une statue. Fred craint que cela provoque une émeute et mobilise la population pour s'y opposer. Ils se donnent une heure pour bloquer le standard téléphonique du cabinet du Maire en exprimant leur désaccord. La stratégie a fonctionné : Rodolphe Pesce abandonnera le projet et n'en tiendra même pas rigueur à son conseiller municipal rebelle. Fred lui en est reconnaissant : « Ce que j'ai apprécié chez Rodolphe, c'est qu'il tolérait bien les contre-pouvoirs, du moment qu'ils étaient honnêtes et sincères. »

## Le vase déborde, douze habitants en colère réagissent

C'en est trop. Luc Fontaine et Fred Jean pensent qu'il faut agir avant que les choses ne deviennent plus graves. Ils rassemblent un collectif dont le but est de faire entendre la voix et les intérêts des habitants du quartier aux élus : ils sollicitent quelques conciliateurs de justice, et d'autres personnes représentatives en prenant soin de mixer les origines et les opinions des personnes dans l'idée de faire une sorte de conseil de quartier : Bernard Brun (professeur), François Dols (ancien élu et ancien président de l'Office HLM), Monsieur Roznak (militant du RPR), Marie-Christine Mihoub (habitante, active à l'association le MAT), Sœur Normand (responsable au syndicat des locataires), Saïd Arroume (éducateur spécialisé), Dany Serre (habitante et employée de l'Office HLM), l'Office HLM, Josette Simonian (militante de la première heure et qui a été élue à la municipalité), Gérard Barras et Meriem Fradj d'Ardelaine et de l'association le MAT.

Il faut des porte-parole, pas des balances, mais des citoyens conscients, avisés et bien informés, capables de faire des proposi-





## Festival d'initiatives

tions concrètes à la municipalité pour lutter contre la dégradation à l'œuvre. Le but est de réfléchir ensemble, en tant que citoyens concernés, et de faire des propositions aux responsables de la ville pour améliorer les choses.

À la première réunion, chacun s'exprime librement, ça fait du bien ! Les critiques du système de traitement social sont vives. Frédéric : « Sur les 10 000 habitants du quartier, une quarantaine seulement sont réellement perturbateurs et il y a au moins 40 travailleurs sociaux payés ! Il suffirait que chacun soit capable d'en accompagner un ! » Et Luc de renchérir : « Arrêtons la pluie de l'argent social pour réfléchir à ce qui est vraiment utile et cherchons à développer l'autonomie et la responsabilité des personnes plutôt que de répondre toujours par l'assistance, un trou sans fond qui ne résout que le court terme sans travailler sur les causes, les sources des problèmes ! »

Il y a des porches, bien connus des services de la ville, où se sont installés les trafics les plus déviants. Les services sociaux affirment qu'on ne peut plus rien faire. Ce sont des lieux où ils ne vont plus car ils ont peur. La police elle aussi n'est pas présente. C'est pourtant là qu'il faudrait agir, mais comment ?

L'urbanisme a un impact important sur les modes de vie et les comportements. Il y a aussi des choses à faire dans ce domaine pour rendre le quartier plus agréable à vivre et plus propice à la socialisation. Gérard développe les idées dans ce domaine qui lui sont chères :

« Quand on travaille sur l'urbanisme et la construction, on ne voit que des hommes alors que les usagers sont principalement des femmes et des enfants. À Fontbarlettes, de nombreuses femmes ne sortent pas ou très peu de leur appartement et essaient d'y contenir leurs enfants. Les hommes sont dehors, soit au travail, soit avec leurs pairs. S'il y a consultation des habitants par les institutions, ce sont les hommes qui sont interrogés, pas les femmes. Mais ce sont les femmes qui s'inquiètent lorsque les enfants sortent des immeubles et qu'ils sont directement dans la rue où les jeunes font





## Une cité aux mains fertiles

du rodéo avec les motos ou les voitures ! L'organisation vernaculaire des villes et des villages s'est toujours historiquement organisée avec des rues, des places, des cours intérieures et des espaces intermédiaires semi-privés, des jardins... On peut peut-être encore imaginer créer ces espaces de vie protégés, entre l'immeuble et le parking ou la rue ? »

Meriem raconte ses expériences au bâtiment K. Peut-on imaginer qu'elles soient transposables ? Gérard et Meriem sont persuadés que même dans les situations limites, une personne qui sait ce qu'elle veut faire avancer, peut améliorer les choses. Il faut que ce soit bien sûr une personne courageuse et déterminée et qu'elle ait le soutien des institutions et de la police. On pourrait peut-être faire une proposition dans ce sens à Rodolphe Pesce ?







## VI

# Le temps des expérimentations sociales innovantes

**1990 - 1992**

### **Rendez-vous est pris avec le maire, Rodolphe Pesce**

Forts de leurs réflexions et des propositions qu'ils sont déjà capables d'avancer, les 12 « habitants en colère » comme ils se nomment, prennent rendez-vous avec le maire de Valence, le 31 octobre 1990. Après les conventions d'usage, ils lui exposent l'aggravation des conditions de vie à Fontbarlettes. À mesure qu'ils en décrivent les détails, Rodolphe Pesce s'enfonce dans son fauteuil. Il avait pourtant l'impression de faire le maximum pour ce quartier avec le DSQ (Dispositif de développement social des quartiers), le centre social, la Maison des jeunes et de la culture, la Mission locale, les équipements sportifs, les ateliers musicaux... Le budget qu'il consacre à tout cela est important et Valence est même classée ville pilote en matière de prévention !

Il a bien été déjà informé de quelques dysfonctionnements par ses services, mais il est surpris de la gravité des incivilités et surtout du passage de la petite à la grande délinquance. Le discours critique des membres du groupe sur l'inefficacité du traitement social l'irrite, d'autant que le langage employé est très direct. « Eh bien alors, qu'est-ce que vous proposez ? »

Lecture est faite des quelques pages que les 12 habitants ont travaillées, commentées à chaque fois par l'un ou l'autre des membres présents.





## Une cité aux mains fertiles

### **Inclusion : rapprocher les acteurs économiques et les acteurs sociaux**

On voit de nombreux jeunes qui quittent leur scolarité à 16 ans, lorsqu'elle n'est plus obligatoire. Ils ne trouvent pas de travail faute de qualification et il leur faut attendre d'avoir 25 ans pour toucher le RMI, soit 9 ans sans revenu, à la merci des dealers, sans que les familles ne puissent vraiment s'y opposer car ils peuvent ramener de l'argent à la maison. Ce sont ces jeunes qui dérapent dans la délinquance. Le quartier regorge de personnes qui ne trouvent pas leur place dans la société, les jeunes et les moins jeunes aussi.

Pour les réinsérer dans l'économie, on pourrait peut-être aller à la rencontre des entreprises du Valentinois en les sensibilisant à ce problème et en essayant de les convaincre de participer aux solutions car il en relève de l'intérêt général. Certains employeurs y seront certainement sensibles et seraient peut-être prêts à jouer un rôle avec de l'aide. Par exemple, un cadre commercial au chômage pourrait être employé par la mairie pour mettre en relation directement les employeurs avec tel ou tel jeune identifié par les services sociaux, avec un accompagnement.

L'insertion sociale se fait le plus souvent dans les entreprises du bâtiment ou de l'industrie de main d'œuvre, mais il faut aussi penser à l'agriculture. Un ancien agriculteur au chômage pourrait être employé par la mairie pour démarcher les exploitations agricoles et les mairies des zones rurales de la Drôme et de l'Ardèche pour leur proposer le placement de jeunes en difficulté sociale en les épaulant dans ce rôle. Les travaux extérieurs, l'élevage d'animaux, la production maraîchère pourraient motiver certains jeunes.

Pour s'intéresser à un métier, il faut avoir déjà un premier contact concret avec un professionnel, essayé un peu les tâches, connaître le contexte de travail : des stages seraient proposés dans les ateliers de maintenance, les bureaux, le palais de justice, la police, les cuisines d'établissements scolaires, en parallèle avec une remise à niveau scolaire et un suivi social.





## Le temps des expérimentations sociales innovantes

### **Éducation : restaurer la confiance et renouer avec les apprentissages**

Les compensations accordées aux enseignants en ZEP par l'Etat et les municipalités ont stabilisé le corps enseignant, mais leurs rapports avec les parents sont difficiles. Ceux-ci se sentent assujettis en raison de leur état de dépendance culturelle, sociale et financière et leurs rapports avec l'école sont biaisés. Il faudrait décroisonner, lever les peurs de part et d'autre, renforcer et cultiver la confiance là où c'est encore possible. Ce n'est qu'en connaissant le contexte qui entoure l'enfant que l'enseignant peut vraiment évaluer les leviers de son évolution et conseiller les familles de manière positive. Si les enseignants allaient à la rencontre des familles à leur domicile, afin de mieux connaître les parents et l'enfant, les choses pourraient peut-être évoluer. Le barrage de la langue pourrait aussi être dépassé en mettant à disposition des traducteurs (Turc, Arabe etc.).

La ponctualité et l'assiduité sont indispensables pour profiter de l'enseignement. L'absentéisme des élèves est fréquent et on se rend compte qu'il n'est plus sanctionné. Les îlotiers (policiers de proximité chargés de la surveillance d'un quartier) pourraient agir à ce niveau. Des groupes de devoirs surveillés pourraient être mis en place sans que ce soit à la charge des enseignants qui ont déjà une rude journée à assurer.

On pourrait aussi proposer aux jeunes des apprentissages pratiques qui les initieraient à la plomberie, la mécanique, la zinguerie, la maçonnerie, le jardinage. L'école des beaux-arts a des locaux disponibles qui pourraient abriter des ateliers. La mairie pourrait employer des professionnels au chômage, motivés pour transmettre leur savoir-faire.

Penser aussi à des mesures d'éloignement des jeunes pris en flagrant délit, en sachant qu'il arrive qu'ils ne soient jamais sortis du quartier.





## Une cité aux mains fertiles

### **Urbanisme : cloisonner pour abriter, humaniser**

L'urbanisation du quartier a été réalisée dans l'urgence par des architectes qui ont travaillé sur maquette, sans se préoccuper de la vie sociale. Les bâtiments ont été posés sur des terrains, sans organisation des circulations, comme cela existe partout ailleurs avec les rues et les places. Les immeubles sont entourés de terrains vagues ouverts à tous les vents. Les urbanistes justifient cette disposition par le concept de transparence selon lequel il faut que tout ce qui se passe ici soit visible de loin. Cependant, si l'on peut voir de loin certains délits, les guetteurs voient aussi arriver les policiers de loin et connaissent mieux qu'eux les issues pour s'échapper !

Pour humaniser ce quartier, on pourrait déjà le végétaliser. Pourquoi ne pas planter des arbres, comme le faisaient les fermes pour protéger les cultures du vent ? On peut imaginer aussi de nouvelles fonctions aux terrains vagues, mais pour cela, il faudrait diminuer les espaces en réalisant quelques cloisonnements. Les parkings sont nombreux et le plus souvent vides. Pourrait-on imaginer autre chose que des parkings au pied des immeubles ? Recréer des rues, des places et réduire les capacités des circulations labyrinthiques pour initiés ? Aménager des cours par exemple qui permettraient d'avoir des espaces de jeux protégés comme l'association le MAT l'a déjà fait dans le bâtiment K ?

### **Vie sociale : habiter là où la vie est la plus dégradée pour trouver des solutions avec les habitants**

On ne peut rester indifférent lorsque plusieurs personnes vous disent qu'elles ont peur de rentrer chez elles parce qu'elles doivent affronter à leur porte, une bande de jeunes squatters qui s'amuse d'elles en leur barrant l'entrée. Les HLM ont été sollicités pour réparer les portes qui ne ferment plus, mais elles sont aussitôt vandalisées. On ne peut ignorer aussi que les services sociaux ne vont





## Le temps des expérimentations sociales innovantes

plus à certains endroits par crainte d'agression. Il faut prendre des mesures d'urgence mais agir aussi à la racine des problèmes. Mais comment les connaître ?

Ne pourrait-on pas imaginer installer un habitant qui analyserait ce qui se passe in situ, en cherchant des solutions pour agir au plus près des causes ? Les jeunes qui barrent l'entrée des immeubles ne sont pas ceux qui y habitent. Pourquoi viennent-ils là ? Ce n'est qu'en vivant dedans, sur le lieu et avec les gens qu'on peut comprendre les causes réelles des phénomènes. Plutôt que de répondre au coup par coup, on pourrait remobiliser les forces positives, encourager et soutenir les gens qui ne demandent qu'à vivre en paix. Il y a certainement des personnes prêtes à expérimenter une action de ce type. Elles pourraient être rémunérées par la mairie sans que ça se sache afin qu'elles soient perçues comme des habitants comme les autres. Elles seraient en relation avec les services sociaux et soutenues par Meriem Fradj et Tanja Wolf qui sont prêtes à l'accompagner à partir de leur expérience de l'immeuble Koala avec le soutien de Gérard et Fred. Le groupe propose de faire l'expérimentation dans les deux bâtiments les plus dégradés, voire dangereux. Gérard Barras propose d'appeler cette action qui vise à introduire un habitant qui essaie de produire une sorte de contamination positive, la « stimulation sociale ».

Après avoir écouté toutes ces propositions, Rodolphe Pesce ne les mettra pas à la porte. Il prend le temps de réfléchir. Il connaît bien son conseiller municipal Frédéric Jean, qu'il apprécie, même s'il lui porte souvent la contradiction. Il connaît le rôle remarquable des conciliateurs de justice, il a eu bon écho de l'équipe d'Ardelaine et de l'association le MAT pour leur travail avec les jeunes. Il porte estime à toutes les personnes présentes même si elles ne sont pas toutes de son bord politique. Il apprécie aussi beaucoup que ces gens ne lui amènent pas seulement des revendications (ce qui arrive le plus souvent), mais des propositions concrètes et une action dans laquelle ils prendraient part aux responsabilités. Il propose un prochain rendez-vous en présence de ses services. Serait-il prêt à oser quelques actions ?





## Une cité aux mains fertiles

### L'expérimentation de la « stimulation sociale » validée et financée

Le groupe des douze est convoqué pour un deuxième entretien en présence du cabinet du maire, du directeur, du secrétaire général et du responsable du Conseil communal de la prévention de la délinquance (CCPD). C'est la proposition concernant l'immersion d'un habitant dans un porche dégradé, que le maire a retenue. Il demande aux protagonistes de préciser leur projet :

Luc Fontaine entame : « Il s'agit d'inoculer un virus positif dans ce milieu malade et nécrosé pour retisser le lien social. Il est beaucoup plus efficace et moins coûteux d'aller au front du problème en habitant dans les appartements où les cages d'escalier posent problème. On n'a vraiment prise sur les choses que si on habite avec les gens, c'est à dire si on est concerné par les mêmes choses. Ce n'est pas faire pour les autres, c'est être là avec les autres et se sortir des difficultés ensemble. »

Il est suivi par Meriem Fradj : « Les travailleurs sociaux sont perçus par les habitants comme des gens qui sont nourris par la misère du quartier. Ils ne sont pas vraiment concernés, puisqu'eux, habitent à l'abri des problèmes. Un habitant pourrait s'installer et en tant que voisin, identifier où sont les leviers de la paix et de la sécurité pour les locataires tout en étant en interface avec les responsables de l'action publique. »

La discussion s'engage, il y a quelques demandes de précisions, et finalement, personne ne s'oppose à ces Don Quichotte du traitement social. Après tout, ce sont eux qui prennent les risques et ça ne représente pas un gros budget au regard du montant des dépenses sociales ! Le contrat est passé pour deux « stimulateurs » recrutés à mi-temps et l'Office HLM leur met à disposition un logement gratuit. L'association le MAT devra les recruter et les accompagner dans leur mission. Ils seront payés à la hauteur de leur dernier salaire comme vacataires, par la mairie. Ce dispositif expérimental est provisoire, renouvelable de trois mois en trois mois, ponctué par une réunion où ils devront rendre compte de ce qui s'est passé auprès d'une commission composée d'un représentant du Comité communal de prévention de la délinquance et d'un représentant de l'Office HLM.





## Le temps des expérimentations sociales innovantes

L'idée n'est donc pas de créer une nouvelle structure sociale, mais de remobiliser les habitants qui veulent vivre en paix dans leur immeuble et les inciter à agir par eux-mêmes pour améliorer leur qualité de vie.

### On cherche des volontaires pour le projet

Comment trouver des personnes qui pourraient être intéressées par cette idée et qui auraient le courage de la mettre en œuvre ? Les protagonistes contactent les réseaux militants : Yann Sourbier du MAT Ardèche, ancien du chantier de jeunes et partenaire de longue date est sollicité. Il anime des stages d'insertion au Viel-Audon depuis plusieurs années et connaît beaucoup de monde dans ce milieu. Avec Meriem et Gérard, il prend contact avec la FONDA (un laboratoire d'idées au service du monde associatif), les RERS (Réseaux d'échanges réciproques de savoirs), le CLAP (Comité de liaison pour l'alphabétisation et la promotion), l'association d'éducation populaire Peuple et Culture, l'école d'éducateurs de Vercheny dans la Drôme et le réseau des éducateurs des quartiers de Marseille qui ont fait plusieurs chantiers au Viel-Audon. Certains accueillent le projet avec enthousiasme, comme la FONDA ou les RERS, mais d'autres sont réticents, voire choqués par le fait qu'à leur point de vue, on trompe les habitants : « C'est comme si vous mettiez un indic au milieu ! »

Yann et Meriem ont pensé judicieux de recruter une personne qui ne soit pas valentinoise. Il faut un regard neuf sur les choses pour pouvoir agir avec le plus d'objectivité et de pertinence possible. La qualité recherchée pour ceux que l'on nommera les « stimulateurs » est avant tout la capacité à entrer en relation, quels que soient le contexte ou le milieu. Ensuite la discrétion : la personne ne doit pas se manifester de manière ostentatoire comme le sauveur de la situation, au contraire ! On recherche des personnes discrètes, capables de se fondre parmi les habitants et de les aider à se mobiliser dans leur intérêt. Enfin, on leur demande une capacité de dis-





## Une cité aux mains fertiles

cernement, car elles doivent bien identifier où il est possible d'agir et comment, au-delà de leurs émotions ou affinités. Comme le dit Luc Fontaine « Vous devez être l'oreille du milieu, bien appréhender le territoire, favoriser l'empowerment, travailler dans l'ombre, vous devez vous effacer pour laisser les gens agir par eux-mêmes. » Il faut bien choisir aussi à quels endroits elles vont intervenir : deux bâtiments sont identifiés car ils sont squattés par des bandes installées dans les cages d'escalier pour y faire toutes sortes de commerces illicites : prostitution, trafic de drogue, jeux de cartes avec argent, etc. Un gardien y a même trouvé des armes et des cagoules. Les efforts de l'Office pour réparer les dégradations et graffitis n'ont servi à rien. Les portes d'entrée ont été réparées plusieurs fois, mais elles ne ferment toujours pas. Les locataires vivent dans l'isolement et la peur et ils se terrent dans le silence.

Les candidatures qui arrivent sont en majorité des gens formés au travail social. Le groupe des douze n'est pas très enthousiaste car ces personnes auront forcément une approche professionnelle, alors qu'on cherche simplement un habitant, un citoyen engagé.

### Nora se porte candidate

Nora est une infirmière d'une trentaine d'années. Elle est l'aînée d'une famille nombreuse d'origine algérienne. Son père est venu en Ardèche pour travailler dans les mines de Largentière. Elle a sympathisé avec une bénévole des chantiers de jeunes du Viel-Audon qui travaillait comme infirmière avec elle à l'hôpital d'Aubenas et a eu l'occasion de faire connaissance de Yann Sourbier.

Nora est dans une période où elle souhaiterait prendre un peu de distance avec sa famille. Son rôle d'aînée est parfois pesant et elle ressent le besoin de s'affirmer dans un contexte nouveau. La proposition de Yann la tente. Elle se sent solidaire des habitants de Fontbarlettes car elle comprend sans peine le chemin qu'ils ont parcouru pour vivre là. Largentière est une petite ville, et se frotter à une grande ville comme Valence la tente. En tant qu'infirmière, il







## Le temps des expérimentations sociales innovantes

lui est facile de trouver du travail. Le logement proposé et la proximité avec Meriem lui offrent une opportunité qui facilite la concrétisation de sa décision. Elle se déclare partante pour l'expérience : « Le projet de la stimulation était une aventure de vie pour moi à un moment de mon existence où je souhaitais un changement. Cela croisait aussi une curiosité intellectuelle. En effet, vivre dans un quartier ZUP, dit de banlieue, était une découverte à l'époque pour moi. C'était un milieu que je ne connaissais pas même si je suis d'origine maghrébine comme la plupart des habitants de ce quartier. Je voulais voir par moi-même ce qui s'y vivait vraiment, en dehors des clichés médiatiques. »<sup>1</sup>

### Balayer devant sa porte et libérer la parole

Meriem lui explique comment elle a procédé sur le bâtiment K. Certes la situation était beaucoup moins dégradée et l'action des stimulateurs est beaucoup plus délicate, mais ils ont l'appui des institutions de la ville et sont accompagnés et soutenus par des gens d'expérience. Nora a bien intégré le cadre de son action. Elle est un habitant ordinaire qui a un travail par ailleurs et qui a obtenu un logement pour des raisons qu'elle n'a pas à justifier. Elle arrive en nouvel habitant du quartier, comme bien d'autres. Elle a simplement la mission d'aider ses voisins à pacifier et resocialiser la cage d'escalier qu'ils habitent.

Nora s'installe en mai 1991 dans un porche du bâtiment L, allée Paul-Louis Courier. Elle n'a pas de mal à lier connaissance rapidement, même si elle est perçue comme quelqu'un d'atypique, une jeune femme célibataire, seule dans un appartement ! Elle trouve un travail d'infirmière rapidement et demande seulement à disposer du logement gratuit en échange de son implication dans le

---

1. Extrait de : Meriem Fradj, « La stimulation sociale ou les conditions de la participation », diplôme du CESTES (Centre d'Economie Sociale, Travail et Société-CNAM Paris), 2005, page 33.





## Une cité aux mains fertiles

projet. Comme les autres habitants, elle doit affronter souvent les jeunes délinquants pour entrer chez elle, subir le bruit et toutes les autres nuisances. Elle se sent parfois bien isolée, surtout les week-ends quand Meriem et les gens d'Ardelaine et du MAT ne sont pas là. Elle confirme que le pire de la rue est entré dans cette cage d'escalier et que les habitants tremblent pour entrer chez eux. A l'entrée de l'hiver, le squat se renforce avec une vingtaine de jeunes qui occupent l'escalier alors qu'un seul est résident dans l'immeuble. « J'ai rencontré mes voisins petit à petit, en faisant le ménage près des boîtes aux lettres, en allant faire les courses avec mes voisines qui n'avaient pas de voiture. J'ai eu mes premiers contacts avec les jeunes filles, puis avec leurs mères et leurs pères. J'ai été invitée à boire le thé, le café... »

Reconquérir la propreté de son environnement est une action symbolique importante. On peut se dire que c'est à l'Office qu'il revient d'entretenir les communs, mais lorsque les habitants se mobilisent eux-mêmes, c'est un geste de réappropriation pour eux et pour leur voisinage. Les ascenseurs sont mal en point, mais ils sont aussi des lieux où les rencontres se font en échangeant quelques mots. Nora se souvient de s'être retrouvée à plusieurs reprises en tête à tête avec les dealers mais elle n'a jamais eu de problème. En montrant qu'elle n'a pas peur, Nora encourage les autres à faire de même. En tant qu'infirmière elle est souvent sollicitée pour des conseils par ses voisines. Autour d'un thé, en mangeant les gâteaux les mots viennent facilement. Libérer la parole est un enjeu important. Dans cet immeuble, les espaces d'expression sont réduits à la partie privée, à condition encore que les relations familiales soient bonnes. Nora agira en douceur, et peu à peu elle pourra dialoguer aussi avec les pères et les jeunes. Elle sera l'oreille attentive et bienveillante, disponible pour aider mais sans jamais se substituer : « Aider c'est être à côté et non à la place de l'autre. »

Pour les locataires, les problèmes sont cristallisés sur le squat des jeunes dans la cage d'escalier. « Quand on pourra fermer la porte et ne laisser entrer que les locataires et leurs invités ça ira mieux. »





## Le temps des expérimentations sociales innovantes

D'accord, mais comment y arriver ? En insistant auprès de l'Office ? « Mais on ne nous écoute pas, et en plus si on sait que c'est nous qui avons dénoncé, on aura des représailles ! » Nora déplore une certaine forme de « mentalité colonialiste des administrations dans leurs relations avec les habitants. » Par exemple elle a remarqué que lorsqu'elle avait affaire à eux, on lui parlait « petit nègre ». Elle conseille aux locataires d'insister mais d'une manière plus offensive et collective.

### Les jeunes filles passent à l'action et la cause des problèmes est traitée

Une pétition est discutée par les adultes réunis, rédigée, distribuée par les jeunes filles et signée par l'ensemble des habitants de la montée d'escalier de l'immeuble. Elle est déposée à l'Office HLM en juillet, mais voyant que la réponse n'arrivait pas, le 25 septembre 1991, c'est un groupe de jeunes filles de l'immeuble qui sont allées elles-mêmes, porter la pétition à l'Office. Quand les services de l'Office HLM ont vu arriver ces jeunes filles (accompagnées discrètement à l'arrière par Nora qui n'a même pas pris la parole), ils ont été très impressionnés. La réparation des portes a été immédiatement programmée et de façon efficace. En quelques mois déjà, Nora avait permis l'émergence d'une communauté d'intérêt pour mieux vivre dans le bâtiment L.

Pour les jeunes filles, elle est une voisine qui écoute et dialogue avec elles sur leur avenir professionnel. Pour les mères, elle est la voisine qui partage leurs soucis de démarches administratives ou de relations avec leurs enfants et avec l'école. Pour les pères, c'est une voisine respectable même si elle vit seule, avec laquelle on peut parler de l'avenir de la génération qui les suit et de leur aspiration à prendre leur part de responsabilité s'ils sont soutenus. Pour les enfants, Nora est celle qui examine leurs bobos, s'intéresse à leur vie scolaire comme à leur animal de compagnie, celle qui les réprimande aussi lorsqu'ils jettent un papier par terre. Elle discute régulièrement avec Meriem pour chercher des solu-





## Une cité aux mains fertiles

tions et rend compte au groupe des 12. À force de palabres elle comprend que c'est le fils d'une des locataires qui amène toute cette bande qui envahit l'espace et le dégrade. Sa mère est totalement dépassée et vit dans la peur elle aussi. Elle voit les trafics se faire, elle sait que des armes et de la drogue sont cachés chez elle, mais elle n'ose pas dénoncer son fils et n'a aucun moyen pour s'opposer à lui. Il a fallu du temps et de la patience pour comprendre cela, mais il semble que l'on touche enfin à la cause des problèmes. Une situation aussi délicate ne pouvait être traitée par la stimulatrice seule. Le problème est exposé à la réunion de la commission comprenant le responsable de la prévention de la délinquance et celui de l'Office HLM. Il sera décidé de reloger cette dame loin du quartier et de l'accompagner pour l'aider à faire évoluer sa situation. Depuis ce départ, la paix est revenue dans l'immeuble. Les portes restent fermées, les habitants circulent à leur gré et se sentent en sécurité. La parole est libérée, et ils peuvent s'occuper sereinement de leur vie.

Nora Bendjedou sera restée 3 ans à Fontbarlettes, anonyme et discrète, et sa bienveillance a apporté bien d'autres effets dont l'inventaire serait trop long. Néanmoins on peut saluer et rendre hommage à son action citoyenne exemplaire.

L'action était prévue pour deux « stimulateurs ». L'idée était de recruter aussi un jeune, plus à même de lier amitié avec les adolescents du quartier. Malheureusement, le jeune homme recruté avait un profil d'animateur social trop évident. Plutôt que de lier connaissance avec les jeunes de son âge, il s'est intéressé aux enfants, a organisé des sorties, etc. Il n'a donc pas réussi à se positionner comme un simple habitant. Son contrat n'a pas été prolongé. On cherche une autre personne...

## Bâtir des murs pour mieux vivre ensemble

L'immeuble d'en face le bâtiment K est une barre de 5 étages. Quand les familles sortent, elles sont directement sur le parking,





## Le temps des expérimentations sociales innovantes

pas une place avec des bancs pour que les personnes puissent venir discuter dehors, pas de jardin où les mamans peuvent amener leurs petits-enfants jouer dehors. Certains parents réussissent à contraindre les plus grands à ne pas sortir, mais parfois leur besoin de s'ébattre est plus fort et ils s'échappent dans la rue sans possibilité pour les parents de savoir où ils sont. Même les écoles ne sont pas protégées par des murs comme c'est le cas partout ailleurs.

Gérard, observateur passionné de l'architecture vernaculaire où les espaces se construisent peu à peu en fonction des moyens et des usages, défend l'idée que toute structure d'habitat collectif a besoin d'un espace semi-privatif extérieur pour humaniser et sécuriser les conditions de vie des habitants hors de l'espace public. L'expérience de la cour du K avait démontré la capacité de réappropriation pour de nouveaux usages vers plus de socialisation. Ne pourrait on pas démultiplier les espaces intermédiaires ? Ce sujet a été bien débattu entre les protagonistes du groupe des 12 et l'idée d'une action commence à émerger.

Pour renforcer ce sentiment d'appropriation, l'idée était de créer une cour devant l'immeuble, à l'image de ce qui a été fait dans le bâtiment K, il faudrait diminuer la surface du parking et construire un mur de protection d'au moins deux mètres de haut pour que l'espace soit réellement protégé. L'idée est osée, elle transgresse le postulat que les espaces doivent tous être ouverts pour une meilleure surveillance, mais plus encore, Gérard imagine que si le mur est construit par les habitants eux-mêmes, ceux-ci se l'approprient aussi et on évitera les dégradations.

À cette période, le fils de Josette Simonian est en école d'architecture et recherche un projet de stage de fin d'études. Gérard et Meriem lui proposent ce projet qu'il accepte avec enthousiasme. « La question de l'appropriation du bâti m'a intéressé. Les usagers sont toujours considérés comme des consommateurs. L'idée qu'ils puissent apporter une modification sur leur cadre de vie m'a intéressé. »<sup>1</sup> Pierre met en forme un avant-projet pour le présenter à

1. Entretien avec Pierre Simonian, 2018.





## Une cité aux mains fertiles

son école autour de l'idée de la « réappropriation des espaces résiduels dans les quartiers de banlieue », en valorisant la capacité des habitants à intervenir sur leur cadre de vie : « La tradition du pouvoir d'agir sur son habitat disparaît, l'habitant n'a plus aucune idée de possibilité d'intervenir, même pour ramasser un papier par terre ! » Il est à cette époque dans le labo de recherche Dessin chantier en lien avec Sergio Ferro et d'autres architectes de Grenoble qui travaillent la relation entre l'artisan et l'architecte, la conception et le geste de celui qui réalise. Le projet rejoint aussi le champ de réflexion de ces chercheurs.

L'association le MAT, avec l'appui du groupe des 12 se prépare à le présenter à la ville et à l'Office HLM. Rendez-vous est pris, mais la commission urbanisme de la ville comme l'Office HLM trouvent l'idée très risquée s'il n'y a pas l'adhésion des habitants. Une concertation est organisée et le résultat est que la majorité des habitants n'est pas favorable au projet. Cette consultation démocratique pourrait être recevable mais il faut constater encore une fois que ce ne sont que les hommes qui viennent aux réunions et leur argument est qu'ils préfèrent pouvoir continuer à surveiller leurs voitures de la fenêtre plutôt que d'avoir un jardin. Néanmoins la discussion avec les autorités met en valeur le fait que le mur sera construit avec des jeunes du quartier et c'est cet argument qui fait peser la balance du côté du projet. Le budget est modeste, l'accord est donné.

Il reste encore à trouver des jeunes motivés pour construire le mur. Pour cela, le chantier se fera pendant des périodes de vacances scolaires. Gérard Barras, Fred Jean et Meriem Fradj qui ont une solide expérience des chantiers de jeunes assureront l'encadrement avec Pierre Simonian. 5 jeunes se portent volontaires. D'autres participeront aux enduits et décorations qui se feront en chantiers de week-end.

On approvisionne les matériaux. Lorsque le chantier démarre quelques réactions hostiles se font sentir : « Vous nous enfermez ! » Les protagonistes leur font remarquer qu'en ville tout le monde trouve normal qu'il y ait des rues et des cours intérieures protégées par des murs ! Petit à petit on verra venir des femmes avec du thé et





## Le temps des expérimentations sociales innovantes

des gâteaux pour témoigner de leur sympathie. Comme les autres mamans, elles pourront dire à leurs enfants : « Tu peux sortir, mais tu restes dans la cour ! »

Certains jeunes travailleront pendant 15 jours, d'autres un mois et Toufik Ouled Kachroum fera le chantier pendant ses deux mois de vacances. Meriem et Fred l'avaient repéré parce qu'il faisait souvent de la mécanique avec son père sur le parking. On a su par ailleurs qu'il faisait aussi la cuisine avec sa mère. Toufik est un élève brillant à l'école et toujours heureux d'apprendre quelque chose. « Toufik avait une place importante sur le chantier, il était le plus structuré et structurant, et d'une grande sagesse. Les autres étaient plus volatiles. »<sup>1</sup> Il fera par la suite, un parcours professionnel exceptionnel.

Pour végétaliser la cour, les techniciens ont prévu de planter des petits arbustes. Malheureusement comme à l'habitude et contre l'avis de tous, ils choisissent des épineux : d'une part ils sont dangereux car les épines sont à la hauteur des yeux des jeunes enfants et d'autre part ils accrochent tous les sacs plastique emmenés par le vent qui souffle souvent à Valence. Avant l'inauguration, avec la complicité de Meriem et Gérard, les enfants arracheront les arbustes sans que finalement personne n'ose s'y opposer !

Le chantier est terminé. Le mur délimite la cour, le résultat est là mais le plus important pour Pierre et les autres est aussi ce qu'ont vécu les jeunes : « Ils ont fait l'expérience que le travail pouvait être plaisant, et j'espère qu'il leur restera quelque chose du fait d'avoir pu être acteurs de leur espace de vie. » Un rapport final est remis aux autorités de la ville par l'association le MAT, qui témoigne des effets escomptés : « La dynamique du chantier a été positive pour tous ces jeunes, aucune dégradation n'a été constatée, un dialogue s'est instauré entre eux et les adultes et on constate un début d'implication sur le devenir de cette cour. Bonne dynamique avec les parents, la convivialité s'est installée sur le porche, 8 rue Elysée Reclus ! »

---

1. Entretien avec Pierre Simonian.





## Une cité aux mains fertiles

### Échanger des savoirs pour faire société

En cherchant à recruter un « stimulateur » des contacts avaient été pris avec le Réseau d'échanges réciproques de savoirs (RERS). Gérard avait découvert ce réseau un an auparavant en écoutant une conférence de Claire Héber-Suffrin. « Son génie est d'avoir expérimenté des échanges de savoirs entre les élèves de sa classe et d'avoir transposé cette méthode à toutes sortes de personnes, jusqu'à créer 200 réseaux d'échanges en France. Vous devriez lire ce livre<sup>1</sup>, c'est génial ! La base est d'affirmer que nul n'est nul, chacun sait quelque chose, peut le transmettre et peut apprendre autre chose d'une autre personne dans un réseau. » La méthode est simple : on se met en groupe et on fait une bourse d'échange de savoirs : chacun exprime d'un côté ce qu'il sait et serait heureux de transmettre, de l'autre ce qu'il ne sait pas et souhaiterait apprendre et ensuite on met en relation les personnes en fonction des offres et des demandes.

Tanja et Meriem ont vu tout de suite ce que pourrait apporter un tel réseau pour créer du lien social. Elles sont allées se former à l'animation des échanges de savoirs et ont réussi rapidement à associer une quarantaine de personnes de toutes origines, niveaux socio-culturels et générations, des habitants du centre-ville ou de Fontbarlettes dont certains vont s'impliquer avec enthousiasme dans l'organisation : Catherine Perot-Daros avocate, Khadra Yahia-Benattia une lycéenne du quartier, Josette Simonian retraitée, Viviane Rageau de l'association Ville d'Art et d'histoire, etc. Idelette est archiviste, elle offre le français écrit et parlé et voudrait apprendre l'arabe littéraire ; Marie-Christine offre l'initiation à l'informatique et demande des informations sur l'histoire de Valence ; Bob connaît les plantes du Vercors et veut apprendre la soudure ; Messaoud demande la comptabilité, pendant que Madame Abder offre les contes arabes, etc. On marque tout cela sur un tableau et le rôle de l'animateur est de relier les offreurs et les demandeurs.

1. Claire et Marc Héber-Suffrin, *Appels aux intelligences*, Matrice, 1988







## Le temps des expérimentations sociales innovantes

Le principe est la réciprocité. Chacun doit être offreur d'un côté et demandeur de l'autre mais les échanges se font entre différentes personnes. Plus le réseau est grand, plus il est riche de diversités d'offres et demandes. Tout cela doit se faire dans la gratuité, on exclut toute rétribution.

Josette Simonian en témoigne : « Marie a pu apprendre le français à Leila qui elle, a offert la broderie, Kader a appris la taille des arbres à Paul qui a organisé une sortie nature dans le Vercors, François a appris l'informatique à Sonia et Sonia a offert la pâtisserie à Marie-Aimée, etc. Recevoir ou donner, c'est du concret et on découvre un nouveau mode de communication où les savoirs partagés tissent une maille solide entre les uns et les autres. Dans notre monde, nous sommes tous porteurs de savoirs qui se complètent, se croisent et nous donnent à chacun notre place dans cette immense collectivité de la vie ! »

Il faut aussi noter que ce réseau a permis de faire des rencontres improbables entre des habitants de Fontbarlettes et des habitants du centre-ville, une prouesse sociale !

### Fred quitte le quartier

Malgré tout l'intérêt et l'investissement que Fred a porté au quartier, sa famille remet en cause sa présence en raison des difficultés que vivent ses enfants à l'école. Quelques situations répétées l'obligent à envisager avec Béa, son épouse, le déménagement de la famille sur un autre secteur. C'est un choix difficile mais indispensable pour que leurs enfants puissent avoir une qualité de vie qui leur permette de grandir dans de bonnes conditions. Ils s'en vont, mais Fred reste relié à l'association le MAT et au groupe de conciliateurs tout en continuant aussi son engagement politique. Mais voici qu'une autre personne se porte volontaire pour la « stimulation » sociale.





*Cours de soutien scolaire dans le local des habitants*





## VII

# Quand le meilleur côtoie le pire

1992 - 1996

### L'expérience de la stimulation sociale se poursuit

Dominique Roche a encadré plusieurs séjours de groupes d'enfants au Viel-Audon. Connaissant ses motivations pour le travail social, Yann Sourbier lui a parlé du projet de la stimulation à Valence. Dominique a une trentaine d'années et en plus de ses compétences en gestion et éconamat, il a une bonne expérience de l'encadrement d'enfants. Comme Nora, il est issu d'une famille nombreuse. Il a vécu en HLM et en a gardé un très bon souvenir, surtout pour la solidarité et le partage entre les locataires. Il est en recherche d'emploi et la proposition de Yann le tente. Le défi de montrer que de simples citoyens peuvent agir sur le traitement social l'intéresse vraiment. Rien ne l'attache à Lyon en ce moment et il pose sa candidature : « J'étais attiré par le défrichage de quelque chose de nouveau qui puisse être une alternative aux processus d'assistance. Je n'avais aucune appréhension à côtoyer un milieu inconnu. »<sup>1</sup>

Dominique emménagera dans l'îlot Taine, un porche qui n'a rien à envier à celui de Nora : abords et cages d'escaliers délabrés, humidité et insalubrité de certains appartements envahis par les blattes, groupes de jeunes réunis dans l'escalier en quête d'un mauvais coup à faire, pratiquant les jeux d'argent, consommant du shit et de l'alcool. Peu de communication entre les habitants qui se vivent en insécurité, aucune réponse de l'Office HLM aux sollicitations individuelles des familles, familles très nombreuses agglutinées dans peu d'espace,

1. Entretien avec Meriem Fradj pour son mémoire, cité p. 77.





## Une cité aux mains fertiles

pauvreté généralisée, etc. À cela s'ajoute le fait que le porche n'a pas de numéro. Il y a eu des modifications des entrées du bâtiment sans que l'on pense à renuméroter l'adresse de celui-là. Un oubli symptomatique qui ne favorise pas l'ancrage identitaire des habitants !

Dominique est perçu rapidement par ses voisins comme un intellectuel un peu décalé mais aussi comme quelqu'un qui peut rendre service en cas de besoin. Comme Nora, il commencera par balayer devant sa porte, dire bonjour et être disponible aux rencontres tout en exprimant clairement son positionnement. « Je formule aussi des remarques « in situ » aux personnes concernées : ceux qui urinent dans l'ascenseur, ceux qui jettent le rebut de leur courrier dans le hall, ceux qui balancent leurs canettes dans l'escalier... »<sup>1</sup> Il ouvre aussi cordialement sa porte. Ce bon voisin s'applique à activer la parole sur les problèmes que les habitants vivent dans leur logement, les invitant à formuler ce qu'ils ont intériorisé à cause de la peur et de l'isolement. Petit à petit il crée du lien entre les gens qui ont les mêmes difficultés. Son idée est d'interpeller collectivement l'Office HLM pour lui demander d'agir sur les problèmes qu'il peut résoudre, comme par exemple la présence de l'accueil de la PMI (Protection maternelle et infantile) au premier étage qui s'oppose à la fermeture du porche car le public doit pouvoir y accéder librement. Pourtant la fermeture de la porte d'entrée est indispensable à la pacification des étages. Ne peut-on pas déménager ce service public dans un lieu plus adéquat ?

Avec l'arrivée de l'hiver, l'escalier ne désemplit pas d'une vingtaine de jeunes de 15 à 25 ans. Il est grand temps que les porches soient enfin fermés ! Dominique a regroupé 4 familles décidées à prendre rendez-vous avec les responsables de l'Office HLM. N'ayant pas de réponse du responsable d'agence, ils prennent rendez-vous avec la directrice adjointe. Celle-ci prend leur requête très au sérieux, prouvant encore une fois, qu'il ne faut pas s'arrêter à un premier refus. Il faut patienter jusqu'à trouver le bon interlocuteur dans

---

1. Entretien avec Meriem Fradj pour son mémoire, cité p. 77.





## Quand le meilleur côtoie le pire

les administrations, et il y en a. À partir du printemps 1993, les réponses seront effectives : un porche est créé avec une porte métallique et un interphone et malgré quelques rares tentatives de blocage par les jeunes, elle restera bien fermée. Les services de la PMI seront relogés ailleurs. L'Office proposera à une famille de 7 enfants d'accéder à un logement plus spacieux sur un autre quartier, les habitants des logements humides seront transférés dans des logements sains, un monsieur seul et en perte d'autonomie en raison de son alcoolisme sera orienté dans une structure appropriée. Le sentiment de sécurité revient petit à petit et les relations de voisinage se font plus cordiales : on se donne des coups de mains, on pense à fleurir le porche, on organise un pique-nique, on partage les bonnes recettes.

Mais les murs de l'escalier commun sont encore bien souillés de graffitis et les boîtes aux lettres très détériorées. Dominique imagine avec quelques locataires que le ravalement pourrait être fait par eux-mêmes, avec ceux d'entre eux qui sont sans emploi par exemple. Il demande l'appui de l'association le MAT pour négocier cette possibilité avec l'Office. Le MAT qui a beaucoup d'expérience dans le domaine des chantiers participatifs et une certaine crédibilité, obtient son accord. L'ensemble de la montée d'escalier a été repeinte par les habitants et les boîtes aux lettres remises en état. Six personnes ont été rémunérées pour ces travaux. La magie du « faire ensemble » a créé encore du lien entre les gens, et à la fin du chantier un grand repas a couronné le tout.

D'autres belles interventions de l'Office ont eu lieu aussi en concertation avec le groupe des 12, pour résoudre l'incessant vacarme causé par les circulations des enfants de familles nombreuses logées au dernier étage de l'immeuble qui fait face au bâtiment K. Plusieurs escaliers extérieurs ont été construits qui permettent d'accéder directement aux appartements. On en voit encore les bienfaits 15 ans après.





## Une cité aux mains fertiles

### Changement de municipalité

Juin 1995, c'est le moment des élections municipales. Après 3 mandats et 18 années à la tête de la ville, Rodolphe Pesce est supplanté par Patrick Labaune candidat UMP. L'équipe du MAT dont les relations privilégiées avec la municipalité PS sont de notoriété publique, s'interroge sérieusement sur le devenir de ses projets dans ce nouveau contexte, en particulier en ce qui concerne l'action de la « stimulation sociale », expérience hors normes. Pour en savoir plus, ils prennent rendez-vous.

Gérard Barras, en tant que président de l'association le MAT Drôme, et Luc Fontaine pour le groupe des 12, exposent le projet et ses premiers résultats au nouveau maire. Il est souvent coutume, lorsqu'il y a un changement de bord politique dans une municipalité, de défaire radicalement ce qui a été fait par l'équipe précédente. Mais Patrick Labaune surprendra. Il avait fait du porte à porte dans le quartier pendant sa campagne électorale et avait rencontré les habitants qui lui avaient parlé avec enthousiasme de ce qui avait été amélioré dans les porches. Dans les échanges il a fait remarquer que des situations délicates arrivaient actuellement dans les maisons qui avaient été réservées à l'accession à la propriété. À l'issue de l'entretien, il n'a opposé aucune résistance pour continuer ce qui était commencé, au contraire : « Quand il y a une action qui coûte peu et produit de la satisfaction, on continue ! »

### Une nouvelle « stimulatrice »

Dominique clôturera son expérience en considérant que l'objectif est atteint, ce qui est largement confirmé par tous ceux qui ont accompagné son action. Un recrutement est lancé et une troisième personne se porte candidate pour l'expérience : Ghislaine Bassin, une femme qui vivait en milieu rural et qui recherchait en vain un emploi dans l'animation depuis un an. Fatiguée de l'isolement et du chômage, l'idée de revenir en ville avec un salaire assuré par un contrat d'un an renouvelable, l'a intéressée. Elle a une bonne





## Quand le meilleur côtoie le pire

connaissance de la vie dans les HLM pour y avoir vécu de l'âge de 11 à 25 ans, et adhère à l'idée qu'il est pertinent d'agir en tant qu'habitante dans la cité. Elle a une particularité par rapport aux deux précédents stimulateurs : elle arrive avec ses deux enfants qu'elle va scolariser, l'un en maternelle et l'autre en primaire.

L'association Le MAT et le groupe des 12 lui proposeront d'intervenir la première année en proximité de l'école Pierre Rigaud. Son statut de mère de famille facilite ses relations avec l'école, qui est aussi un espace dégradé, où vols, rackets et bagarres viennent perturber souvent le quotidien. Le niveau scolaire des élèves est bas et certains enfants ont beaucoup de difficultés à acquérir les apprentissages de base.

Elle s'est rapidement impliquée dans la vie scolaire, a participé activement au maintien de deux postes d'instituteurs, au tirage du journal scolaire et aux sorties de fin d'année dont un camp dans la Drôme avec les CM2. En participant à l'encadrement de cette classe verte, elle a constaté l'amélioration du comportement des enfants dès qu'ils changent de contexte. Elle s'est montrée stricte sur le respect des règles de vie, mais aussi dans l'écoute, l'attention et avec même une certaine affection. En fin d'année scolaire, la directrice lui a proposé d'être responsable de la cantine, ce qu'elle a accepté. « Là tout était à faire : apprendre aux enfants à manger correctement, le respect de la nourriture, les règles de vie en communauté... »<sup>1</sup> Si elle a pu établir de bonnes relations avec les enfants qui ont apprécié l'attention qu'elle leur donnait, elle s'est heurtée au « manque de motivation des enseignants » et à la résistance de certains parents qui réprouvaient son investissement au sein de la vie scolaire. Un conflit avec la directrice a provoqué son retrait alors que les enfants ont manifesté à plusieurs reprises le souhait qu'elle revienne.

La vie dans le quartier pour cette mère de famille n'a pas été épargnée par quelques agressions verbales ou physiques à l'égard de ses enfants et ceux-ci n'ont pas manqué d'interpeller leur mère sur

---

1. Rapport de fin d'action de Ghislaine Bassin.





## Une cité aux mains fertiles

son choix de vivre ici, mais elle a réussi rapidement à se faire et à les faire respecter. Comme les autres stimulateurs, elle a pu participer activement à libérer la parole et créer de la cohésion dans son porche pour obtenir aussi la fermeture de la porte d'entrée. Elle est ensuite allée habiter dans le quartier voisin où des problèmes avaient été signalés. Grâce à sa présence, elle en a trouvé la cause : en fait ce porche avait deux entrées qui permettaient les allées et venues incontrôlables et l'installation d'un squat. Le réaménagement du porche avec une seule entrée a résolu le problème.

Ghislaine et ses enfants ont quitté le quartier et cette expérience après deux années. Le bilan très positif de son action a été salué par tous. Elle, de son côté, a tenu à signaler les difficultés de l'école à remplir sa mission éducative et les limites causées par les rivalités qui existent entre les structures sociales du quartier.

## Un accompagnement sans faille

Meriem a accompagné chaque stimulateur, presque au jour le jour. Ils se sont vus la plupart du temps en dehors du quartier pour que leur rôle ne soit pas assimilé à celui des animateurs de l'association. Des réunions de réflexion et d'orientation ont été organisées régulièrement avec Luc Fontaine, très investi dans ce projet. Le groupe des 12 est intervenu au moment des bilans et lorsqu'il fallait prendre une décision ou agir en mobilisant leurs compétences : les conciliateurs, Fred, Saïd, Luc, lorsqu'il fallait faire une médiation ou le relais avec les services de la justice, et Gérard à chaque réunion du comité d'accompagnement et lorsqu'il fallait dialoguer avec l'Office ou la ville sur les questions d'urbanisme. La commission de suivi constituée par le maire au début de l'expérimentation a vraiment bien adhéré à l'action et s'est montrée très réactive. Les décisions nécessaires ont été prises en temps voulu.

Cette expérience exceptionnelle a demandé beaucoup de mobilisation personnelle à ces stimulateurs et leurs accompagnants. Ils ont tous relevé avec succès le pari d'un engagement citoyen pour







## Quand le meilleur côtoie le pire

la pacification sociale du quartier. Des actions de ce type pourraient se multiplier. À l'origine, elles se faisaient spontanément quand les populations étaient plus hétérogènes. On se souvient que dans la période pionnière de la construction du quartier les habitants se mobilisaient eux-mêmes pour prendre en mains leurs besoins, mais maintenant la concentration de populations démunies ne permet plus cette prise de responsabilité et cette entraide. Fontbarlettes, c'est comme un village : la population est saturée en liens familiaux et cela crée un entre soi qui fige les possibilités personnelles d'évolution. C'est l'apport de personnes différentes qui pourrait permettre de revitaliser une dynamique sociale, même si cela génère des résistances, voire des heurts conséquents, mais il se trouve toujours aussi des « passeurs », des « faiseurs de paix », qui spontanément travaillent sans relâche à retisser le lien social. À Fontbarlettes on l'a tenté consciemment et collectivement.

### « Les hommes se libèrent ensemble »

L'expérimentation de la « stimulation sociale » aura duré 5 années, de 1991 à 1996, des années passionnantes pour l'ensemble des protagonistes, toujours dans le risque et à la frontière des situations limites, mais accompagnée de résultats visibles et fructueux. Elle ne s'est pas poursuivie au-delà, d'une part parce que les situations critiques où il fallait intervenir se sont dissipées, et d'autre part parce que la disponibilité des uns et des autres et de Meriem, en particulier, diminuait beaucoup.

En effet, il ne faut pas oublier que tout en menant ce projet bénévolement dans le cadre de l'association, Meriem continuait à faire son métier à temps plein dans la coopérative d'Ardelaine, dont le projet et la dynamique la passionnait tout autant : approvisionner les matières premières, créer des modèles, les tricoter et faire des tournées sur les salons dans toute la France pour les vendre la mobilisaient plus. Fin 1996 elles étaient 4 salariées dans l'atelier, et le professionnalisme avait beaucoup progressé. Les ventes augmentaient et les responsabilités commerciales de Meriem et Tanja





## Une cité aux mains fertiles

dans cette Scop d'une quinzaine d'emplois, qui faisaient aussi la navette entre Saint-Pierreville et Valence, laissent moins de place au bénévolat par ailleurs.

Dès le début du projet, il était bien convenu que la « stimulation sociale » n'était pas la préfiguration d'un nouveau service social mais une réponse citoyenne ponctuelle à des dysfonctionnements extrêmes. Elle n'avait pas vocation à s'instituer mais était destinée à disparaître si les besoins se faisaient moins aigus. Certains se demandaient s'il ne fallait pas reproduire ce dispositif ailleurs mais ils n'en n'ont pas eu l'occasion à cette période.

Ce n'est que dix ans après, lorsque Meriem a repris une formation de niveau master au CNAM<sup>1</sup> qu'elle a pu mener une recherche-action sur cette expérience et rédiger un mémoire accessible à tous ceux qui voudraient s'intéresser de plus près à cette expérience ou la transposer : « La stimulation sociale ou les conditions de la participation ». Elle conclut son travail par ces quelques mots : « On parle souvent d'aide ou de solidarité dans les dispositifs sociaux, mais en fait c'est lorsque la confiance revient entre les habitants et que le faire ensemble crée de la coopération, que le tissu social se recompose », et elle cite Paulo Freire : « Personne ne se libère seul, les hommes se libèrent ensemble. »<sup>2</sup>

## L'animation de la cour du K continue

Pendant toute cette période, la vie du bâtiment K continue d'être animée avec enthousiasme, en particulier grâce à une personnalité nouvelle qui a pris le relais. Là encore une belle histoire !

Tanja et Meriem se penchent un jour à leur fenêtre et remarquent un groupe de jeunes filles sur le parking : « Avec ma sœur et nos copines, on était un groupe de filles. Il n'y avait pas d'activités pour

---

1. Manager d'organismes à vocation sociale et culturelle au CESTES (Centre d'économie sociale, travail et société) du CNAM de Paris.

2. Paulo Freire, *Pédagogie des opprimés*, Maspéro, Paris, 1974, p. 44.





## Quand le meilleur côtoie le pire

nous, les éducateurs ne s'occupaient que des garçons. Du coup j'ai tiré un fil et organisé des matchs de volley en bas de l'immeuble. Ça faisait de l'animation, les gens nous regardaient aux fenêtres. Tanja et Meriem aussi et un jour elles sont venues jouer avec nous. C'est comme ça que la rencontre s'est faite ! »<sup>1</sup>

Khadra Yahia-Benattia est arrivée à 16 ans dans le bâtiment K, après que sa famille ait été expulsée de la Barre Ninon Vallin qui a été détruite en 1991. « On vivait entre nous, en autarcie dans la barre, l'école était à côté. Je ne connaissais rien d'autre. Je me suis opposée à sa destruction, du temps de Pesce. » Francis Bérard, président de l'Office à l'époque se souvient bien de cette gamine qui ne voulait pas qu'on détruise sa barre ! Gérard qui avait visité l'immeuble avant l'implosion a été très surpris des conditions de vie des familles nombreuses dans des espaces aussi peu fonctionnels, des escaliers étroits, des ascenseurs toujours en panne ... mais il imaginait qu'on puisse concevoir des aménagements convenables à partir de cette ossature. « L'implosion d'un bâtiment d'habitation et des déplacements de population génèrent des situations dramatiques et traumatisantes qu'on pourrait éviter. »

Après les premiers contacts avec Meriem et Tanja, elle a rapidement sympathisé avec l'équipe de l'association le MAT. Elle a rejoint ceux qui faisaient l'aide aux devoirs, des jeunes qui n'étaient pas fâchés avec l'école, Nicolas, Toufik, Farid... Puis elle deviendra animatrice de la cour durant 5 années avec l'aide d'autres jeunes, surtout Toufik Ouled Kachroum, bénévole pendant l'été.

Elle a tout de suite compris et adopté le positionnement de l'association, en particulier l'attitude qui pousse à la responsabilisation des personnes et celle du faire avec. Elle a mené de nombreux projets avec un dynamisme sans faille : elle n'hésitait pas à mobiliser les uns ou les autres pour faire des activités dont elle ne maîtrisait pas les compétences, comme la cuisine par exemple. Elle organisait des sorties pour les jeunes et pour les financer, elle les avait encouragés à rendre des petits services aux habitants : ils assuraient la

---

1. Entretien avec Khadra Yahia-Benattia.





## Une cité aux mains fertiles

propreté des halls et les locataires les remerciaient généreusement. Avec cette récolte, ils pouvaient organiser de belles sorties. Khadra participait aussi aux réflexions de l'association : « On travaillait sur les projets, on avait un fil conducteur d'amont en aval, c'était génial. Même aujourd'hui, ça m'aide dans mon travail. »

Khadra a beaucoup côtoyé aussi les stimulateurs et bénéficié de leur expérience : « Nora, elle était comme une grande sœur pour moi. Elle connaissait bien la culture musulmane et elle m'a aidée à grandir. Dominique, ce grand calme, il m'a aidée à me maîtriser. À cette époque, j'étais une vraie pile électrique. Il m'a appris la relation à l'autre, sans être agressive, ni violente. Il m'a appris à transformer mon agressivité. »

Les échanges réciproques de savoirs lui ont aussi donné l'occasion de faire des rencontres improbables, comme avec Idelette Drogue-Chazalet, la conservatrice des archives municipales de Bourg-lès-Valence, Josette Simonian, devenue une vraie grand-mère de substitution pour elle, mais aussi ce Laurent Vallier avec qui elle voulait apprendre l'informatique, mais en tremblant de se retrouver seule dans une pièce avec un homme...

Toute cette équipe des jeunes de l'association voulait aussi montrer aux médias une autre image de la cité. Ils cherchaient des actions un peu spectaculaires qui pourraient mettre en valeur le fait qu'il se passe aussi de belles choses à Fontbarlettes. « On a organisé des fêtes avec 300 participants sans aucun problème, et avec les enfants on a inventé une fête des lumières sur le quartier pour montrer à la presse qu'ils ont autre chose à publier que les actes de vandalisme. Les enfants ont vendu des centaines de bougies aux habitants qui voulaient manifester leur désir de vivre en paix et le 20 décembre, les fenêtres étaient belles à voir. Partout ces petites lueurs venaient dire, regardez ici ce sont des lueurs de paix, c'est la fête des lumières dans notre quartier ! »<sup>1</sup> Malheureusement, malgré un plan de communication actif, la presse n'a fait qu'un petit entrefilet. Les bonnes nouvelles n'intéressent personne. Cela ne fait rien, on recommencera !

---

1. Entretien avec Khadra Yahia-Benattia.





## Mais un drame vient déchirer le ciel

Tout à coup, on entend crier dans la rue : « Au secours », des hurlements ... Que se passe-t-il ? Tanja sort de l'atelier. « Ils ont tué un enfant ! Ils l'ont tué ! »

Ce sont encore les voyous qui ont frappé. Leur nouveau jeu est de faire des rodéos à 200 km/h dans la rue. Ils foncent à toute allure, pied au plancher pour freiner en dérapage à la dernière minute. Mais là, la BMW a happé un enfant qui était sur le trottoir et il ne bouge plus. Le jeune qui vient de faire cela a 16 ans, il n'a ni permis ni assurance !

Le temps qu'ont mis les pompiers et la police à intervenir a paru interminable, renforçant chez chacun le sentiment d'être dans un quartier oublié, un quartier délaissé où la vie des gens n'a pas la même valeur qu'ailleurs. La colère des habitants monte, chacun rappelle combien de fois il a appelé la police pour leur demander d'intervenir contre ces pratiques mais en vain. La révolte gronde et certains commencent à dire qu'il faut aller manifester en centre-ville pour faire comprendre leurs problèmes. Il n'y a qu'un fil pour que cette colère ne se transforme en violence généralisée. Mais les jeunes de l'association se mobilisent, Khadra, Toufik, Farid, Fayçal, avec le soutien de Tanja et Meriem. Ils sentent l'urgence de proposer au plus vite une action pour faire entendre la détresse des habitants et éviter que cela se transforme en actions violentes qui finalement se retourneraient contre eux. Il faut à tout prix obtenir une solution pour que les rodéos cessent.

C'est décidé, on fera une grande manifestation à Fontbarlettes pour demander à la ville de mettre des ralentisseurs dans la rue afin que plus jamais aucun rodéo ne puisse se faire. On prévient la presse et la nuit les jeunes bloquent la rue Verdi avec des poubelles entassées. Oui, cette fois-ci ce ne sont plus les voyous qui mettent la pagaille, mais les gens qui veulent la paix et si pour se faire entendre il faut manifester de manière ostentatoire, ils le feront. Le lendemain matin, la population est là derrière le barrage avec des pancartes dans les mains.





## Une cité aux mains fertiles

La réaction ne se fait pas attendre : le maire se déplace en personne et écoute les revendications. Les jours suivants, il organise des réunions avec les membres de l'association pour travailler concrètement sur les solutions. Le fait de mettre des ralentisseurs est écarté par les services techniques en raison de la circulation des bus. Luc Fontaine, les jeunes de l'association et Monsieur Clémenton, technicien de la ville, travaillent à élaborer une proposition recevable. Si on ne peut pas mettre de ralentisseurs, on peut faire des chicane qui limiteraient la circulation à un seul sens. Dans la semaine qui suivit, les travaux ont été réalisés en un temps record. Si vous prenez la rue Verdi, roulez doucement, car il vous faut laisser passer la voiture qui vient en face, on ne peut pas circuler sur les deux voies. On ne voit un tel aménagement nulle part ailleurs à l'époque ! Cet événement est venu renforcer la détermination de Tanja, Meriem et tous ceux qui y ont participé, qu'il faut renforcer le pouvoir d'agir partout où on le peut pour honorer la volonté de la majorité des habitants qui veulent vivre en paix.

### **« Les jeux que vous avez réalisés dans la cour ne sont plus aux normes »**

Après 8 années d'utilisation, les jeux de la cour du K commencent à se dégrader un peu et un chantier est envisagé pour réparer quelques fentes dans le béton, mais l'Office HLM fait savoir que les jeux ne sont plus aux normes et qu'il faut envisager des modifications. L'association est en attente de précisions, mais elle pressent déjà qu'il faudra faire de grandes modifications. En attendant, le filet du pont de singe est remplacé et les enduits sont refaits.

Peu après, l'association reçoit un courrier officiel : « Il faut fermer l'accès de la cour aux enfants car les jeux ne sont plus dans les normes de sécurité. » Les négociations commencent avec la difficulté de trouver le bon interlocuteur : ces jeux ont été construits par l'association le MAT avec le soutien financier de la ville au sein d'un immeuble de l'Office HLM. Qui est responsable ? Qui doit payer ? Apparemment, c'est le mur d'escalade qu'il est urgent de détruire.





## Quand le meilleur côtoie le pire

Avant que l'Office et la municipalité ne se mettent d'accord sur le « qui fait quoi ? » et surtout « qui paye quoi ? », ce qui peut prendre beaucoup de temps, les membres de l'association le MAT décident d'accélérer les choses en faisant eux-mêmes le chantier de destruction. Ils savent comment l'édifice est construit, pour eux ce n'est pas un problème de le défaire. Yann, du Viel-Audon, Meriem, Tanja, Gérard et Fred se rendent disponibles pendant trois jours pour le chantier.

Ils commencent à casser le Siporex avec des masses et font tomber morceau après morceau, mais tout à coup, Yann Sourbier perché en haut du mur d'escalade tape un grand coup et c'est tout l'édifice qui s'écroule sur eux. Tanja, Meriem et Khadra qui les regardaient faire se précipitent. Meriem enlève les blocs qui recouvrent la tête de Yann, il est inconscient, Khadra se précipite sur Gérard ensanglanté. Elle lui parle mais il ne répond pas, et il fait signe qu'il n'entend plus, Fred n'est pas touché. Khadra appelle vite les pompiers. Pourvu qu'ils arrivent vite ! Ils sont là dans les 10 minutes et les blessés sont transportés aux urgences et là... on attend.

Yann a un traumatisme crânien qui lui laissera des acouphènes persistants et Gérard a le poignet cassé et l'audition à surveiller. Après un choc comme celui-ci, mille questions se posent. Pourquoi avoir décidé de faire cela nous-mêmes ? Comment cela aurait pu être évité ? Etc. Mais le propre d'un accident est de ne plus rien pouvoir y faire, sinon se soigner et accepter les faits.

### Essoufflement

Il est difficile de vivre les temps qui suivent sereinement. Un voile de tristesse est posé sur la cour. Les blocs de l'effondrement sont dégagés par les services techniques de la municipalité, mais leur trace laisse un goût amer et bien des questions en suspens. Qui porte réellement la responsabilité de cet accident ? Est-ce l'institution qui a donné l'injonction de ne plus utiliser les jeux qui aurait dû le faire ? Est-ce l'association qui a eu cette initiative ? L'assurance du MAT pour les chantiers fonctionnera pour la prise en charge





## Une cité aux mains fertiles

des frais et finalement personne ne cherchera à pousser plus loin la recherche des responsabilités. De toute manière, on ne peut pas revenir en arrière.

Tanja, Meriem et Khadra sont de moins en moins disponibles pour animer le réseau d'échanges réciproques de savoirs. Khadra entre dans la vie active, avec son BTS commercial en poche, et Tanja et Meriem sont très prises par leurs activités professionnelles dans la Scop Ardelaine. Catherine, l'avocate, a aussi moins de disponibilité. Les unes et les autres informent les membres du réseau qu'elles ne pourront plus assurer les permanences. Là encore, elles ne souhaitent pas instituer le projet ni devoir payer quelqu'un pour animer le réseau. Elles rédigent un mode d'emploi du réseau pour transmettre son fonctionnement tout en se disant que, soit elles trouvent des relais bénévoles, soit le réseau s'arrêtera. Elles abandonnent les permanences jusqu'à ce que quelqu'un réagisse mais le réseau ne reprendra pas.

L'année 1996 a bien éprouvé l'équipe. La fatigue est là, l'usure et le découragement menacent... Lorsqu'un jour Meriem regardant un peu tristement par la fenêtre l'ensemble des bâtiments, espaces minéralisés, secs, stériles, ne peut s'empêcher de chercher des yeux quelque espoir dans cet univers de béton et bitume. Eh oui, il y a quelques plantes qui se fraient un chemin dans les fentes, elles ont du courage, elles résistent dans les interstices et sortent inexorablement leurs tiges, leurs feuilles. Il y a même encore un peu de terre dans tous ces bacs à fleur, sans fleur, qui entourent le parking. Et si on y semait des graines ?





## VIII

# Petit jardin deviendra grand... ?

**1997 - 2003**

### En attendant des jours meilleurs

Les jours suivants, après son travail à l'atelier, Meriem s'affaire auprès des pauvres bacs à fleurs abandonnés qui font le tour de la surface de la dalle du parking. Elle tente de les nettoyer, de gratter la terre. Les enfants s'approchent. « Qu'est-ce que tu fais ? C'est dégoûtant, c'est de la terre ! » « Non, ce n'est pas dégoûtant, dans la terre on peut faire pousser de belles choses, ce qui est dégoûtant, c'est toutes ces saletés qui ont été mises dedans, tiens là c'est de l'huile de vidange... mais regarde sur cette feuille, c'est une mante religieuse ! » Et l'observation de l'insecte les a occupés un long moment.

Tanja sort de l'atelier avec un gros tas de panneaux de tricots dans les bras qu'elle va laver dans son appartement, au deuxième étage. Comme souvent, elle prolonge sa journée de travail au-delà du temps salarié. Le lavage des panneaux et le repassage à la vapeur des produits finis prennent beaucoup de temps et il est difficile de faire entrer cela dans les 35 heures hebdomadaires. Dans les circuits professionnels, il y a des spécialistes qui font toutes les finitions après la confection, ce qu'on appelle l'ennoblissement mais ici, toute la filière est intégrée dans ce petit atelier. De même Meriem surveille la machine à tricoter, tout en faisant autre chose, même la nuit quand il le faut. Elle met un babyphone pour écouter le bruit des chariots, et si ça s'arrête, elle descend pour relancer la machine. Elles sont 4 salariées à plein temps maintenant, Françoise la





## Une cité aux mains fertiles

Troyenne, une jeune fille du quartier et elles deux. Comme Tanja et Meriem partent souvent faire des tournées commerciales en salons ou vendre au magasin d'Ardelaine, Françoise et sa collègue ont une grande autonomie ; elles ont la clé de l'atelier et s'organisent pour la production à partir d'un programme laissé par Tanja.

Depuis l'accident, la cour est fermée au public et pour qu'il n'y ait pas de problème, les portes ont été soudées. L'équipe se remet petit à petit du traumatisme subi. Fred vient de temps en temps prendre des nouvelles, tout en continuant la conciliation avec Luc et les autres. Le groupe des 12 a suspendu ses réunions après le bilan de la dernière action de « stimulation ». Yann reprend doucement ses activités au Viel-Audon, mais les acouphènes le gênent encore beaucoup.

Tanja s'est ouvert d'autres horizons. Elle a pris des responsabilités au Viel-Audon. Elle a été élue présidente de l'association le MAT Ardèche, et elle s'est rapprochée du réseau REPAS (Réseau d'échanges et de pratiques alternatives et solidaires dont Ardelaine et le Viel Audon sont co-fondateurs). Ce réseau regroupe des associations ou coopératives qui se reconnaissent dans la recherche d'autres modes de développement. Elles se rencontrent deux fois par an pour échanger sur les pratiques, autour d'une thématique et sur le lieu d'une expérience. Il a aussi mis en place une formation appelée Compagnonnage alternatif et solidaire dans le but de partager son expérience avec ceux qui veulent eux-mêmes développer ou intégrer des projets d'activité collective. Dans cette formation, pilotée par une dizaine d'entreprises, il est proposé à des jeunes de faire des immersions dans les structures pendant 4 mois tout en réfléchissant à leur parcours personnel et professionnel, lors de trois sessions de regroupement. Cette formation atypique a réussi à se faire reconnaître dans les dispositifs de la formation professionnelle. Tanja trouve là des partenaires et un nouveau terrain militant motivant. La perspective de faire venir des compagnons à Valence lui paraît très intéressante, même si la plupart de ces jeunes rêvent le plus souvent de faire du maraîchage biologique ou de la construction bois en milieu rural...





## La Fondation de France ouvre des possibles

De son côté Gérard a repris ses activités à Ardelaine après avoir récupéré l'usage de son poignet, malgré quelques complications. Par ailleurs, il a été repéré par Sophie Bernier de la Fondation de France parmi les personnalités engagées dans la transition écologique. Il est sollicité pour faire partie du Comité environnement qui gère un nouveau programme qu'elle coordonne. Celui-ci est intitulé « De nouvelles natures à cultiver ensemble ». En effet, la Fondation de France a pris conscience du fait qu'il ne suffit plus de mobiliser des fonds à la suite des grandes catastrophes naturelles ou climatiques mais qu'il faut agir aussi en amont en soutenant des alternatives, en dépit du fait qu'il est plus facile de mobiliser des fonds pour la réparation que pour la prévention. Attentive aux signaux faibles, elle a repéré l'émergence d'initiatives citoyennes qui relancent le jardinage à des fins sociales, éducatives, écologiques et patrimoniales.

À la fin des années 1990, un véritable mouvement foisonne dans ce domaine et de nombreux dossiers arrivent suite à l'appel à projets qui a été lancé : jardins pédagogiques dans les écoles, jardins d'insertion sociale, jardins partagés en ville... Considérant qu'il leur est difficile de se rendre compte de la qualité des projets sans se rendre sur place, les membres du comité mandatent des chargés de mission pour rencontrer les porteurs de projets. Ils font appel à Dominique Hays de l'association Chantier nature, dans le Nord, qui agit dans le domaine social et Eric Prédine de l'association Jardins d'aujourd'hui, en Aquitaine, qui sera un des fondateurs du mouvement des jardins partagés en France (Le Jardin dans tous ses états : JTSE).

Gérard tient Meriem informée de la richesse des initiatives qu'il découvre. Celle-ci de son côté a réussi à convaincre les services techniques de la ville de mettre de la bonne terre dans les bacs et tous les mercredis, elle regroupe quelques enfants pour semer et arroser. Chaque enfant a son bac, il y a celui de Mohamed, celui de Rhamès, de Sania... Filles et garçons s'y approprient leur petit territoire miniature. On y met des fleurs ou des légumes ? Un peu des





## Une cité aux mains fertiles

deux, chacun choisit ses graines. Mais le jardinage est une école de patience. Il faut semer, puis arroser, attendre, observer la pousse, arroser encore et encore. Ils transportent les arrosoirs, restent fidèles semaine après semaine, mois après mois, ils regardent leur bac évoluer en le comparant à celui des autres. Par la fenêtre les parents observent, et gare à celui qui viendrait nuire au bac de leur enfant ! Ces micro-jardins deviennent un sujet de conversation familial. Les mamans encouragent les enfants à planter la menthe ou les aromatiques pour la cuisine. On parle des cultures que l'on faisait au bled, tant de souvenirs à partager ! En attendant que ça pousse, chaque enfant décore son bac en peignant ce qu'il lui inspire. C'est ainsi qu'à l'entrée du parking du bâtiment K on peut lire en grosses lettres « le Jardin des enfants qui rêvent ».

À la Fondation de France, Sophie Bernier propose au comité de faire un voyage à New-York pour prendre la mesure du mouvement social et écologique qui se développe en milieu urbain en Amérique du Nord. Dans cette ville, le mouvement de la *Green Guerilla*, initié par Liz Christy dans les années 1970, végétalise la ville par tous les moyens. Les militants occupent des espaces abandonnés pour jardiner, planter des arbres, faire du Green street art, un activisme politique inédit pour sensibiliser les urbains à la nature dont ils sont totalement coupés. Ce phénomène social peut selon elle, inspirer des initiatives en France aussi. Gérard, aurait beaucoup aimé participer à ce voyage, mais il pense qu'il serait plus profitable à Meriem qui, elle, agit sur le terrain. Il lui laisse donc sa place et la voilà qui décolle pour New-York avec les militants français de la révolution verte.

En effet, la découverte des actions de ce mouvement est impressionnante. New-York est une ville bien différente de celles que nous connaissons en France, tout est ici à des dimensions supérieures, l'arrogance des bâtiments mais aussi l'ampleur des contrastes avec les quartiers délaissés, les friches, les zones où la police ne rentre plus et où les conflits se règlent avec les armes car ici tout le monde détient une arme ! Les guérilleros verts ont aussi des armes, mais ce sont des bombes de graines qu'ils projettent dans les zones





## Petit jardin deviendra grand... ?

abandonnées et les bâtiments dégradés. Ils amènent aussi des bacs à jardiner remplis de terre pour inciter la population à cultiver sa nourriture, car dans le Bronx ou Harlem, on connaît la faim. Lorsque le groupe de la Fondation de France a pique-niqué dans le quartier, ils n'ont pu faire autrement que de laisser leur repas à la disposition des passants. Parfois les jardins communautaires sont expulsés parce qu'il va y avoir un chantier de construction ou pour un autre prétexte, mais pas de problème, ils arrivent avec des chariots élévateurs et récupèrent les bacs pour les mettre dans une autre friche. Ces combattants ne craignent pas d'agir hors la loi... d'ailleurs la loi n'existe plus dans certaines zones !

L'action de ces militants touche Meriem au cœur. Les échanges avec Eric Prédine, Dominique Hays et les autres membres du comité lui ouvrent le champ des possibles. Oui, les élus de certaines villes du Nord, mais aussi de Nantes et de Bordeaux ont pris la création de jardins urbains très au sérieux. Alors pourquoi pas Valence ?

### Porte à porte chez les habitants pour créer un groupe

Comment faire comprendre aux élus de la ville qu'il y aurait un enjeu de végétalisation du cadre de vie pour le quartier de Fontbarlettes ? Meriem pense qu'il faut déjà acquérir une légitimité et un minimum de compétences dans ce domaine. Elle devient jardinière du dimanche en entraînant ses amis à se former auprès d'un papi qui a un petit terrain à la périphérie du quartier où il veut bien faire le professeur. Elle continue à jardiner avec les enfants dans les bacs qui produisent des tomates, des fleurs et des aromates pour la grande joie de tous, mais elle rêve d'agir à un autre niveau. Avec Gérard, elle imagine la faisabilité. Des terrains abandonnés, il y en a aussi dans le quartier.

L'association le MAT continue le soutien scolaire, gère le local des locataires, fait une opération bougies chaque année pour financer les sorties des jeunes et pour mettre en avant la volonté de tous





## Une cité aux mains fertiles

ceux qui veulent donner une belle image du quartier. En 1997, plus de 1000 bougies ont été vendues et éclairées toutes ensemble le 20 décembre pour une belle fête des lumières. L'association a acquis une certaine notoriété auprès des pouvoirs locaux avec son action de « stimulation sociale », elle pourrait être crédible dans une nouvelle initiative autour d'un projet de jardins. Mais il faudra d'abord démontrer que les habitants sont motivés pour jardiner en plein cœur du quartier.

Utilisons la méthode habituelle : le porte à porte. Khadra, Meriem, Tanja, Fred et quelques autres jeunes bénévoles de l'association frappent à toutes les portes des 120 appartements du bâtiment K et des autres en proximité : « Seriez-vous intéressés par la création de jardins, aimeriez-vous jardiner près de chez vous ? » Les échanges sont riches, les hommes sont très concernés. Chacun raconte son vécu avec le jardinage dans son pays ou évoque la frustration de ne rien pouvoir faire lorsqu'on est au chômage ou en retraite. Avoir un endroit à l'extérieur où on se sent chez soi, où on peut faire quelque chose d'utile pour la famille, ça fait rêver. Jour après jour, l'équipe se sent plus convaincue de l'utilité et de la faisabilité du projet. Résultat, une cinquantaine de familles se déclarent intéressées sur 300 entretiens réalisés dans 5 bâtiments.

On organise alors des réunions avec ces personnes pour construire ensemble un projet de jardins avant de le présenter aux élus de la ville. L'idée n'est pas de faire des jardins familiaux en périphérie du quartier comme il en existe près de la Mosquée. En effet, la municipalité critique le fait que les gens se les soient appropriés individuellement ou petit à petit les aient laissés à l'abandon. Là, il s'agit d'une action collective de création de jardins en pied d'immeuble, gérés avec le groupe des usagers. On appelle cela des jardins partagés, car ils restent un bien commun à disposition de ceux qui les utilisent. Chaque jardinier disposera d'un espace propre, mais il y aura aussi des espaces communs. Un règlement sera élaboré avec les parties prenantes pour le fonctionnement. Si quelqu'un ne peut plus jardiner pour une raison ou une autre, il devra laisser son jardin. On parle aussi des traitements. On sait que le jardinage





## Petit jardin deviendra grand... ?

familial utilise beaucoup de chimie. Meriem défend le fait que le jardinage peut se faire avec des méthodes naturelles, biologiques. Les traitements seront interdits. Tout le monde n'est pas d'accord, mais si c'est une condition pour avoir un jardin, pourquoi pas, on peut essayer. Les participants aux réunions sont majoritairement masculins, Monsieur Osman originaire du Liban, Monsieur Pino de Sicile, Monsieur Rivollier de la Loire, mais il y a aussi Madame Touroussian, une arménienne et Madame Lacoste originaire de l'île de la Réunion, ce sera un jardin international ! Les femmes, c'est souvent les aromatiques qui les intéressent, elles en ont beaucoup besoin pour la cuisine : la menthe, la coriandre, etc. Et rien ne vaut les plantes fraîchement cueillies !

### Premières rencontres avec les institutions

Meriem participe à plusieurs réunions de concertation des habitants dans le cadre des actions du programme de rénovation urbaine du contrat de ville. Elle y expose les avancées du projet de jardins et la motivation des habitants mais elle constate que cela ne suscite aucun engouement ni chez les professionnels ni chez les élus. En réalité, le jardin fait peur aux urbanistes. C'est la porte ouverte aux bidonvilles verts, ce n'est pas paysager...

Cela fait maintenant deux ans que l'idée a germé et il va falloir obtenir des résultats pour ne pas décourager le groupe. Quel argument faut-il donc trouver pour convaincre les politiques ? Lorsque Meriem fait part de ses difficultés à Gérard, celui-ci lui propose de faire intervenir Eric Prédine de la fondation de France. Son expertise saura peut-être les convaincre. Ils provoquent alors un rendez-vous avec Monsieur Cléménçon, responsable de projet aux services techniques, et Monsieur Rosetti, responsable des services de l'urbanisme. L'échange est fructueux, Eric Prédine fait part de toutes les expériences innovantes menées par les villes de Lille, Nantes et Bordeaux. « Avant à Nantes, chaque matin, la ville envoyait nettoyer un grand parc pour le débarrasser de toutes les seringues lais-





## Une cité aux mains fertiles

sées la veille. Aujourd'hui, la moitié de ce parc est devenu un immense jardin cultivé et ce problème a disparu. » À Valence le haut, derrière la bibliothèque il y a une réserve foncière qui est devenue un terrain vague envahi par toute une faune qui brûle les voitures, fait du rodéo moto et toutes sortes de trafics. Ne serait-il pas plus profitable d'en faire un espace de jardins ? Monsieur Cléménçon adhère à cette perspective. Le jardin, il y croit beaucoup, il a participé à quelques réunions avec les futurs jardiniers, mais il sait aussi que la priorité de la municipalité est d'embellir le centre-ville. Des grands travaux sont lancés sur les boulevards et le maire a été clair : « Il y a eu assez d'argent mis par la précédente municipalité pour les quartiers, nous, on investit dans le centre ville ! »

Le 20 décembre de l'année suivante, les habitants mettent leurs bougies à la fenêtre en signe d'espoir et de volonté de bien vivre dans le quartier. Mais ce soir-là, le vent souffle et elles s'éteignent toutes. Ils avaient prévu des musiciens mais ils ne sont pas venus et il a fallu se contenter de taper sur des bidons en guise de musique. Eh oui, il y a des vents contraires, mais Meriem participe au grand colloque organisé par la Fondation de France à Lille : « Le Jardin dans tous ses états ». Elle y rencontre des initiatives de toutes sortes aussi enthousiasmantes les unes que les autres. Elle revient gonflée à bloc. Ça prendra le temps qu'il faudra, mais le jardin doit faire partie de la vie de la cité. On ne lâchera pas, on y arrivera !

## De nouvelles énergies viennent renforcer l'équipe

Julien Chauvelier, étudiant en IUT carrières sociales à Tours a participé au chantier de jeunes du Viel-Audon pendant deux ans. Un jour, Yann qui le ramenait dans sa voiture lui demande quel est le sujet de son mémoire : « La participation des habitants à l'aménagement de leur cadre de vie » lui répond-il. Yann lui raconte alors tout ce que l'association le MAT Drôme a entrepris depuis une quinzaine d'années à Fontbarlettes. Julien est assez déçu de ses expériences de stage où il a constaté l'usure des travailleurs







## Petit jardin deviendra grand... ?

sociaux devant la difficulté quotidienne du terrain et l'inertie des institutions. Il se demandait bien comment travailler dans le social en restant motivé et en bonne santé. Il décide alors d'aller voir de plus près cette association valentinoise.

Meriem voudrait bien l'associer au projet des jardins, mais elle n'a pas de financement pour l'embaucher. Qu'à cela ne tienne, Julien propose de travailler en intérim à Valence, tout en participant au projet sur son temps libre et en continuant aussi l'animation aux chantiers du Viel Audon pendant les périodes de vacances scolaires. Il prend une chambre dans l'appartement loué en colocation dans le bâtiment K et c'est parti !

Julien a de l'énergie à revendre, c'est un actif. Les propositions des agences d'intérim ne le rebutent pas, il est prêt à tout et explorer le monde du travail non qualifié l'intéresse. Participer au soutien scolaire avec Khadra, Nico et les autres, relayer Meriem pour jardiner les bacs avec les enfants, soutenir l'atelier de confection dans les périodes de bourre, il le fait bien volontiers aussi. Tanja l'embauche à Ardelaine quand il y a des besoins et sa présence réjouit les couturières : « Mon Juju » comme l'appelle Françoise Gaune, la couturière troyenne. « Il en a fait de la presse ! Ah c'était mon Juju, je l'aimais bien. »

Julien n'est pas un jardinier dans l'âme, mais c'est l'idée de faire participer les habitants à l'amélioration de leur qualité de vie qui l'accroche. La confrontation avec les durs du quartier ne l'effraye pas. Il a connu quelques accrochages avec des bandes là où il habitait avant et il sait qu'avant tout il ne faut pas avoir peur, mais chercher le dialogue. Créer le dialogue pour transformer la violence, c'est son credo.

## La ténacité aura-t-elle raison des résistances ?

Cela va faire trois ans maintenant que l'idée du jardin a germé dans les têtes et que les réunions entre les habitants intéressés se poursuivent, mais Meriem ne sait plus quoi inventer pour garder le lien, ne pas perdre le fil, lutter contre le découragement. Ils ne sont





## Une cité aux mains fertiles

plus qu'une dizaine à venir aux réunions. Elle propose de jouer aux boules un dimanche après-midi, mais c'est un échec. Ce qu'ils veulent, c'est jardiner !

En discutant avec Monsieur Cléménçon, qui maintenant est un des alliés du projet, celui-ci confirme que la réserve foncière du champ Rigaud est la plus appropriée pour un projet de jardinage. D'ailleurs la ville n'a plus aucune intention de construire à cet endroit. Il a seulement entendu parler de l'idée d'un agrandissement du parking et de la création d'un terrain de foot.

Après plusieurs tentatives infructueuses de rendez-vous avec le maire, son secrétaire général fait savoir que la municipalité n'est pas favorable à l'implantation d'un jardin à cet endroit parce que les habitants des immeubles en proximité sont opposés au projet. Encore un nouveau frein, mais Meriem ne baisse pas les bras : il lui semble évident que les habitants préféreraient voir des jardins plutôt que des dealers, des rodéos et des voitures incendiées sous leurs fenêtres ! Elle est convaincue que l'autocontrôle social est beaucoup plus puissant que les forces de l'ordre et les éducateurs réunis. Preuve en est qu'ils n'ont pas réussi à endiguer la délinquance sur cette zone. Elle décide de faire une enquête. La voilà repartie taper aux portes des habitants avec les membres de l'association le MAT : 80 logements seront consultés et le retour est qu'ils sont tout à fait favorables à la création d'espaces de jardins en face de chez eux. Les résultats de cette consultation sont communiqués à la municipalité.

Meriem, Julien, et Gérard continuent à participer aux réunions de consultation des habitants organisées par les services d'urbanisme de la ville. Meriem ne peut s'empêcher d'être provocatrice. Les relations sont de plus en plus tendues. Lors d'une réunion qui regroupe toutes les associations du quartier en vue de l'attribution des subventions, elle constate que l'association le MAT n'est pas considérée pour son travail de soutien scolaire parce qu'elle n'est pas subventionnée pour le faire. Qu'à cela ne tienne ! S'il n'y a que les associations qui demandent des subventions qui sont reconnues, elle dépose un dossier de projet d'action en demandant 0 euro d'aide !





## Petit jardin deviendra grand... ?

L'espoir renaîtra grâce à la nomination de nouvelles personnes aux responsabilités. Marielle Tavernier est nommée directrice du contrat de ville et Alexandre Reichart a été recruté en 2001 pour faire l'interface entre la sphère sociale et la sphère urbaine dans l'ORU (Opération de renouvellement urbain). Parallèlement, celui-ci doit faire du développement social et culturel avec les partenaires associatifs et institutionnels des quartiers du Plan et de Fontbarlettes.

Ce nouveau fonctionnaire arrive avec une expérience particulière. Il a passé quelques années à Tahiti dans une fonction qui l'avait amené à travailler avec des architectes très innovants. À Tahiti ils avaient compris qu'on ne pouvait pas sortir les gens des bidonvilles en leur proposant de vivre dans des HLM. Architectes et sociologues ont travaillé ensemble et en partenariat avec l'ONU pour concevoir un habitat adapté aux modes de vie de là-bas. C'est devenu un habitat modulable où les cogénérations étaient possibles et où la possibilité de pratiquer une petite activité économique à son domicile était prévue aussi. Quand il rencontre Meriem et Gérard, il entend résonner en lui cette attention à « faire avec » les habitants, à prendre en compte leur mode de vie, leur aspiration à vivre mieux selon eux. Le discours de Gérard sur l'importance du prototypage, de l'expérience avant de figer les choses, l'interpelle. En urbanisme on veut tout cadrer, il faut faire vite pour réaliser avant la fin du mandat, quitte à tout casser ensuite. On peut peut-être tester des réalisations plus modestes et rectifier le tir en fonction de l'expérience et de la réalité des usages ?

L'idée des jardins l'intéresse. Il y voit tout de suite l'impact sur la socialisation, la possibilité pour les pères de sortir de leur logement et transformer leur image dégradée par le chômage en la valorisant par un rôle qui leur permet de participer à l'économie du ménage. La conception du projet telle que lui présente Meriem lui paraît défendable, mais il sait que les élus craignent des dérives. Le projet de contrat élaboré par l'association avec les jardiniers qui définit les usages très précisément, lui paraît un bon argument. Les élus





## Une cité aux mains fertiles

craignent l'hostilité du voisinage, mais l'enquête de l'association prouve le contraire. Le fait que le jardin soit conçu en collectif, avec des espaces communs, est une bonne parade à la crainte de l'appropriation individuelle reprochée aux jardins de la Mosquée. Enfin la peur de voir des cabanes anarchiques avec des toits en tôle et des matériaux de récupération peut être écartée si la ville construit elle-même les cabanons selon une charte précise pour garantir la qualité paysagère. La peur des représailles des actuels usagers des rodéos et incendies volontaires peut être aussi relativisée par l'effet de l'autocontrôle social. N'oublions pas que les futurs jardiniers sont implantés depuis longtemps sur le quartier et ils connaissent tout le monde. Qui osera les agresser ?

Monsieur Cléménçon, responsable de projet aux services techniques, Marielle Tavernier et Alexandre Reichart sont maintenant convaincus de la faisabilité du projet, mais il reste encore à obtenir le consentement du directeur des services de l'urbanisme pour pouvoir présenter le projet aux élus. Aidée par les services, Meriem fait un dossier très argumenté qu'elle adresse au contrat de ville. Parallèlement, elle dépose aussi un dossier à la Fondation de France, à la Fondation du Crédit Coopératif et au conseil général, mais on peut lire dans le compte rendu du conseil d'administration de l'association en octobre 2001, presque 4 ans après les premières réunions avec les jardiniers : « Lenteur et désespoir, mais l'équipe s'accroche ! »

Quel sera l'argument qui pourra enfin avoir raison des doutes et appréhensions des élus ?





## IX

# Quand le rêve devient réalité

**2003 -2004**

### **Les arguments qui feront pencher la balance**

Patienter ! Cela fera bientôt 4 ans que l'on fait patienter les futurs jardiniers et il y a toujours un argument qui fait hésiter, un obstacle qui retarde le projet. Il faut se rendre à l'évidence, le maire et les élus de la ville n'y croient pas. Ils n'en voient que les inconvénients et les risques, d'ailleurs confirmés par le directeur du centre social. Pour tenter de faire changer d'avis ce directeur, Julien prend rendez-vous avec lui. Celui-ci lui explique son positionnement : dans le contexte social tel qu'il est, il est difficile de s'appuyer sur l'association le MAT pour porter un tel projet car il demande une assise dans la durée et l'association ne dépend que de la motivation de ses membres bénévoles qui peuvent à tout moment s'en désintéresser ou ne plus avoir la disponibilité nécessaire. Oui, mais Julien lui fait remarquer qu'il n'est directeur du centre social que depuis trois mois. Il oppose aussi le fait que personne dans l'association le MAT n'a de formation ou de diplôme dans le domaine social... ce à quoi Julien rétorque qu'il doit être mal informé, puisque lui-même est diplômé d'un DUT en carrières sociales de l'IUT de Tours, et il s'avère que c'est le même niveau de diplôme que celui de son interlocuteur !

Marielle Tavernier à la direction du Contrat de ville, et Alexandre Reichart à l'urbanisme, ont étudié la faisabilité et savent que des financements sont mobilisables à l'Europe et à la Région pour ce type de projet, mais ce sont les élus qui décident et il reste à les





## Une cité aux mains fertiles

convaincre avec des arguments imparables car le dossier élaboré par Meriem avec l'appui des services, sera présenté à la prochaine réunion.

Les arguments sont tous alignés et développés : la bonne réputation d'Ardelaine et de l'association le MAT sur le quartier, leurs compétences dans la conduite de projets, les exemples des autres villes dans le domaine des jardins partagés, les résultats de l'enquête de voisinage, l'aspect paysager, la charte de fonctionnement des futurs jardiniers, le rôle du jardinage dans l'autocontrôle social, etc. Mais en fait c'est un dernier argument qui aura raison des ultimes résistances : « Cela ne coûtera pas grand chose, un peu de terre, du grillage, quelques cabanons et s'il y a des problèmes, un coup de bull et on n'en parle plus ! »<sup>1</sup>

Ouf, c'est voté ! Aux yeux des élus, le risque est finalement mesuré et l'insistance des porteurs du projet et des services laisse espérer que les choses se passeront bien. Il faut encore attendre les accords des financeurs pour lancer l'appel d'offre. Là encore il aurait pu y avoir des freins pour ralentir indéfiniment la réalisation, mais Monsieur Cléménçon qui suit le projet depuis longtemps fera en sorte que le chantier soit réalisé le plus rapidement possible.

## Les jardiniers s'organisent

Le groupe des jardiniers s'est bien éclairci : de 50 au départ il n'en reste qu'une quinzaine qui se félicitent de la bonne nouvelle. Maintenant que la conviction, la ténacité et quelques bonnes fées sur le berceau ont vaincu les derniers obstacles, il faut prendre les décisions déterminantes pour le bon fonctionnement.

Les futurs jardiniers sont toujours essentiellement des hommes, en grande majorité des retraités, des Chibanis comme on les appelle ici mais Madame Touroussian et Madame Lacoste sont là, fidèles aussi. Autour de la table on trouve de nombreuses nationalités dif-

---

1. Entretien avec Alexandre Reichart.





## Quand le rêve devient réalité

férentes, pour la plupart issues du pourtour méditerranéen, Tunisie, Algérie, Maroc, Arménie, Sicile, Turquie, Liban... La grande majorité connaît déjà le travail de la terre pour l'avoir pratiqué quand ils étaient jeunes. Cet espace accordé par la municipalité pour aller jardiner, sortir de leur domicile leur donne un grand souffle d'air car la vie en appartement leur pèse depuis la retraite. Faut-il rappeler que l'intérieur est plutôt le domaine de la femme, et qu'à l'extérieur, à part le café, il n'y a pas grand-chose.

En réunion, les discussions sont animées : faut-il faire toutes les parcelles de la même taille ou de tailles différentes ? Comment seront-elles réparties ? Faut-il les clôturer ou mettre seulement des repères ? Si quelqu'un ne travaille plus son jardin, il faut lui enlever, mais au bout de combien de temps ? Vous dites qu'il faut cultiver bio, sans engrais ni produits chimiques, mais comment faire pour éliminer les mauvaises herbes et les limaces ? C'est quoi le compost ? On peut planter ce qu'on veut ? Est-ce qu'on pourra planter des arbres, moi je veux planter un figuier ! Et si ça se passe mal avec mon voisin, je pourrai changer de parcelle ? L'ensemble de la zone de jardinage sera clôturé et fermé à clef, mais comment les gens vont-ils réagir s'ils ne peuvent pas rentrer ? Il y a 20 parcelles et nous on est 15, comment va-t-on choisir les autres ? On aura chacun nos clés pour rentrer j'espère ! Et le prix de l'eau, j'espère que ça ne sera pas trop cher ? Le ton monte parfois, il y a quelques échanges vigoureux, mais le consensus se met en place car il y a toujours une personne qui amène la bonne phrase qui pacifie ou la bonne idée qui départage. Meriem tente inlassablement de ramener chacun à ses responsabilités, individuelles mais aussi collectives. La réussite du jardin est l'affaire de tous. Le MAT n'est pas une institution, l'association est seulement un facilitateur et un garant dans la relation à l'institution. Chacun doit faire l'effort de sortir de sa posture de locataire ou simple usager pour devenir co-acteur du projet !

Après avoir bien dialogué, le règlement intérieur peut être rédigé. On travaille aussi les conventions à faire signer à chaque jardinier.





## Une cité aux mains fertiles

Pour le fonctionnement courant, on crée un comité de gestion qui se réunira régulièrement. Trois personnes sont volontaires : Mohamed-Ali Osman, Jean Rivollier et Giuseppe Pino. Elles seront aux côtés de Meriem et Julien pour assurer un bon fonctionnement et traiter dès que possible les difficultés qui surgiront.

Pour choisir les 5 nouveaux jardiniers qui vont compléter l'attribution des parcelles, on fait passer une annonce. Les candidats ne tardent pas à se manifester. Parmi les critères de sélection, il a été décidé de privilégier la mixité des pays d'origine. On ne pourra donc pas accueillir les 5 turcs qui se sont proposés mais un ou deux seulement. Meriem et Julien font passer les entretiens de manière rigoureuse comme ils l'ont fait dès le début : Madame Osman se souvient avec humour de cet exercice mémorable : « Je n'ai jamais passé un entretien si difficile ! Je pense que Meriem avait une certaine appréhension, Julien était plus positif, c'est dans sa nature. Avec mon mari on avait entendu parler qu'il allait se faire des jardins. Mon mari aime beaucoup jardiner, son père était responsable des jardins du palais présidentiel de Baabda à Beyrouth. On a rejoint le groupe et participé aux réunions ».<sup>1</sup>

## Les travaux commencent

Le 1<sup>er</sup> janvier 2003 les engins arrivent. On appréhende un peu les réactions des habitués de cet espace, mais les bulldozers sont des machines impressionnantes auxquelles il n'est pas facile de se mesurer ! En trois mois ils ont transformé le paysage, nettoyé et aplani le terrain, apporté 20 cm de bonne terre, posé un grillage de 2 mètres de hauteur qui délimite les 3 600 m<sup>2</sup> de la surface. Une entreprise a construit 20 cabanons en bois assortis d'une dalle pour poser table et chaises. Le changement est impressionnant mais un peu angoissant tout de même. Toute cette terre entourée de grillage ! On se rend compte que tout reste à faire pour l'appro-

---

1. Entretien avec Amel Osman.







## Quand le rêve devient réalité

priation individuelle et collective de ce terrain, sachant qu'il faudra aussi gagner la bienveillance de ceux qui l'entourent. On sait que la directrice de la maison de retraite dont les fenêtres donnent sur le jardin n'était pas très favorable au projet, et puis il y a les habitants des immeubles alentour qui peuvent se sentir frustrés de ne pas en être. Quant aux jeunes voyous privés de leur terrain de prédilection ? Le jardin est conçu avec une grande allée centrale qui se termine par un espace commun qu'il faudra végétaliser aussi. Il est prévu dans le règlement intérieur que chaque jardinier fera 2 journées de chantier collectif par an pour faire des aménagements et les entretenir. Deux petites allées de chaque côté séparent les zones et permettent l'accès aux parcelles. Pour séparer chaque jardin de ses voisins, il a été décidé finalement de faire des petites barrières légères, à un mètre de hauteur, juste pour montrer les limites, mais qui ne cachent rien. Elles marquent bien chaque espace car on a besoin de se sentir chez soi, mais elles sont faciles à franchir et elles permettent de se voir et de se parler. On compte sur la responsabilité et le respect de chacun avant tout pour réguler la qualité des relations. On veut y cultiver des légumes, des fleurs et des arbustes... mais aussi le respect, l'amitié et la confiance ! C'est d'ailleurs ce qui va s'installer rapidement.

La remise des clés aux jardiniers, le 11 avril 2003, est une date dont ils se souviennent avec émotion. Ils sont désormais les dépositaires de cet espace, à eux de lui donner vie comme ils l'ont tant espéré !

### La vie s'installe dans les jardins

On est au mois d'avril, il est un peu tôt pour semer mais on ne peut s'empêcher de donner quelques coups de bêche. La terre est argileuse et il faut reconnaître qu'il y a pas mal de cailloux. Quelques-uns commencent à enlever les plus gros pour en faire une bordure, mais la question se pose de les sortir du terrain. Meriem demande alors à la ville d'amener une benne et chacun remplit, brouette après brouette : en tout, 4 bennes pleines de cailloux seront sorties !





## Une cité aux mains fertiles

En faisant les chantiers d'aménagement on fait de mieux en mieux connaissance les uns des autres : plantation de la haie autour du jardin, aménagement de l'espace central, avec une mare et un massif d'ornement. Le « faire ensemble » et les repas partagés dans l'allée centrale participent largement à installer la convivialité.

Quelques litiges apparaîtront néanmoins dès la première année. Un jardinier a utilisé des produits de traitement non conformes au règlement intérieur, et on apprend que deux autres avaient loué des parcelles de jardin ailleurs. Le comité se réunit : il faut être ferme, mais aussi patient, éduquer avant d'exclure. Néanmoins, le respect du règlement au départ est le gage du bon fonctionnement à l'avenir. On mettra en garde la personne qui a fait un traitement non conforme et on a demandé aux personnes qui ont un jardin ailleurs, de restituer leur parcelle à l'automne pour qu'elle soit attribuée à quelqu'un qui n'en n'a pas.

On s'attend toujours à avoir quelques repréailles des anciens occupants du territoire mais elles tardent à venir et même on peut dire qu'elles seront quasi inexistantes. Les jardiniers sont souvent liés à leurs familles et au réseau amical élargi. On n'agresse pas quelqu'un qui est lié à sa famille. Il y aura tout de même une cabane brûlée et une autre vandalisée dans l'histoire du jardin, mais beaucoup plus tard. Les jardiniers, plein de sagesse n'ébruiteront même pas l'affaire et n'en feront pas cas plus que cela. La ville les a vite remplacés et l'important est de se concentrer sur le plaisir de vivre dans son jardin, comme le dit si bien Madame Osman.

« Nous n'avions pas peur des dégradations possibles, la terre elle a une force, elle se régénère et l'humain est faible par rapport à cette force. Le projet et le jardin ont poussé, ils se sont étoffés et ça a pris une tournure qui faisait qu'on était de plus en plus en confiance. La nature montait en hauteur et nous faisait un cocon qui nous protégeait. Les jardins étaient visibles de l'extérieur et ça intéressait de plus en plus les gens. Ils disaient on peut voir ? On peut entrer ? Du coup on a fait des journées portes ouvertes. »<sup>1</sup>

1. Entretien avec Amel Osman.





## Un jardinier pédagogue

Giuseppe Pino, qu'on appelle Jo passe de plus en plus de temps au jardin. Il mange sous sa tonnelle presque tous les soirs. C'est lui qui a trouvé le nom de l'espace, il a proposé Oasis Rigaud et ça a été adopté sans discussion.

Quand il était jeune, Jo a habité le quartier, il l'a même vu construire, puis il est parti. Ce Sicilien d'origine a fait tous les métiers, il a été responsable d'une ferme en Corse, a travaillé dans le bâtiment, tenu un bar-restaurant, en ce moment il est gardien dans un parking. C'est un homme chaleureux qui se lie d'amitié facilement. À Fontbarlettes, il connaît tout le monde. Quand Julien lui propose de l'aider à accueillir une classe de jeunes élèves pour les faire jardiner, il est enthousiaste.

Un espace de 60 m<sup>2</sup> du jardin a été réservé pour des activités pédagogiques. Jo prendra grand plaisir avec ces enfants. Lui-même en a eu des enfants, mais enseigner le jardinage aux petits, il ne l'a jamais fait et les enfants qui doivent venir ne sont pas les plus faciles. Ils sont dans une classe spéciale qui regroupe ceux qui ont le plus de difficultés. Mais c'est magique, avec Jo, le courant passe et ils adorent retourner la terre, semer, arroser, voir ce qui se passe... et écouter le grand Jo avec sa grosse voix, leur raconter des histoires et leur expliquer un peu la vie aussi.

## Et par ailleurs la vie continue

Même si l'organisation de la vie des jardins occupe beaucoup l'association, Meriem, Julien, Khadra et les autres bénévoles poursuivent toujours activement aussi les autres activités : l'aide aux devoirs, l'animation bougies qui permet de financer les sorties, le jardinage des bacs avec les enfants le mercredi et le week-end. Au local, Khadra gère l'occupation du lieu pour les fêtes familiales. Julien a fait un chantier peinture pour rafraîchir les murs. Il a pu être embauché par l'association pour faire la coordination des activités, grâce au dispositif emploi-jeunes.





## Une cité aux mains fertiles

Depuis l'accident, les portes de la cour du bâtiment K sont soudées pour que personne ne puisse y pénétrer. Les débris de l'espace de jeux ont été retirés, mais la cour est devenue un terrain vague insalubre où les détritiques sont revenus, et de plus il est envahi par des dizaines de chats faméliques qui y ont trouvé refuge. Meriem en a alerté maintes fois l'Office HLM sans suite. Elle a demandé la réouverture de la cour pour qu'il y ait une gestion raisonnée de cet espace mais ce n'est que 3 ans après la fermeture qu'elle a finalement été accordée. Il a fallu parvenir à se débarrasser des chats sans choquer les associations de protection des animaux ni les personnes qui venaient les nourrir de temps en temps. Fallait-il les stériliser ? En supprimer ? La négociation sera délicate, mais il fallait faire vite car ils se reproduisaient à grande vitesse ! C'est finalement la Maison des chats, une association spécialisée, qui s'est occupée de les capturer et de leur trouver un nouveau gîte.

Puisqu'on ne peut plus y envisager une aire de jeux, l'idée était de végétaliser et jardiner. Sur la grande dalle centrale qu'il n'était pas possible de casser, Meriem et Julien ont eu l'idée d'y amener des grands bacs en bois remplis de terre pour le jardinage des enfants sachant que les bacs du parking ont été évacués suite à l'incendie qui a eu lieu dans le garage qui se trouve en dessous, question de sécurité.

Fred, Khadra, Gérard suivent tout ce mouvement avec sympathie mais ils sont très occupés par ailleurs. Ils passent de temps en temps pour avoir les nouvelles et n'hésitent pas à donner un coup de main quand cela est nécessaire.

Tanja et Meriem travaillent toujours à l'atelier de confection, Meriem se spécialisant plus sur la création et Tanja sur la gestion de la production. Leur travail à temps plein à Ardelaine les occupe beaucoup à l'atelier mais aussi en commercial sur les foires et salons où elles ont de plus en plus de responsabilités.

Tanja fait la comptabilité de l'association le MAT, mais n'est pas aussi au front que Meriem dans l'action des jardins même si elle jardine tout de même un peu. En dehors de son travail, c'est surtout ses





## Quand le rêve devient réalité

activités avec le réseau REPAS qui l'occupent : le compagnonnage, mais aussi une nouvelle activité que ce réseau vient de démarrer, la publication et la diffusion de livres de témoignages d'expériences alternatives. Béatrice Barras vient de terminer l'écriture d'un livre sur l'histoire d'Ardelaine, la coopérative Ambiance bois a fait le sien aussi, d'autres projets sont en route. Elle propose de s'occuper de la mise en place de cette nouvelle activité à Valence. Quant au compagnonnage des jeunes, elle s'y investit de plus en plus car elle y voit un prolongement pertinent de l'animation qu'elle faisait sur le chantier de jeunes au Viel Audon. Elle rêve de leur faire partager l'expérience d'Ardelaine et de l'association le MAT, au cœur de la cité, un lieu qu'ils n'auraient certainement pas choisi, mais qui leur prouvera que partout les alternatives citoyennes sont possibles même dans les milieux qui peuvent apparaître les plus hostiles ou dégradés ! Témoigner de son expérience et faciliter celles des autres, un nouveau terrain d'aventure passionnant pour Tanja.

Meriem quant à elle, a des questions en suspens. Cela fait dix-huit ans maintenant qu'elle s'est installée à Valence. Cette expérience lui a beaucoup appris : la technique du tricotage, le montage de projet, l'animation sociale, les relations institutionnelles, l'organisation et la gestion de foires et salons, le fonctionnement d'une entreprise... Mais en fréquentant les institutions elle souffre de la difficulté à faire reconnaître sa légitimité parce qu'elle n'a pas de diplôme supérieur. Elle se renseigne sur les possibilités de faire une formation tout en restant salariée et tourne ses regards vers le CNAM. Elle trouve une formation en alternance à Paris : « Manager d'organismes à vocation sociale et culturelle » dirigée par Jean-François Draperi, qui permet d'avoir un diplôme équivalent au Master. Cela dure deux années à raison d'une semaine par mois et se termine par la rédaction d'un mémoire. C'est peut-être jouable, maintenant que les jardins fonctionnent et qu'il y a de bons relais. De même à l'atelier ou au commercial, ils peuvent envisager de se passer d'elle par moments. Elle a tellement besoin de prendre du recul, rencontrer d'autres personnes, élargir son horizon après avoir porté le projet des jardins à bout de bras pendant 5 ans.





*Agrandissement des jardins Oasis en 2011*





# X

## Ouverture et créativité

2006 - 2012

### Mener tout de front

Ces deux années studieuses seront un tournant dans la vie de Meriem. Les cours de gestion, de RH, de management, de sociologie, les études de cas, les rencontres, elle profite de tout. La formation est parfaitement adaptée à sa situation car il lui est demandé de faire une recherche-action sur son expérience sociale. C'est l'écriture qui lui demandera le plus d'effort car il lui faut théoriser ses pratiques et il y a bien longtemps qu'elle n'a pas rédigé de textes académiques. Elle choisira d'orienter son mémoire sur l'expérience de la stimulation. Elle lit les auteurs en relation avec le thème de son travail pour chercher des références et se reconnaît de plus en plus dans le courant développé par Paulo Freire et les mouvements d'éducation populaire sud-américains des années 1960-1970.

La rédaction de son mémoire est guidée par des enseignants d'une grande exigence pour l'amener à aller au-delà des faits, sur les principes, les postures, les modes opératoires. Tout cela sur son temps libre, en plus de son travail quotidien pour Ardelaine. La soutenance sera le dernier effort à fournir. Elle appréhende de trouver dans le jury des personnes qui pourraient être hostiles à l'initiative de la stimulation. Elle sait que cela dérange certains mais il n'en sera rien. Elle sera éloquente et une mention « très bien » couronnera le tout avec la meilleure note d'une promotion de 30 adultes en formation supérieure.





## Une cité aux mains fertiles

Ce retour aux études est assorti d'une rencontre qui sera un tournant dans sa vie personnelle. Dans sa formation au CNAM, elle a rencontré Xavier Hubert et celui-ci a été séduit par sa personnalité, mais aussi par tout ce qu'elle fait à Valence, Saint-Pierreville et au Viel Audon, au sein d'Ardelaine et de l'association le MAT. Celui-ci avait fait cette formation pour évoluer dans ses fonctions dans l'administration de l'Éducation nationale ou pour se reconvertir dans le secteur associatif et culturel. Il décide de quitter la Loire-Atlantique (Saint-Nazaire) pour venir la rejoindre et participer aux projets en Drôme Ardèche. Il obtient une mutation pour Lyon et s'installe à Valence.

Tanja aussi à cette même période a concrétisé une relation durable. Elle emménage dans un appartement d'un quartier voisin, avec Saïd Arroume, un ami marocain qui a monté une entreprise de métallurgie avec une orientation d'insertion sociale. Elles ont maintenant une quarantaine d'années.

L'atelier alterne toujours les périodes de création et les périodes de production, car il faut chaque année renouveler la collection, suivre les tendances tout en gardant les classiques, contrairement à la gamme literie d'Ardelaine qui est relativement stable. Meriem s'y emploie tout en suivant les approvisionnements et la qualité tout au long de la filière, de la matière au fil en passant par la teinture. Avec Tanja elles continuent toujours à organiser et faire des foires, ce qui les maintient en relation permanente avec l'ensemble des salariés d'Ardelaine, car le commercial est toujours assuré par de nombreuses personnes de l'entreprise dans le cadre de leur polyvalence dans l'organigramme.

Elles sont 5 à travailler à la confection maintenant, mais ne font presque plus de tricotage. En effet, les amis tricoteurs de Roanne qui avaient aidé Meriem dans ses débuts réalisent maintenant la plupart des tricots d'Ardelaine en sous-traitance. Mais ceux-ci se trouvent en difficulté car, depuis les années 2000, leur entreprise subit de plein fouet la délocalisation du textile au profit de







## Ouverture et créativité

la Chine. Les commandes se font de plus en plus rares et ils sont souvent obligés de se mettre en chômage technique. Voyant leur entreprise périlcliter, Jean-Luc Mieszczak, Jean-Marc Gaudillet et sa femme Catherine, qui est modéliste, tenteront de s'associer pour monter une Scop de production et vente de vêtements en coton bio, mais au bout de 2 ans ils sont obligés de fermer. La plupart des autres ateliers de Roanne sont entraînés dans cette hécatombe de désindustrialisation massive. En perdant son sous-traitant et son savoir-faire, Ardelaine pouvait mettre en danger sa production de vêtements. La coopérative a donc décidé de racheter les machines et d'intégrer Jean-Marc dans la Scop, en créant un nouvel établissement délocalisé à Charlieu dans la Loire. De son côté, Jean-Luc partira sur d'autres projets et Catherine créera une boutique artisanale.

### De nouveaux besoins ouvrent de nouveaux projets

On observe un phénomène nouveau dans la vie sociale du quartier, comme dans la vie sociale en général : les femmes sont de plus en plus nombreuses à élever seules leurs enfants. Soit les maris sont repartis au bled, soit ils ont choisi d'autres compagnes ou encore la cellule familiale a éclaté à la suite de violences conjugales ou autres différends. Ces femmes sont souvent totalement dépassées par des difficultés à la fois financières et humaines. Leurs garçons à peine adolescents s'érigent parfois en chefs de famille et les dominent au point qu'elles n'ont plus aucune autorité sur eux. C'est la rue qui commande. Ces situations critiques se multiplient et sont le creuset de la délinquance. Comment tenter d'apporter des réponses appropriées en traitant les problèmes à la base ?

En 2007, Nicolas Sarkozy surprendra tout le monde en nommant Fadela Amara, alors présidente de l'association Ni Putes Ni Soumises (NPNS), secrétaire d'État chargée de la politique de la ville. Avoir une femme issue des quartiers au gouvernement offre une opportunité. Gérard et Meriem décident de lui demander un ren-





## Une cité aux mains fertiles

dez-vous en lui proposant des solutions qu'elle pourrait mettre en œuvre.

Meriem et Tanja connaissent bien l'importance de l'autorité parentale dans les familles et ont toujours travaillé à la renforcer car dès qu'elle faiblit les enfants deviennent la proie des bandes et des dealers. Chaque fois qu'un enfant posait problème dans la cour, au soutien scolaire ou au jardin, elles s'adressaient aux parents avec la volonté de renforcer leur responsabilité dans l'éducation de leurs enfants. Ces parents se trouvent souvent sous-estimés dans leur rôle par les institutions en raison de leur culture d'origine, de leurs difficultés sociales et de leur situation assistée. Mais ils restent quoi qu'il en soit, comme dans toute famille, le support incontournable de la construction de l'identité première de leurs enfants. Quand l'autorité parentale disparaît ou s'affaiblit, les dégâts sont souvent irréparables. Gérard réfléchit alors à ce que l'on pourrait tenter pour atténuer ce phénomène. Il imagine la création d'une sorte de « cage d'escalier solidaire » où il y aurait des espaces communs et un accompagnement pour sécuriser, favoriser l'entraide mutuelle, alléger les pressions familiales et construire une force collective qui compenserait leur fragilité et leur isolement social.

Gérard et Meriem obtiennent un rendez-vous avec Fadela Amara pour l'association. Ils sont reçus par son chef de cabinet et exposent cette proposition pour faire face à cette nouvelle problématique, mais se retrouvent devant une personne étonnée et dubitative... « Vous voulez que Fadela Amara devienne la ministre des cages d'escalier ? » Visiblement le mot « cage d'escalier » devait être absent de son vocabulaire ou de ses représentations. Il prend note et fait savoir qu'il transmettra. Il a certainement transmis, mais on sera à peine surpris d'apprendre que ce rendez-vous restera sans suite.

Peu de temps après, Martin Hirsch alors nommé Haut-Commissaire aux solidarités actives contre la pauvreté dans le gouvernement Fillon, lance un appel à projet « Expérimentations sociales » (2008) qui a pour ambition de faire émerger des initiatives locales innovantes afin de nourrir la réflexion collective sur les moyens





## Ouverture et créativité

de lutter contre la pauvreté et les inégalités sociales. Luc, Meriem et Xavier élaborent un dossier en proposant « la constitution d'un habitat spécifique et mixte dont l'objectif serait de pouvoir faire naître une solidarité entre les femmes, et de les soutenir dans leur recomposition, leur autonomie, leur émancipation vis à vis des conséquences de la déstructuration familiale et sociale qu'elles subissent. Il s'agit de structurer une cage d'escalier comme une unité sociale constituée par différents types d'habitat (femmes seules, famille, locaux d'activité, appartement associatif d'accueil) où les femmes partageraient une dynamique de coopération entre elles et les autres habitants. »

On retrouve l'esprit et les méthodes de la stimulation, avec l'accompagnement de proximité, un comité de suivi et des partenariats avec les institutions, l'OPHLM, la Municipalité et les services sociaux, dont certains sont très favorables au projet. Le dossier ne sera pas retenu. Cette action qui propose un genre de coopérative d'habitat et de co-éducation sociale passe-t-elle des frontières au-delà desquelles elle n'est pas recevable ? Est-il trop tôt pour ce genre d'expérience ? L'impact semble-t-il négligeable ? On ne saura pas, mais les protagonistes se résolvent à remballer ce projet dans les cartons en attendant de meilleurs auspices, tout en continuant de constater les dégâts sociaux des situations pour ces femmes isolées et leurs enfants.

### **Un atelier ouvert et très fréquenté !**

L'atelier d'Ardelaine est toujours l'endroit où l'on travaille, mais aussi où l'on passe, où l'information circule à propos des jardins de l'Oasis Rigaud ou de la cour. Le bureau du MAT est d'ailleurs toujours installé au fond de l'atelier.

Depuis quelque temps il intègre aussi une dimension pédagogique en accueillant les compagnons du réseau REPAS. En effet, pendant leurs immersions ceux-ci alternent entre l'atelier et les jardins, la





## Une cité aux mains fertiles

cour et le local des locataires. Tanja a conçu leur parcours de manière globale, en résonance avec ce qu'elles vivent elles-mêmes. Il est amusant de les voir découvrir comme elle l'avait fait auparavant, le maniement des machines de confection. Ils s'essaient dans la précision des gestes et admirent l'agilité et la rapidité des professionnelles. Certains sortent de longues études et arrivent dans des mondes qui leur sont vraiment étrangers : le monde de la production où la productivité se mesure en minutes d'un côté, et le monde des quartiers sensibles de l'autre. Tous repartent avec un vêtement qu'ils se sont confectionnés eux-mêmes, accompagnés par Françoise et les autres couturières. Ils découvrent aussi le jardinage et sont émus par les belles rencontres qu'ils font dans les jardins. Tanja se réjouit de l'ouverture d'esprit qui en résulte. Sébastien Calandreau, un des compagnons se découvrira une passion pour la confection. Il est très créatif et imagine de nouveaux modèles très originaux en recyclant les chutes des tricots. Ses créations auront du succès. Les couturières l'ont adopté dans l'atelier et il prolongera son séjour en travaillant ponctuellement pour la coopérative Ardelaine.

Il se liera d'amitié avec une autre compagne et Marion Barras qui habite le bâtiment K et a intégré l'école des beaux-arts. Ces jeunes avec quelques autres de l'école forment un petit collectif de création artistique en tous genres. Photo, peinture, textile, théâtre, vidéo... Ils cherchent des lieux pour créer des événements et les imaginent dans des espaces improbables. Ils trouvent écho à leurs projets auprès de Xavier et Saïd, les compagnons de Meriem et Tanja qui leur proposent leur aide. Pourquoi ne pas faire une exposition dans l'atelier de métallurgie de Saïd ? Et c'est ainsi que le collectif « Art et Industrie » est né, enchaînant les expos et les performances. Marion produira aussi une expo photo sur les jardins de l'Oasis qui sera exposée dans les jardins puis à la mairie. Ses « portraits sensibles de jardiniers » immergés dans le décor d'un quartier végétalisé illustreront longtemps la dynamique humaine de l'association.





## Quand l'art frappe à la porte de Fontbarlettes

L'art vient à nouveau taper à la porte du quartier, cette fois-ci d'une manière professionnelle. Valérie Cudel, directrice de Art3, une association qui propose des résidences croisées d'artistes contemporains internationaux à Valence, est chargée par la Fondation de France de mettre en œuvre un programme intitulé « Les Nouveaux Commanditaires ». Ce programme vise à « (...) relier Art contemporain et Société en faisant appel à des collectifs de citoyens confrontés à des enjeux de société ou de développement d'un territoire, en leur proposant de faire appel à l'Art. » Elle a pris contact avec l'école des beaux-arts, l'association le MAT et quelques autres personnes dans l'idée de proposer à un artiste de travailler à la création d'une œuvre dans l'espace public, à Fontbarlettes, quartier de Valence dont les problématiques sociales sont bien connues.

Gérard, Meriem et Xavier trouvent l'idée très intéressante et sont prêts à tenter l'aventure tout en étant bien conscients des risques d'une intervention artistique mal perçue par les habitants. Contrairement à d'autres dispositifs, celui de la Fondation de France prévoit que les habitants soient impliqués et suivent la démarche de la conception à la réalisation. C'est une garantie et plusieurs membres de l'association le MAT s'impliqueront beaucoup dans le projet pour faciliter la mise en relation entre l'artiste et les habitants. L'artiste choisie par Valérie Cudel est Alejandra Riera, originaire d'Argentine, diplômée en sociologie de l'art. Marion, membre du MAT et habitante du quartier, l'accompagnera pour la logistique et la mise en relation avec les habitants et d'autres personnes l'assisteront pour les aspects techniques.

Le projet d'Alejandra est de faire un « film document », un film et un livre qu'elle introduit ainsi : « La présente « Enquête sur le/notre dehors » se propose entre autres - en se préoccupant davantage du regard et des pensées des habitants/es des quartiers périphériques que de ceux qui occupent lesdits centres - de faire une lecture qui





## Une cité aux mains fertiles

pourrait aider à comprendre un malaise qui concerne aujourd'hui aussi bien la vie en ville, que notre vie en général. »<sup>1</sup>

Durant 5 années, elle viendra et reviendra faire des séjours, écouter, filmer les habitants. Son regard est celui d'une artiste, non d'une ethnologue. Elle retranscrit ses interviews mais apporte aussi des références, une créativité, des images, des résonances propres à la démarche artistique. Elle explore la frontière entre la ville et la campagne et rencontre deux vieilles dames qui sont encore dans leur ferme familiale à la lisière de Fontbarlettes et qui continuent à y vivre entourées de leurs animaux comme si rien n'avait changé. Elles lui racontent toute l'évolution du quartier et quand Alejandra leur demande ce qu'elles proposeraient pour le film, elles ont l'idée de montrer comment faire un shampoing uniquement avec des plantes qu'elles ramassent sur leur ferme... ce qu'elle a filmé ! Plus elle travaille plus elle pousse les habitants à s'impliquer, à proposer ce qu'ils veulent donner à voir, elle voudrait que ce film, soit leur film. Elle passe de longs moments avec Jo, Amel, Catherine, Rachid et Rachida, Meriem et Xavier, Marion, Hafida, elle rencontre 35 personnes en tout, chacune nourrissant le projet à sa façon.

En lien avec Meriem et Xavier, elle ponctue ses séjours de plusieurs rencontres collectives au Local du MAT où elle fait visionner des films de Jean-Luc Godard, Jean Rouch et Marguerite Duras suivis d'un débat. Dans son film elle cherchera à reproduire aussi certains des plans issus de ces films, en résonance avec le quartier. Il y a eu des échanges en profondeur et parfois à un très haut niveau intellectuel et philosophique entre ces habitants et cette artiste. L'entretien filmé avec Amel Osman et ses enfants en témoigne. Elle aura aussi quelques moments très drôles, comme par exemple lorsqu'elle a demandé à Meriem et Marion une idée pour le film. Celles-ci lui ont proposé de lâcher 10 poules vivantes dans le quar-

---

1. Alejandra Riera, « Enquête sur le/notre dehors (Valence le Haut) < 2007-...> Une image de pensée collective du lieu que l'on habite menée avec des habitants/es du quartier de Fontbarlettes », Captures éditions et art3, 2012.





## Ouverture et créativité

tier pour observer ce qui se passerait. Ce qui fut fait, et voilà 10 poules qui se promènent sur le parvis de la tour de l'Europe devant des passants totalement indifférents ou bien amusés. Des enfants essaient de les attraper, l'un d'eux réussit et câline sa poule, la berce un long moment dans ses bras, lorsqu'un homme apparaît et, en un éclair, il en attrape une, la met sous son bras, puis disparaît. Il l'a emmenée ! Qu'en a-t-il fait ?

Cette expérience artistique est restée fidèle au projet des « Nouveaux Commanditaires » dans le sens où les habitants s'y sont beaucoup impliqués et ont même guidé en partie le travail de l'artiste. Meriem et Xavier l'ont accompagnée jusqu'au bout pendant les 5 années aux côtés de Valérie Cudel, quand tous les autres représentants des structures sollicitées au départ ont jeté l'éponge l'un après l'autre. À la fin de son travail, Alejandra Riera aura laissé un livre et un film qui font maintenant partie de l'histoire et de l'identité du quartier. Tous deux participent à en donner une autre image que celle que véhiculent les médias qui ne s'intéressent qu'à la violence et aux faits divers. Cela faisait partie des intentions de l'artiste et des commanditaires. Le film a été projeté au Cinéma le LUX scène nationale, à Valence ; malheureusement les habitants y sont venus peu nombreux car cette séance avait été précédée de la projection d'une version provisoire dans une salle du quartier. Dommage.

### L'école au jardin

Le jardin vit sa vie avec ses jardiniers attentionnés qui prennent plaisir à faire croître leurs légumes comme ils l'entendent, à passer du temps sous leur tonnelle, à emmener leurs enfants et petits-enfants dans cet espace qu'ils se sont bien appropriés. On y pique-nique, on y travaille au rythme que l'on veut. Julien Chauvelier qui travaillait à la coordination se sent de moins en moins utile. Jo fait cela très bien. Il lui passe le flambeau pour aller développer un autre projet avec des amis et sa compagne en Bourgogne.





## Une cité aux mains fertiles

Jo s'est lié d'amitié avec Xavier. Il sera même un peu son tuteur qui l'initiera aux subtilités du quartier et lui fera rencontrer de nombreuses personnalités locales. Motivé pour s'impliquer davantage dans les actions culturelles et pédagogiques de l'association, Xavier se met à temps partiel de son travail dans l'administration de l'Éducation nationale. Avec Jo, ils organisent l'accueil des classes au jardin, à la journée ou sur des projets éducatifs s'étalant de février à juin. Ils élaborent ensemble de véritables programmes pédagogiques en conjuguant l'expérience de Jo, la plume et les connaissances de Xavier.

Jo commence la saison avec une classe de l'école Rigaud qui est si proche du jardin que l'instituteur lui confie la moitié de ses élèves pendant qu'il travaille avec l'autre moitié à l'école. Mais l'Éducation nationale s'y oppose en rappelant que toute sortie de l'école doit obligatoirement être encadrée par l'enseignant responsable. Coup d'arrêt ! Impossible de jardiner avec 25 ou 30 enfants en même temps ! Par ailleurs, l'accueil des classes dans le jardin est à la merci de la météo et entre le vent parfois violent et la pluie, les conditions rendent les choses difficiles. « Si nous pouvions accueillir toute la classe en même temps dans un abri, ce serait plus facile... une sorte de classe buissonnière ! » dit Jo. L'association le MAT obtient quelques subsides pour faire une tonnelle. Une tonnelle de jardin, c'est un abri léger, mais Jo veut qu'on puisse y faire classe comme à l'école. Donc il faut fabriquer un bon plancher et se mettre à l'abri de la pluie et du vent. On mobilise les 3 compagnonnes en formation pour réaliser l'ossature en chantier participatif. Au final, un bâtiment de 30 m<sup>2</sup> entièrement conçu par Jo, sera construit avec l'aide de Xavier, avec une toiture étanche et des cloisons en dosses de sapin. On l'appellera toujours la tonnelle car elle doit rester un abri léger et démontable... mais aussi la « classe » parce qu'elle a été maintes fois utilisée comme une vraie classe avec pupitres et tableau noir pour que l'enseignant puisse exercer son métier avec un groupe pendant que l'autre fait les travaux pratiques dans le jardin.







## Artistes en herbe

L'art s'invite aussi dans les jardins sous l'angle pédagogique : la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) subventionne l'intervention d'un artiste dans le cadre de projets pédagogiques dans le programme « Adoptez un jardin ». Xavier monte un dossier pour obtenir le financement et, cette fois, c'est Christophe Gonet qui interviendra. On se souvient que celui-ci faisait partie des jeunes des beaux-arts installés dans le quartier de Fontbarlettes pendant leurs études. Christophe est maintenant artiste plasticien professionnel et il jouit d'une certaine notoriété. Sa pratique artistique en lien avec la nature et le végétal, ainsi que sa connaissance des enfants du quartier sont des atouts non négligeables pour réaliser un projet pédagogique et créatif ici. L'idée est de créer une œuvre avec les enfants qui soit une sorte de laboratoire du vivant, expérimental et éphémère. Au cours de cette démarche, les enfants ont expérimenté beaucoup, fait des recherches, observé, dessiné et peint avec toutes sortes de techniques, semé des graines, construit une structure. Il y avait les enfants de la classe de cours élémentaire et de la classe CLIS (classe d'intégration scolaire pour enfants en difficulté sociale ou comportementale) en continu dans le jardin, mais aussi des classes uniquement sur l'atelier artistique. Une expérience de deux années passionnantes, suivie par un autre projet pédagogique à vocation paysagère et environnementale : l'aménagement d'une mare et de ses abords avec une autre équipe intervenante (un artiste-paysagiste lyonnais, Clément Constantin, accompagné de Julien Chauvelier). C'est ainsi qu'on a pu entendre des grenouilles coasser à nouveau à Fontbarlettes ! D'autres projets artistiques suivront pendant quelques années avec des classes qui ne jardineront pas toutes forcément, mais qui trouveront à l'Oasis Rigaud, un terrain d'aventure et de créativité.

Ce travail de terrain engagé par Jo et ces initiatives pédagogiques tous azimuts commencent à surprendre et à faire parler de l'association dans de nouveaux cercles, d'autant que l'association s'inscrit dans la dynamique des « Rendez-vous au jardins » initiée par le ministère de la Culture.





## Une cité aux mains fertiles

### On cuisine au jardin

Le restaurant Pic à Valence a une grande renommée avec ses trois étoiles. Anne-Sophie Pic, dernière de la génération et chef multi-récompensée, a créé une fondation dont le programme est intitulé « Donnons du goût à l'enfance ». Xavier la contacte en lui proposant de faire intervenir ses cuisiniers pour préparer un repas avec les enfants à partir de la récolte de leur jardin de Fontbarlettes. Avec Meriem il prend rendez-vous avec le directeur opérationnel de la maison Pic qui gère aussi la fondation. Celui-ci est intrigué par cette proposition et accepte le pari de se déplacer avec une équipe de jeunes professionnels sur place.

C'est ainsi que 5 années de suite, les enfants du quartier issus des classes qui participent au jardin pédagogique de l'Oasis Rigaud, ont été initiés à goûter et cuisiner avec ces professionnels de très haut niveau tout en faisant le lien entre le jardinage et l'alimentation. Les journées étaient organisées avec une série d'ateliers : confectionner sa toque, récolter, préparer, cuisiner, décorer la table... et se régaler. La première année, avec 150 enfants il a fallu demander à un lycée de prêter sa cuisine, avant de pouvoir le faire au centre social, puis au milieu du jardin lui-même. Peut-être quelques vocations sont-elles nées à cette occasion ?

Lorsque la fondation Pic a modifié ses orientations et cessé cette activité, l'association a cherché d'autres partenaires, les cuisiniers du restaurant d'Ardelaine à Saint-Pierre-ville, ceux de l'association Le Bateleur qui gèrent une conserverie et aussi quelques bénévoles de l'association. Ainsi, chaque année, le lien entre le jardin et l'assiette se poursuit.

Il y a toujours les chantiers participatifs, les repas au jardin, les journées portes ouvertes et les sorties organisées pour aller voir d'autres jardins au festival de Chaumont-sur-Loire, à Venissieux ou ailleurs. Les jardins partagés de Valence deviennent parmi les premières réalisations ou les plus remarquables de ce type, et les élus





## Ouverture et créativité

de la région frappent à la porte pour demander à se former. Il faut transmettre l'expérience. Cela sera fait en partenariat avec l'association Le Passe Jardin (réseau régional du JTSE).

### **Il est trop petit, ce jardin !**

Les demandes de nouveaux jardiniers affluent, la liste d'attente s'allonge, s'allonge... mais il n'y a toujours pas plus de place ! Refuser tout le temps devient pénible. Pourtant, il y a encore des terrains inoccupés en proximité. Ne pourrait-on pas solliciter la ville pour un agrandissement de l'Oasis Rigaud ?



*Monsieur Rivollier dans son jardin*





# XI

## La multiplication des jardins

2013 - 2019

### L'oasis Rigaud s'agrandit

Le contexte politique de la ville de Valence a changé : le socialiste Alain Maurice a été élu maire en 2008 et Khadra Yahia-Benattia qui a été longtemps bénévole dans l'association le MAT s'est engagée en politique. Elle est maintenant élue municipale, adjointe au maire et chargée de la politique de la ville. L'association le MAT est reconnue autant par les élus que par les services de la ville et pour eux, le recul de l'expérience valide le rôle pacificateur des jardins en pied d'immeuble. L'idée d'agrandir les jardins de l'Oasis Rigaud est bien accueillie, d'autant que se prépare un Plan de rénovation urbaine dans la suite du Plan Borloo.

L'association le MAT garde les mêmes méthodes : la démarche commence par une enquête chez les habitants de la périphérie du projet et chez les jardiniers demandeurs. Le porte à porte recommence, en mobilisant les bénévoles de l'association. Les habitants sont très favorables et les jardiniers qui maintenant ont beaucoup d'expérience ne manquent pas d'idées à proposer.

Quand il s'agit d'urbanisme, lorsqu'il faut définir les contours, les usages, les protections d'un espace en partenariat avec les institutions, Meriem sollicite régulièrement Gérard Barras, personne ressource de l'association dans ce domaine. Une commission urbanisme s'instaure au sein de l'association le MAT et la réflexion se construit





## Une cité aux mains fertiles

dans les échanges. On étudie ensemble les ébauches transmises par les techniciens de la ville et on y apporte une critique constructive. À l'issue de cette concertation, le jardin sera conçu en deux parties séparées par une allée piétonnière. C'est le souhait que les habitants ont exprimé dans l'enquête et que l'ensemble de l'association défend pour son rôle d'espace protégé. Pour eux, l'idée d'une allée où les habitants, les femmes et les enfants pourraient circuler à pied sans être sous la menace des véhicules motorisés, est une question de sécurité. Les habitants l'ont bien formulée d'un point de vue pratique lié à leurs usages quotidiens. Les élus ne sont pas convaincus, n'en voyant pas forcément la pertinence sur les plans et craignant d'engager des frais trop importants pour barer la route aux véhicules, mais les services qui sont plus à même des usages quotidiens soutiennent l'idée en proposant de mettre quelques plots en béton à moindre coût.

L'association défend également l'idée qu'une partie du jardin soit contigu à l'Oasis Rigaud d'un côté, et à la cour de l'école de l'autre, de chaque côté de l'allée centrale. Ainsi les enfants auront tous les jours sous les yeux des jardins et des jardiniers plutôt que des parkings ou des terrains vagues. À l'autre extrémité un grand espace ouvert sera aménagé pour les enfants, où ils pourront s'ébattre avec quelques structures de jeux et un terrain de foot.

À l'issue de cette concertation, dont l'adjoint au maire chargé de l'urbanisme dira qu'elle a été exemplaire tant il a été surpris qu'elle ne se soit pas déroulée dans la confrontation comme à l'habitude, mais dans la co-construction, les travaux démarrent et bientôt apparaissent 29 nouveaux jardins et un de plus réservé à l'association le MAT. En tout, près de 4000 m<sup>2</sup> de jardins supplémentaires ! Pour la parcelle du MAT, l'idée est d'y développer une micro agriculture urbaine, produire des plantes et des aromatiques pour les vendre et ainsi contribuer au financement des postes d'animation par une activité productive. Ce sera aussi un espace de démonstration pour transmettre concrètement certaines méthodes de jardinage biologique. Lors des formations qui s'y sont déroulées par la suite, des





## La multiplication des jardins

gens du centre-ville sont venus et, séduits par le projet, ont demandé à disposer d'un espace de jardin à Fontbarlettes... Le monde à l'envers ! On a mis en place un conseil de jardiniers pour savoir si on les accueillait, et ceux-ci ont dit oui !

L'inauguration de ces nouveaux jardins a eu lieu le 16 juillet 2011. Sur un podium et devant une foule impressionnante, le maire, Alain Maurice, a salué le rôle de l'association le MAT : « Quand on voit ce que ce quartier est devenu grâce à l'association le MAT et aux entreprises qui l'accompagnent, quand on voit ce que cela véhicule comme valeurs humaines, on éprouve une très grande satisfaction... » Son discours a été suivi de celui d'un élu de la Région, d'un représentant du préfet et de Jacques Rocher, Président de la Fondation Yves Rocher, invité d'honneur pour sa contribution à la visibilité du projet au niveau national (Prix Terre des Femmes, attribué à Meriem Fradj en 2010). Meriem a rappelé que « le défi qu'a été l'idée de créer des jardins en pied d'immeuble, doit sa réussite à l'engagement des personnes. La richesse de ce quartier c'est les personnes ! Voyez tout ce que l'on peut faire ensemble, dans le pour et avec et non contre. » Et elle a salué la grande solidarité entre les jardiniers et le soutien des techniciens. Un temps fort de l'histoire de ce quartier.

### Disparition, transition, transmission

Après une mémorable journée d'accueil des scolaires de Valence au jardin de l'Oasis Rigaud où 7 classes ont été accueillies par Jo, Xavier et Meriem avec le soutien du Passe Jardin dans le cadre des Rendez-vous au jardin, les demandes des écoles affluent de plus en plus les années suivantes. Jo n'a plus l'énergie de gérer plus de deux classes. Xavier de son côté, a repris une activité à plein-temps et n'est plus autant disponible. On apprend par la suite que Jo est malade et c'est très sérieux. Il diminue son activité au jardin et puis ne vient plus. Il passe de l'hôpital à la maison et de la maison à l'hôpital... On apprendra son décès le 5 février 2010.





## Une cité aux mains fertiles

La disparition de Jo crée un grand vide et la tristesse se lit sur les visages. Il y aura beaucoup de monde à ses obsèques. Au jardin on veut lui rendre un hommage. Meriem et Xavier proposent qu'on inscrive sur la tonnelle : Espace Giuseppe Pino « À Jo notre ami qui a construit ce bâtiment pour accueillir les jardiniers en herbe ». Il y a eu une grande émotion collective lors de la pose de la plaque, une trace définitivement gravée à la mémoire de Jo. Dans cette émotion, on se demande même s'il ne serait pas bien de créer un petit espace sanctuarisé en mémoire de tous les jardiniers disparus.

Jo n'étant plus là pour coordonner, assurer la présence attentive et bienveillante, encadrer les enfants des classes, il faut le remplacer, même si on sait bien que Jo est irremplaçable. Une annonce est lancée. Meriem, Xavier, Mohamed-Ali Osman et Mario Sellier, les membres du comité de gestion du jardin recevront les candidats et retiendront finalement Thomas Froppier.

Thomas est un jeune homme de 26 ans originaire de la Bresse qui a un BTS horticole. Ce qui l'intéresse dans ce projet, c'est son caractère pédagogique. Thomas n'a pas beaucoup d'expérience dans ce domaine, mais il est très motivé. « Mon objectif était avant tout : qu'est-ce qu'on peut apporter aux enfants à travers le jardinage ? » C'est un pari. Thomas se présente avec un énorme bonnet qui contient ses longues dreadlocks. En fait Thomas a aussi une autre vie, il fait partie de la mouvance rasta. Il est chanteur de reggae et même MC (maître de cérémonie) dans un *sound system*... Sera-t-il bien accueilli après Jo ?

Thomas est très vite adopté. Dans ce milieu on a l'habitude de la diversité des cultures, cela fait partie de la vie du quartier ! C'est un gars calme, patient, il sait faire avec les enfants, le courant passe très bien. Il reprend rapidement les animations avec les scolaires au jardin et dans la cour du bâtiment K le mercredi après-midi, avec les enfants volontaires qui ont l'autorisation de leurs parents. Les enfants de 5 à 6 ans sont très curieux de la nature et très observateurs et tout se passe bien. Avec les plus grands c'est plus difficile et Thomas cherche des solutions pour calmer leurs incessantes chamailleries. « Comment faire autorité, en faisant en sorte que







## La multiplication des jardins

l'autorité soit portée par le collectif, même si c'est un collectif d'enfants ? » Il se forme avec l'OCCE (Office central de la coopération à l'école) et trouve des méthodes : « On a transposé les outils utilisés dans les classes Freinet au jardin. Au lieu de faire un conseil de classe, on a fait un conseil de jardin. Dès qu'il y avait une amorce de conflit, on disait qu'on en parlerait au conseil de jardin. Là, le bâton de parole faisait des miracles. On a travaillé comment verbaliser, comment pardonner. Il y a une culture de la violence chez certains, mais on se rend compte qu'ils n'ont jamais appris à verbaliser leur ressenti. On faisait cela tous les mercredis. »<sup>1</sup>

Il travaille les contenus pédagogiques avec Xavier à partir de ce que celui-ci avait déjà initié avec Jo, et tous deux élaborent un projet très abouti qui permet aux enseignants d'obtenir l'aval de l'Éducation nationale et le financement des activités par la mairie. Ils ont même obtenu l'agrément d'intervenant pédagogique dans les classes.

Avec les adultes, Thomas cultive une présence discrète dans le jardin. Il est là, disponible au quotidien. Son rôle est de gérer les équipements et les espaces communs et d'accompagner la cohésion globale. Il est aussi conseiller technique et anime les formations au jardinage naturel. Avec Morgane Frere, une jeune volontaire en service civique, ils ont développé un espace de compostage et créé un lieu pour l'apport des déchets organiques de la cuisine après une enquête en porte à porte pour expliquer le projet aux habitants. Discrètement et efficacement, il fait avancer les choses vers une gestion respectueuse de l'environnement.

### Notoriété et récompenses

Xavier et Meriem, depuis leur formation au CNAM à Paris, sont à l'aise pour monter des dossiers et communiquer sur les réalisations de l'association à Fontbarlettes. Le MAT bénéficie toujours du soutien de la ville, mais cherchant à diversifier les sources de finan-

---

1. Entretien avec Thomas Froppier.





## Une cité aux mains fertiles

cement, l'association s'adresse aussi aux fondations : Fondation de France, Fondation Yves Rocher, Fondation AG2R, Fondation Bonduelle, etc. Parallèlement, la Région lance des appels à projets dans une logique tout à fait concordante avec celle de l'association, ce qui permet de compléter les ressources nécessaires au développement de nouveaux projets. Il y a aussi un programme au ministère de l'Écologie sous Nathalie Kosciusko-Morizet pour donner de la visibilité aux femmes engagées. Cette visibilité amène des journalistes de la presse écrite et de la télévision. Deux documentaires de 52 minutes seront réalisés par Pascale Poirier pour France 5 sur le jardin pédagogique, intitulés respectivement *L'école de la vie* et *Le Jardin Durable*. La notoriété de l'action et des personnes qui la portent va grandissant.

La Fondation agir contre l'exclusion (Face) lance un concours « S'engager pour les quartiers », initié en partenariat avec l'Anru (Agence nationale de rénovation urbaine) qui récompense les projets les plus innovants et structurants dans les quartiers prioritaires. Meriem et Xavier déposent un dossier autour du projet de micro-paysannerie urbaine poussé par Thomas. L'idée est de produire et vendre quelques légumes et condiments sur les marchés et lors d'événements pour communiquer sur l'aspect positif et qualitatif de ce qui peut se faire dans le quartier de Fontbarlettes. L'association le MAT sera lauréate du prix Innovation sociale et sociétale et est invitée à présenter le projet à Paris pour départager les candidats pour le Grand Prix national. Meriem y monte avec un petit bocal de purée de piments garni d'une étiquette *Made in Fontbarlettes - auto-contrôle social*, comme un nouveau label. Sa présentation et la valeur innovante du projet lui feront emporter le premier prix sous le regard ému de Gérard et Xavier qui sont venus la soutenir à cette présentation, retransmise en direct à la télévision dans une émission animée par Serge Moati<sup>1</sup>. Elle y sera interviewée et offrira le fameux pot de piment à l'animateur devant les caméras. Bravo Meriem !

Lorsque François Lamy, ministre de la Ville nouvellement nom-

---

1. Sur LCP le 11 décembre 2012.





## La multiplication des jardins

mé dans le gouvernement de Jean-Marc Ayrault, est de passage à Valence, le maire doit lui présenter un projet exemplaire illustrant l'utilisation des fonds du PRU. Il lui propose de visiter les jardins de Fontbarlettes, un bel honneur quand on se souvient du temps et du laborieux chemin qu'il a fallu prendre pour faire exister cet espace ! Il sera reçu par Thomas, Meriem, Gérard et Xavier. Thomas expliquera au ministre que le jardin de production lui permet de payer une partie de son salaire d'animateur. Le ministre lui répondra « C'est très bien jeune homme ! » Sans le savoir peut-être, il valide d'une petite phrase, le passage d'une frontière invisible qui veut que ces jardins partagés dépassent la sphère familiale pour participer au développement d'un projet alimentaire économique et social afin de toucher un plus grand nombre d'habitants en difficulté.

Cette visite sera suivie d'autres honneurs tout aussi remarquables. Voici que Meriem reçoit un courrier de ce ministre l'informant qu'elle était nommée au grade de Chevalier dans l'Ordre national de la Légion d'Honneur. Elle se demande si ce n'est pas une blague... mais non, de toute évidence c'est sérieux. Après lecture, il lui vient l'image de tous ces personnages imbus de leur personne aux mérites parfois contestables qui ont été décorés... Et si je la refusais ? Elle en parle discrètement autour d'elle, mais les vieux jardiniers l'encouragent impérativement à accepter : « Fais-le pour nous, fais-le pour le jardin ! »

C'est ainsi que Meriem recevra la Légion d'Honneur des mains de Claire Héber-Suffrin, fondatrice des réseaux d'échanges réciproques de savoirs et auteur de nombreux ouvrages, qu'elle a choisie pour sa proximité culturelle. On retrouve en effet dans les réseaux d'échanges réciproques les mêmes pratiques de participation des habitants et la même dimension apprenante tout au long de la vie. C'est dans l'univers végétal du jardin de l'Oasis Rigaud que se fera la cérémonie, devant la cabane de Jo et sous les regards émus de la mère de Meriem, des jardiniers, de quelques élus et techniciens de la ville et de tous ses compagnons au long cours,





## Une cité aux mains fertiles

Gérard, Fred, Tanja, Xavier, Khadra, etc. Claire Héber-Suffrin sera très éloquente en commençant par :

« Chère Meriem. Nous sommes ici pour participer à la reconnaissance que vous recevez de la République pour votre trajet courageux et inventif, vos projets ouverts, solidaires et cohérents avec vos valeurs ; vos conceptions de l'action coopérative partagées avec vos compagnons d'Ardelaine et les équipes que vous avez animées à Valence, les méthodes que vous avez essayées, réajustées, développées et théorisées pour concrétiser ces valeurs de solidarité, de coopération et d'émancipation réciproque qui sont, pour nous qui vous accompagnons ce jour, si essentielles. »

## La multiplication des jardins

Après de telles avancées dans les réalisations et ces signes de reconnaissance, de nouvelles sollicitations arrivent : dans le cadre du Plan de rénovation urbaine, les élus de la ville souhaitent s'appuyer sur l'association le MAT pour développer de nouveaux jardins, car il y a des opportunités dans d'autres espaces du quartier de Valence le Haut et les habitants sont demandeurs.

Il s'agit pour l'association, de transposer ses méthodes dans d'autres quartiers, et c'est beaucoup de travail en perspective. Meriem et Tanja travaillent toujours à plein temps pour Ardelaine et Xavier pour l'Éducation Nationale. Ils font appel aux bénévoles de l'association, à des volontaires en service civique, mais il faut aussi recruter davantage de salariés pour développer les projets et gérer l'administratif. Une restructuration de l'association s'impose. Les bureaux sont installés dans l'ancien appartement de Meriem et Xavier qui ont quitté le bâtiment K pour acheter une maison en commun avec Tanja et Saïd dans le quartier voisin du Plan. Ces bureaux sont partagés avec ceux de l'association REPAS qui gère les éditions du même nom. Une partie du local des locataires au rez-de-chaussée est aménagée pour le stockage de la production *Made in Fontbarlettes* et pour l'accueil et l'information des jardiniers.





## La multiplication des jardins

Un nouveau jardin de 1200 m<sup>2</sup> avec 8 parcelles sera créé le long de l'école Michelet, en face de la cour du bâtiment K. Dans la foulée, l'implantation d'un autre jardin est proposée à la lisière du quartier de Fontbarlettes et du Plan, à l'entrée du parc Jean Perdrix : 13 parcelles cultivées sur 1500 m<sup>2</sup> seront créées et le jardin sera baptisé Le Colibri. Les mêmes méthodes sont appliquées : enquête chez l'habitant, création d'un groupe de jardiniers, définition du projet et de ses règles de fonctionnement... Thomas, Morgane, devenue salariée de l'association, et l'équipe de bénévoles mènent les projets pas à pas. Sandrine Armand, une nouvelle bénévole rencontrée par Thomas lors d'un forum des associations apporte aussi ses compétences. Elle est diplômée de l'École nationale du paysage de Versailles et participe activement à la conception de l'aspect paysager des jardins. Elle deviendra même salariée lorsque Morgane s'absentera pour 6 mois et s'impliquera particulièrement sur deux nouveaux projets proposés par la ville : la rénovation de la cour des Bleuets et le jardin des JADEs.

### Un jardin très coopératif

Pour les Bleuets, il s'agissait de réhabiliter une cour semblable à celle du bâtiment K qui avait été fermée pendant 17 ans à la suite de problèmes. « Il y avait 12 platanes serrés les uns contre les autres avec des nids de corbeaux et un vieux banc en métal vert, tordu. » La ville voulait que les habitants soient consultés et pensait que l'expérience du MAT était bienvenue dans ce projet. Pour le jardin des JADEs, il s'agissait d'implanter un nouveau jardin sur le quartier du Plan, entre 3 ensembles d'immeubles nommés Alpilles, Dolomite et Esterel, d'où le nom de ce jardin qui en reprend les initiales, ADE en ajoutant le J de jardin.

En partenariat avec les administrateurs du MAT d'un côté, l'architecte et les services de la ville de l'autre, Sandrine a coordonné le processus en commençant par le porte à porte qu'elle a pratiqué volontiers : « Au porte à porte on reçoit un vrai accueil, c'est chaque





## Une cité aux mains fertiles

fois une vraie rencontre. On voyage avec tous ces gens qui viennent de tous horizons, avec des parcours de vie incroyables. On apprend tout ce qu'ils ont traversé pour arriver là. L'entretien se fait autour de 3 questions : Avez-vous déjà jardiné ? Aimeriez-vous jardiner ? Qu'est-ce qui vous motive pour jardiner ? En parlant jardin, on ouvre à tout, le jardin est souvent intimement lié à leur enfance, au pays d'origine, c'est lié aussi à la nourriture... »<sup>1</sup>

Dans la cour des Bleuets, finalement peu de personnes voulaient cultiver, la plupart préféraient disposer d'un jardin d'agrément avec des espaces pour les jeux des enfants sous les platanes. La partie la plus ensoleillée sera réservée pour le potager avec 4 parcelles de 20 m<sup>2</sup>, quelques platanes seront abattus et remplacés par des fruitiers, mais il en est resté suffisamment pour garder « l'âme de la cour », comme le dit Sandrine.

Au début 30 habitants voulaient jardiner dans le jardin JADEs qui ne faisait que 500 m<sup>2</sup>, mais au fur et à mesure des réunions, la moitié a abandonné et au final 7 familles seulement sont restées jusqu'à la livraison des jardins. Dès le début, avec cet enthousiasme, on avait compris qu'il ne serait pas possible de faire des parcelles de 70 m<sup>2</sup> comme à l'Oasis Rigaud sur cette petite surface, donc les habitants ont cherché des solutions en articulant différemment les espaces individuels et les espaces collectifs. Sandrine proposait des hypothèses de répartition que les habitants commentaient et corrigeaient. Au fur et à mesure ils se sont mis d'accord pour créer une parcelle collective avec une seule cabane de 12 m<sup>2</sup> et délimiter des petites parcelles de 20m<sup>2</sup> pour les cultures individuelles. Ils utilisent la parcelle collective pour les légumes de conservation, comme les pommes de terre ou les courges qui prennent beaucoup de place. Dans les parcelles individuelles, on trouve les plantations de chacun, on pourrait dire de chaque pays car les jardiniers sont des femmes et des hommes aux origines lointaines : comoriennes, algériennes, marocaines, congolaises etc., ce qui ne nuit en rien à

1. Entretien avec Sandrine Armand.





## La multiplication des jardins

la coopération : « On a tout fait ensemble, délimité les parcelles, planté les piquets, garni les allées de broyat de bois, tout cela en chantier collectif. »<sup>1</sup>

Une inauguration a eu lieu à l'automne 2015 après la livraison du jardin, mais les jardiniers ont eu l'idée d'inviter l'Office HLM et les élus de la ville au printemps suivant pour qu'ils voient ce qu'ils avaient été capables de faire de cette terre mise à leur disposition. Le maire et la présidente de l'Office sont venus, petits gâteaux offerts, tout le monde est enthousiaste... et regarde autour de ce beau jardin les pelouses abandonnées qui font un grand contraste. « Mais pourquoi ce jardin n'a-t-il pas été fait plus grand ? » se disent-ils. L'année suivante le maire et les élus invitent le préfet de la Drôme à découvrir le projet de résidentialisation du secteur. Brahim (nouveau jardinier au JADEs) et Xavier les accueillent pour une visite des jardins. Leur impact positif est maintenant évident pour tous et en 2017 le jardin JADEs s'agrandit en triplant sa surface. Les parcelles de 20m<sup>2</sup> sont passées à 70m<sup>2</sup> comme dans presque tous les autres jardins tout en gardant les parcelles collectives. Ce groupe particulièrement coopératif a même adopté Sandrine en lui proposant une parcelle. Avec Sandrine, Brahim est maintenant le jardinier le plus investi et celui qui aide tout le monde. Il rejoindra le Conseil d'administration de l'association en 2019.

La ville sollicite à nouveau l'association pour la création d'un nouveau jardin, à côté de l'école Vallès... Ce sera le cinquième jardin après l'Oasis Rigaud, le jardin Michelet, le Colibri et les JADEs.

La création de chaque nouveau jardin demande beaucoup de travail, les études préparatoires avec les services techniques, la rencontre des habitants riverains, l'organisation de réunions avec les futurs jardiniers, l'animation de la dynamique de groupe et cela sur un temps parfois long, entre la première rencontre et l'entrée dans le nouveau jardin, le suivi des travaux... L'accompagnement du

---

1. Entretien avec Sandrine Armand.





## Une cité aux mains fertiles

nouveau groupe de jardiniers nécessite ensuite un suivi rapproché, au moins sur la première année, pour s'assurer de la cohésion et du respect des règles réfléchies et écrites avec eux pendant les temps de réunions préparatoires. Sur les deux derniers jardins (JADEs et Vallès), l'équipe du Mat a proposé un nouveau concept de jardin évolutif, mixant les espaces mutualisés et les espaces individuels, avec la nécessité de poursuivre les aménagements intérieurs après la livraison officielle et la fin des gros travaux.

Cette accélération et ces évolutions du processus, ont nécessité le renforcement de l'équipe de l'association par le recrutement de nouveaux salariés et cela s'est révélé plus compliqué que prévu. Impressionnée au premier abord par les diplômés de ces nouveaux venus (Master, ingénieur...), l'équipe du Mat s'est aperçue finalement que leurs connaissances ne compensaient pas l'intelligence relationnelle et l'empathie avec le milieu, la compréhension du territoire et le respect du temps nécessaire pour faire ses preuves et gagner la confiance. Tous ceux qui ont fait l'histoire de l'association jusque là ne sont jamais arrivés en terrain conquis. Suite à cette déconvenue, le conseil d'administration a décidé de se recentrer sur ses fondamentaux. Il réaffirme que la vocation de l'association n'est pas de devenir un service de plus dans le paysage institutionnel, mais de mobiliser les habitants pour l'appropriation de leur quartier dans l'objectif d'un mieux vivre ensemble. Plusieurs jardiniers adhérents intégreront l'équipe salariée à temps plein, ou sur quelques heures supplémentaires en parallèle de leur travail, sur une année ou quelques mois.

## Des jardiniers apiculteurs

Le dynamisme des jardiniers et des membres de l'association ne faiblit pas. Xavier et Kamel, un jardinier administrateur de l'association, parlent depuis plusieurs années d'élever des abeilles dans le quartier. Sensibilisés à la sauvegarde des abeilles qui déclinent un peu partout. Ils imaginent installer des ruches dans les jardins.







## La multiplication des jardins

Tout le monde serait gagnant car les abeilles y trouveraient de quoi butiner et amélioreraient en même temps la pollinisation des végétaux.

Avec Meriem, ils vont rencontrer Monsieur Brard, l'adjoint au maire chargé de l'environnement pour présenter le projet. L'accueil est très positif. Xavier commence à rédiger les dossiers. Ils rencontrent un jeune apiculteur amateur qui habite dans un quartier proche et qui les initie à ce monde inconnu pour eux. Kamel et Xavier n'imaginaient pas tout ce que l'installation de ruches pouvait impliquer de précautions pour les abeilles mais aussi pour les habitants riverains. Pour l'Oasis Rigaud, il faudrait réaliser une plateforme à au moins deux mètres de hauteur pour accueillir plusieurs ruches en évitant les contacts entre abeilles et jardiniers, passants, enfants et habitants, car le jardin est situé au centre d'un espace très dense avec une école, une bibliothèque, une maison de retraite et des immeubles d'habitation. Complicqué !

Finalement Monsieur Brard les oriente vers la Régie des eaux de Valence qui dispose de sites intéressants et moins peuplés, avec notamment un réservoir situé en bordure du parc Jean Perdrix, tout à côté du jardin Colibri. L'association obtient des financements, bienvenus pour lancer le projet, auprès de la Fondation Nature et Découvertes et auprès de la Région via un programme sur les Trames verte et bleue sur le territoire du Grand Rovaltain. Un premier groupe de jardiniers se lance aux côtés des deux précurseurs, ils seront cinq avec l'arrivée de Michel, Mohamed et Zine à partir en formation et accueillir les premières ruches au réservoir.

L'année suivante, ils accueilleront 5 nouveaux apprentis apiculteurs (Amel, Philippe, Haikel, William, Najib) puis un de plus en 2018 (Nasser) et encore un autre en 2019 (Houcine). Quel succès ! On cherche d'autres endroits dans la ville qui pourraient accueillir les ruches en toute sécurité, avec un intérêt botanique. Il y a un parc photovoltaïque situé en périphérie, un autre réservoir vers l'hôpital, et il y a un espace au cimetière, réservé aux pandémies... un endroit bien tranquille en plein centre-ville pour les abeilles ! Pour l'Oasis Rigaud, l'association a finalement fait l'acquisition





## Une cité aux mains fertiles

d'une coûteuse mais magnifique ruche-cheminée avec un accès à plus de deux mètres de hauteur qui garantit la sécurité des riverains et usagers.

Une vingtaine de ruches sont maintenant disséminées dans Valence, choyées par 10 jardiniers apiculteurs passionnés, qui maîtrisent de mieux en mieux les subtilités de cet élevage. Un groupe ouvert où les anciens accueillent les nouveaux et leur transmettent leur expérience.

Plus de 500 familles du quartier rencontrées au fil des ans et des projets, deux hectares de jardins réalisés en pied d'immeuble, une vingtaine de ruches en ville, mais où s'arrêteront-ils ?





## Conclusion

# La vie continue

## À l'horizon 2020, 2030, 2040...

S'arrêter, quelle idée ? L'histoire suit son cours et évolue avec les contextes, les enjeux, les ressources et les énergies à l'œuvre. C'est la vie.

À l'atelier mailles, l'équipe s'est renouvelée et rajeunie avec le recrutement de plusieurs jeunes passionnées par le textile. La création des modèles a été reprise par Florine Bolot qui a une formation en design. Celle-ci a fait partie de l'équipe d'animation du chantier de jeunes du Viel Audon pendant plusieurs années et elle tricote toujours ce lien durable. De leur côté, Tanja et Meriem sont moins présentes au quotidien à l'atelier car elles ont pris de nouvelles responsabilités dans l'entreprise. Tanja a été élue directrice générale de la Scop Ardelaine qui compte maintenant une soixantaine de salariés et Meriem en est devenue présidente à la suite de Gérard. Elles sont maintenant 7 personnes à travailler dans l'atelier mailles de Valence qui reste un des piliers de cette aventure.

Les coopérateurs d'Ardelaine confirment leur engagement au profit du territoire que ce soit dans leur village rural ou dans cette cité urbaine. Leur action est orientée autant sur la réussite de leur activité économique que sur des objectifs sociétaux qu'ils développent au sein de la coopérative ou dans le cadre d'associations créées en périphérie pour élargir les partenariats et les échanges avec la société civile.





## Une cité aux mains fertiles

Depuis que l'association le MAT a renforcé la responsabilité des habitants jardiniers à la gestion de leurs espaces, ils sont de plus en plus nombreux à participer à l'association. Là aussi on observe que les jeunes générations prennent des relais. Les salariés sont là en appui technique et pédagogique et assurent l'administration. Merriem, Xavier et Tanja ont délégué bien des tâches tout en assurant la continuité de la relation aux institutions et une veille pour maintenir l'esprit et la méthode, toujours en lien avec de nombreux partenaires historiques ou récents qu'ils mobilisent ponctuellement.

La ville de Valence a l'ambition de devenir « Cité de la gastronomie » et, chaque année, le MAT est invité à participer à un événement sur un espace pour présenter l'activité de l'association. L'installation se fait avec des compositions originales proches d'une installation artistique et paysagère, qui participent une fois de plus à changer le regard de la population du centre-ville sur ce qui se fait et se vit à Fontbarlettes (éditions 2016, 2018 et 2019 du festival Valence en Gastronomie).

Les abeilles butinent et font du bon miel et dans les jardins, on jardine, on mange, on échange, on passe du bon temps et on continue à rêver de ramener la terre et le végétal partout où c'est possible.

### Transmission, inspiration

Après plus de 30 ans d'action, les protagonistes de cette aventure arrivent à l'heure du partage de leur expérience en espérant qu'elle soit source d'inspiration pour encourager à agir. C'est l'une des ambitions de ce récit, donner à voir, à comprendre...

Comment des habitants d'un quartier sensible classé Zone urbaine sensible (ZUS), peuvent favoriser la participation de leurs voisins à l'amélioration de leur cadre de vie en les encourageant à agir ensemble, en faisant entendre leur parole, en relayant leurs besoins et leurs souhaits auprès des institutions sans jamais se substituer à eux ;





Comment des espaces urbains qui semblent seulement dépendants de décisions d'urbanistes et d'élus bien loin des réalités quotidiennes, peuvent se transformer grâce à une vraie co-construction en intelligence, entre habitants et institutions ;

Comment la paix et la convivialité peuvent se retrouver dans des espaces intermédiaires, dans des cours, des allées piétonnes bordées de nature, des espaces à jardiner ensemble ;

Comment on peut passer du rêve à la réalité, dans une dynamique de projet coopérative, patiente, tenace et ferme quand il le faut, associant toutes les parties prenantes dans l'action ;

Comment l'art peut ouvrir les sensibilités et les regards vers d'autres dimensions grâce à des artistes de renom, mais aussi comment des étudiants, des enfants et des habitants révèlent leur fibre créatrice à l'occasion ;

Comment une entreprise peut être reliée aux problématiques du territoire dans lequel elle s'implante et devenir un point d'appui pour agir ;

Comment l'on tisse des partenariats, ville-campagne, centre-ville et quartiers, jusqu'à donner envie aux gens du centre-ville de venir dans la périphérie ;

Comment la confiance se construit dans l'action, le faire ensemble ;

Comment il ne faut pas seulement combattre les délinquants mais aussi encourager et soutenir les gens de bonne volonté ;

Comment face aux médias qui se repaissent de violence et de dramaturgie, l'on donne à voir des événements joyeux, de belles images, et l'on raconte de belles histoires ;

Comment une multitude d'enfants peuvent vivre l'expérience hu-





## Une cité aux mains fertiles

maine fondatrice, de planter une graine, arroser, voir pousser et se nourrir des ressources de la terre.

Bienvenue à tous les citoyens qui veulent participer à enrichir les sols et les esprits stérilisés par un urbanisme mortifère.

Bienvenue à tous ceux qui veulent y contribuer par l'art, la pédagogie, l'économie, le travail, les relations.

Bienvenue à tous ceux qui œuvrent à un urbanisme humanisé au service du vivant, pour que se développent ici et ailleurs, d'autres cités aux mains fertiles !





## Les autres livres dans la même collection

à commander en librairie ou sur [www.reseautrepas.free.fr](http://www.reseautrepas.free.fr)

**Michel Lulek,**



### **Scions... travaillait autrement ? Ambiance Bois, l'aventure d'un collectif autogéré.**

À 20 ans, au lieu de changer le monde, ils décident de changer leur vie et de créer ensemble une entreprise pour y expérimenter d'autres formes d'organisation du travail. Ce sera une scierie, Ambiance Bois, qui s'installera en 1988 sur le plateau de Millevaches (Limousin).

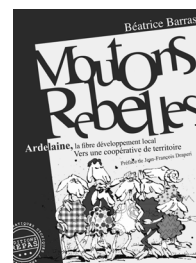


### **Samuel Deléron, Michel Lulek, Guy Pineau, Télé Millevaches, La télévision qui se mêle de ceux qui la regardent.**

Ce livre raconte l'histoire de Télé Millevaches, une télévision locale qui, parmi les premières en France, et aujourd'hui l'une des plus anciennes encore en activité, témoigne de l'appropriation par des habitants de l'outil télévisuel pour communiquer, échanger, montrer ce qui se fait sur leur territoire et porter une parole que les télévisions ignorent en général.

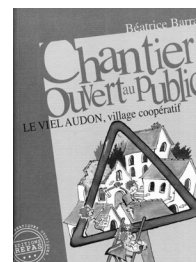
### **Béatrice Barras, Moutons rebelles Ardelaine, vers une coopérative de territoire**

En 1975, cinq amis, sans un sou en poche, décident de redonner vie à la dernière filature d'Ardèche tombée en ruines. Ils font aussi le pari de recréer la filière laine de leur région, ce qu'ils tiendront par la force de l'équipe et de la coopération qui demeurera le moteur essentiel de leur histoire, racontée ici.



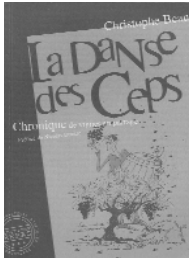
### **Béatrice Barras, Chantier ouvert au public Le Viel Audon, village coopératif**

Lorsqu'au début des années 1970 quatre copains découvrent les ruines abandonnées du village ardéchois du Viel Audon, ils ne savent pas ce qu'ils déclenchent. C'est le début d'une aventure qui verra passer sur ce « chantier ouvert au public » plus de 10 000 personnes.



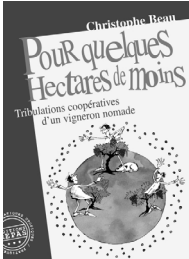
159





**Christophe Beau,  
*La Danse des ceps.*  
*Chronique de vignes en partage.***

Philomène, Momo et bien d'autres sont les « héros » de cette chronique qui se lit comme on boit un bon vin ! C'est l'histoire au fil des saisons d'un vigneron qui a choisi une autre poésie du vin, une autre manière d'envisager son métier loin des tentations technologiques superflues, de soigner la vigne par des pratiques de bon sens et une agriculture biodynamique sans dogmatisme.

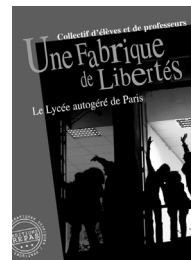


**Christophe Beau,  
*Pour quelques hectares de moins.*  
*Tribulations coopératives d'un vigneron nomade.***

Momo, Bogus, Romuald, Cécile, Edgar, Birdee, Ricardo... sont quelques-uns des personnages chatoyants de ce récit tout en péripéties. Ils participent à une aventure vigneronne collective qui recherche des voies autres pour vivre la vigne et le vin en liberté.

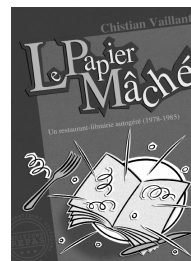
**Collectif d'élèves et de professeurs,  
*Une fabrique de libertés.*  
*Le lycée autogéré de Paris.***

Depuis 1982, existe à Paris un lycée public autogéré. Unique en son genre, le LAP a relevé le défi d'un fonctionnement collectif pris en charge par les professeurs et les élèves. Gestion du lieu, libre fréquentation, assemblées générales, régulation des conflits par la commission justice, mais aussi interdisciplinarité, voyages, pédagogie alternative, sont quelques unes des caractéristiques de cet établissement pas comme les autres.

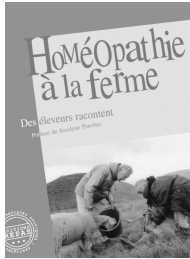


**Christian Vaillant,  
*Le Papier mâché,*  
*Un restaurant-librairie autogéré (1978-1985).***

Ce livre raconte l'histoire d'un collectif créateur d'un lieu autogéré aux activités multiples (librairie, restaurant, salle de réunions, cinéma, théâtre, lieu d'expositions...), à Nice, de 1978 à 1985. L'essentiel du livre est consacré à la naissance du projet et du collectif, aux activités qui ont été mises en œuvre et à son mode de fonctionnement autogéré.







**Collectif d'éleveurs,  
*Homéopathie à la ferme, Des éleveurs racontent.***

Agnès, Vincent, François, Yveline et les autres, sont éleveurs depuis de nombreuses années. Préoccupés par le bien-être et la santé de leurs animaux, confrontés à la souffrance et à la maladie, ils s'intéressent aux médecines alternatives. La rencontre avec un vétérinaire homéopathe et une conseillère en élevages biologiques les amène à se former, à expérimenter, à échanger entre eux pour soigner autrement.

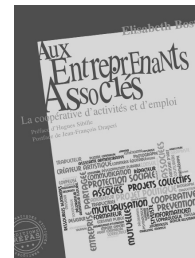


**Grand'Air & P'tits bonheurs,  
*Soignants-chanteurs,  
un monde à plusieurs voix.***

À la fin des années 1990, à Toulouse, suite à la rencontre d'un chanteur lyrique et des membres du personnel de l'hôpital public, se crée un groupe de « soignants-chanteurs » : ce ne sont pas des chanteurs qui soignent, mais des soignants qui chantent... En faisant entrer le chant dans les chambres d'hôpital, ils contribuent à construire une autre relation avec le malade au sein d'une institution qui est parfois déshumanisante.

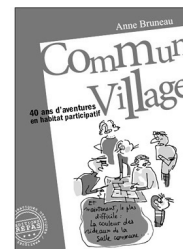
**Elisabeth Bost,  
*Aux entrepreneurs associés.  
La coopérative d'activités et d'emploi.***

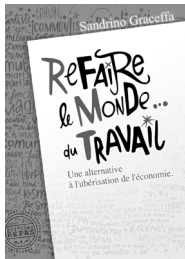
Dans ce monde où le capitalisme ne cesse de détruire les relations humaines, est-il encore envisageable d'associer ces deux termes : travail et rêve ? C'est ce qu'affirme avec force Elisabeth Bost, à l'origine de la création d'une forme originale d'entrepreneuriat : les coopératives d'activités et d'emploi.



**Anne Bruneau,  
*Commun Village,  
40 ans d'aventures en habitat participatif.***

À la fin des années soixante-dix, un groupe de trentenaires rêve de créer un habitat associant logement individuel et espaces communs. Ces jeunes adultes souhaitent changer la vie et inventent au fil des années l'habitat groupé autogéré, qui deviendra l'habitat participatif. À travers les voix de Jean, Nadia, Hubert, Aminata, et les autres, entrez par la petite porte du Hangar, partagez le parcours de ce groupe emblématique et suivez l'aventure d'une génération innovante et joyeusement utopiste.





**Sandrino Graceffa,**  
***Refaire le monde... du travail***  
***Une alternative à l'ubérisation de l'économie***

Alors que le spectre d'une uberisation croissante du monde du travail apparaît pour certains comme une fatalité, des voix s'élèvent pour expérimenter des alternatives crédibles, notamment au travers du mouvement des communs. Les nouvelles formes de coopératives de travail ouvertes peuventelles s'imposer comme un véritable modèle de préfiguration d'une société post-capitaliste ?



**Textes et témoignages collectifs**  
**Sarah Ney, photographe,**  
***La Cantine des Pyrénées en lutte***

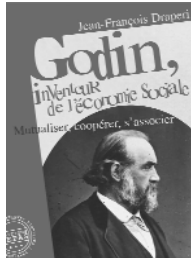
Que faire de l'idée révolutionnaire quand la situation ne l'est pas ? La question est grande et offre de multiples possibilités de réponses qui, jamais figées, demandent surtout à être expérimentées pratiquement.

L'histoire de La Cantine des Pyrénées, installée dans le xx<sup>e</sup> arrondissement de Paris, fait partie de ces nombreuses tentatives qui s'efforcent, en renouant avec des formes de solidarité en résistance au capitalisme, d'instituer autre chose dans les pratiques et les relations sociales.

**Association La NEF,**  
***Pour que l'argent relie les hommes***  
***40 années de réflexion et d'expérimentation***

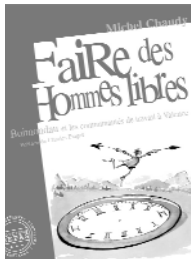
Faire circuler l'argent en respectant les humains et en créant du lien social, tel est le pari que font en 1978 une douzaine de personnes. S'inspirant des intuitions de Rudolf Steiner, elles vont expérimenter différentes manières d'agir avec l'argent par le don ou par le prêt. Au sein de l'Association La NEF, créée en 1979, elles vont collecter des fonds qui seront ensuite affectés au soutien et au développement de projets où l'humain est toujours mis au centre. Malgré les obstacles, elles arriveront à imposer un nouveau regard sur l'argent, non pour que celui-ci serve à enrichir davantage ou à creuser des inégalités, mais pour qu'il puisse « relier les hommes ». C'est cette aventure qui est racontée dans ce livre.





**Jean-François Draperi,**  
***Godin, inventeur de l'économie sociale.***

Fondé par Jean-Baptiste André Godin (1817-1888), le familistère de Guise (1870-1968) apparaît aujourd'hui comme l'un des modèles les plus aboutis d'une alternative à l'entreprise capitaliste. En concevant cette coopérative d'habitat, de production et de consommation, et cet ensemble de mutuelles et d'associations qu'est le familistère, Godin s'inscrit en rupture aussi bien avec le père de l'organisation scientifique du travail, F.W. Taylor, qu'avec la critique du capitalisme formulée par K. Marx.



**Michel Chaudy,**  
***Faire des hommes libres***  
***Boimondau et les Communautés de Travail à Valence***  
***(1941 - 1982)***

*Faire des hommes libres* retrace la vie des communautés de travail créées par Marcel Barbu, à Valence, à partir de 1941. En pleine guerre, voici un fabricant de boîtiers de montres qui invente une nouvelle forme d'entreprise. Il n'est pas seulement question de fabriquer des objets et de les vendre, mais aussi de faire vivre une communauté d'hommes et de femmes qui partageront ensemble bien plus que le travail.

## Hors collection, guide pratique



**Collectif d'éleveurs,**  
***Vade-mecum homéopathique de l'élevage en milieu pastoral***

Ce vade-mecum, guide pratique, est le résultat du travail collectif d'éleveurs, de bergers et d'un vétérinaire, qui souhaitent partager leur expérience et aider d'autres éleveurs et bergers à soigner par l'homéopathie. Le « regard homéopathique » porté aux bêtes conduit au plus profond de leur être, pour y découvrir leurs ressentis, leurs émotions et les comprendre dans leur totalité.

L'apprentissage des remèdes, tous issus de substances naturelles qui nous entourent, est aussi passionnant que le message qu'ils transmettent. L'homéopathie est une formidable aventure humaine durant laquelle rencontres, échanges et partages se succèdent dans un esprit de solidarité et d'entraide.





**Le MAT Drôme**  
**4 allée Séverine, 26 000 Valence**  
**Tel : 07 82 27 55 74**  
**[www.lematdrome.fr](http://www.lematdrome.fr)**  
**[mat.valence@gmail.com](mailto:mat.valence@gmail.com)**

**Éditions Repas**  
**4 allée Séverine, 26 000 Valence**  
**Tel : 04 75 42 67 45**  
**[www.researepas.free.fr](http://www.researepas.free.fr)**  
**[repas@wanadoo.fr](mailto:repas@wanadoo.fr)**

